Lis Logie Royal 1817

LE DIABLE BOITEUX,

Par Mr. LE SAGE.

NOUVELLE EDITION,

Corrigée, refondue, augmentée d'un Volume par l'Auteur, & ornée de Figures.

AVEC

LES ENTRETIENS

SERIEUX ET COMIQUES des Cheminées de Madrid.

ET LES

BEQUILLES DUDIT DIABLE.

Par Mr. B. de S.

TOME SECOND.

193 193

A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER.
MDCCXXXIX.

TABLE
DES CHAPITRES
DU TOME SECOND.

CHAP. I. DEs Tombeaux, des Ombres, & de la *Mort.* Page 1

CHAP. II. *La Force de l'Amitié.* 20

CHAP. III. *Du Démêlé d'un Poëte Tragique avec un Auteur Comique.* 66

CHAP. IV. *Suite & conclusion de l'Histoire de la Force de l'Amitié.* 80

CHAP. V. *Des Songes.* 134

CHAP. VI. *Où l'on verra plusieurs Originaux qui ne sont pas sans Copie.* 151

CHAP. VII. *Ce que le Diable fit encore remarquer à Don Cléofas.* 163

CHAP.

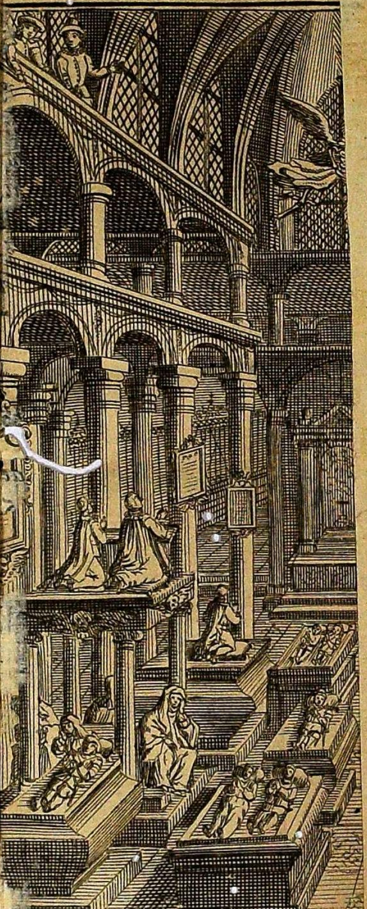
CHAP. VIII. *Des Captifs.* 17

CHAP. IX. *De la dernière histoire qu'Asmodée raconta. Comment en la finissant il fut tout-à-coup interrompu, & de quelle manière desagréable pour ce Démon Don Cléofas & lui furent séparés.* 19

CHAP. X. & Dernier. *De ce que fit Don Cléofas après que le Diable Boiteux se fut éloigné de lui; & de quelle façon l'Auteur de cet Ouvrage a jugé à propos de le finir.* 21

Fin de la Table du Tome II.

17
kiste
Co
out-
quell
e D
uren
19
e qu
Dia-
lui
ur
os
21
II.



LE DIABLE BOITEUX.

CHAPITRE I.

Des Tombeaux, des Ombres, & de la Mort.

AVANT que nous pourſuivions l'examen des Vivans, dit le Démon, troublons pour quelques momens le repos des Morts de cette Egliſe ; parcourons tous ces Tombeaux, dévoilons ce qu'ils recèlent, voyons ce qui les a fait élever.

Le prémier de ceux qui ſont à main droite, contient les triſtes reſtes d'un Officier-Général, qui, comme un autre

Agamemnon, trouva au retour de la guerre un Egiſte dans ſa maiſon. Il y a dans le ſecond, un jeune Cavalier de noble race, qui voulant montrer ſon adreſſe & ſa vigueur à ſa Dame, un jour de combats de Taureaux, fut cruellement occis par un de ces animaux-là. Et dans le troiſième gît un vieux Prelat, ſorti de ce monde aſſez bruſquement, pour avoir fait ſon teſtament en pleine ſanté, & l'avoir lu à ſes domeſtiques, à qui, comme un bon maître, il léguoit quelque choſe. Son cuiſinier fut impatient de recevoir ſon legs.

Il repoſe dans le quatrième Mauſolée, un Courtiſan qui ne s'eſt jamais fatigué qu'à faire ſa cour. On le vit, pendant ſoixante ans, tous les jours au lever, au dîner, au ſouper & au coucher du Roi, qui le combla de bienfaits pour récompenſer ſon aſſiduïté. Au reſte dit Don Cléofas, ce Courtiſan étoit-il homme à rendre ſervice? A perſonne, répondit le Diable. Il promettoit volontiers de faire plaiſir, mais il ne tenoit jamais ſes promeſſes. Le miſérable! repliqua Léandro: ſi l'on vouloit retrancher de la Société Civile, les hommes qui y ſont de trop, il fau-

droit

droit commencer par les Courtiſans de ce caractère-là.

Le cinquième Tombeau, reprit Aſmodée, renferme la dépouille mortelle d'un Seigneur zèlé pour la Nation Eſpagnolle, & jaloux de la gloire de ſon Maître. Il fut toute ſa vie Ambaſſadeur à Rome, ou en France, en Angleterre, ou en Portugal. Il ſe ruïna ſi bien dans ſes Ambaſſades, qu'il n'avoit pas dequoi ſe faire enterrer quand il mourut. Mais le Roi en fit la dépenſe, pour reconnoître ſes ſervices.

Paſſons aux Monumens qui ſont de l'autre côté. Le prémier eſt celui d'un gros Négociant, qui laiſſa de grandes richeſſes à ſes enfans. Mais de peur qu'elles ne leur fiſſent oublier de qui ils étoient ſortis, il fit graver ſur ſon tombeau ſon nom & ſa qualité. Ce qui ne plaît guères aujourd'hui à ſes deſcendans.

Le Mauſolée qui ſuit, & qui ſurpaſſe tous les autres en magnificence, eſt un morceau que les Voyageurs regardent avec admiration. En effet, dit Zambullo, il me paroît admirable. Je ſuis enchanté, ſur-tout, de ces deux repréſentations qui ſont à genoux. Voilà

des figures bien travaillées. Que le Sculpteur qui les a faites, étoit un habile ouvrier ! Mais aprenez-moi, de grace, ce que les personnes qu'elles représentent ont été pendant leur vie.

Le Boiteux reprit. Vous voyez un Duc & son Epouse. Ce Seigneur étoit Grand Sommelier du Corps. Il remplissoit sa charge avec honneur, & sa Femme vivoit dans une haute dévotion. Il faut que je vous rapporte un trait de cette bonne Duchesse. Vous le trouverez un peu gaillard pour une dévote. Le voici.

Cette Dame avoit pour Directeur depuis long-tems, un Religieux de la Merci, nommé Don Jérôme d'Aguilar, Homme de bien & fameux Prédicateur. Elle en étoit très-satisfaite, lorsqu'il parut à Madrid un Dominicain qui se mit à prêcher, de façon que tout le peuple en fut enchanté. Ce nouvel Orateur s'appelloit le Frère Placide. On couroit à ses sermons comme à ceux du Cardinal Ximenès. Et sur sa réputation, la Cour ayant voulu l'entendre, en fut encore plus contente que la Ville.

Notre Duchesse se fit d'abord un point d'honneur de tenir bon contre la renommée, & de résister à la curiosité

d'

d'aller juger par elle-même de l'éloquence du Frère Placide. Elle en usoit ainsi, pour prouver à son Directeur qu'en pénitente délicate & sensible, elle entroit dans les sentimens de dépit & de jalousie que ce nouveau venu pouvoit lui causer. Il n'y eut pourtant pas moyen de s'en défendre toujours. Le Dominicain fit tant de bruit, qu'elle céda enfin à la tentation de le voir. Elle le vit, l'entendit prêcher, le goûta, le suivit, & la petite inconstante forma le projet de se mettre sous sa direction.

Il falloit auparavant se débarasser du Religieux de la Merci. Cela n'étoit pas facile, un Guide Spirituel ne se quite pas comme un Amant. Une Dévote ne veut point passer pour volage, ni perdre l'estime d'un Directeur qu'elle abandonne. Que fit la Duchesse? Elle alla trouver Don Jérôme, & lui dit d'un ton aussi triste que si elle eût été véritablement affligée: Mon Père, je suis au desespoir: vous me voyez dans un étonnement, dans une affliction, dans une perplexité d'esprit inconcevable. Qu'avez-vous donc, Madame, répondit d'Aguilar? Le croirez-vous, reprit-elle? Mon mari, qui a toujours eu une parfaite confiance en ma vertu, après

m'avoir vue ſi long-tems ſous votre conduite, ſans faire paroître la moindre inquiétude ſur la mienne, ſe livre tout-à-coup à des ſoupçons jaloux, & ne veut plus que vous ſoyez mon Directeur. Avez-vous jamais ouï parler d'un pareil caprice? J'ai eu beau lui reprocher qu'il offenſoit, avec moi, un homme d'une piété profonde & délivré de la tirannie des paſſions; je n'ai fait qu'augmenter ſa défiance, en prenant votre parti.

Don Jérôme, malgré tout ſon eſprit, donna dans ce rapport. Il eſt vrai qu'elle le lui avoit fait avec des démonſtrations à tromper toute la terre. Quoique fâché de perdre une Pénitente de cette importance, il ne laiſſa pas de l'exhorter à ſe conformer aux volontés de ſon époux: mais ſa Révérence ouvrit les yeux, & fut au fait, lorſqu'elle aprit que cette Dame avoit choiſi le Frère Placide pour Directeur.

Après ce Grand Sommelier du Corps & ſon adroite Epouſe, continua le Diable, un Mauſolée plus modeſte recèle, depuis peu de tems, le bizarre aſſemblage d'un Doyen du Conſeil des Indes & de ſa jeune Femme. Ce Doyen, dans ſa ſoixante-troiſième année, épouſa une fille

fille de vingt ans. Il avoit d'un prémier lit deux enfans, dont il étoit prêt à ſigner la ruïne, lorſqu'une apoplexie l'emporta. Sa femme mourut vingt-quatre heures après lui, de regret qu'il ne fût pas mort trois jours plus tard.

Nous voici arrivés au Monument de cette Egliſe le plus reſpectable. Les Eſpagnols ont autant de vénération pour ce Tombeau, que les Romains en avoient pour celui de Romulus. De quel grand Perſonnage renferme-t-il la cendre, dit Léandro Pérez? D'un Prémier Miniſtre de la Couronne d'Eſpagne, répondit Aſmodée. Jamais la Monarchie n'en aura peut-être un pareil. Le Roi ſe repoſa du ſoin du Gouvernement ſur ce grand Homme, qui ſçut ſi bien s'en acquiter, que le Monarque & les Sujets en furent très contens. L'Etat ſous ſon Miniſtère fut toujours floriſſant, & les Peuples heureux. Enfin, cet habile Miniſtre eut beaucoup de religion & d'humanité. Cependant, quoiqu'il n'eût rien à ſe reprocher en mourant, la délicateſſe de ſon poſte ne laiſſa pas de le faire trembler.

Un peu au-delà de ce Miniſtre, ſi digne d'être regreté, démêlez dans un coin une Table de marbre noir attachée

à un pilier. Voulez-vous que j'ouvre le ſépulcre qui eſt deſſous, pour vous montrer ce qui reſte d'une Fille Bourgeoiſe qui mourut à la fleur de ſon âge, & dont la beauté charmoit tous les yeux. Ce n'eſt plus que de la pouſſière. C'étoit de ſon vivant une perſonne ſi aimable, que ſon père avoit de continuelles allarmes que quelque Amant ne la lui enlevât : ce qui auroit bien pu arriver, ſi elle eût vécu plus longtems. Trois Cavaliers qui l'idolâtroient, furent inconſolables de ſa perte, & ſe donnèrent la mort pour ſignaler leur deſeſpoir. Leur tragique hiſtoire eſt gravée en lettre d'or ſur cette Table de marbre, avec trois petites figures qui repréſentent ces trois Galans deſeſpérés. Ils ſont prêts à ſe défaire eux-mêmes. L'un avale un verre de poiſon. L'autre ſe perce de ſon épée. Et le troiſième ſe paſſe au col une ficelle pour ſe pendre.

Le Démon remarquant en cet endroit que l'Ecolier rioit de tout ſon cœur, & trouvoit fort plaiſant qu'on eût orné de ces trois figures l'épitaphe de la Bourgeoiſe, lui dit: Puiſque cette imagination vous réjouït, peu s'en faut qu'en cet inſtant je ne vous tranſ-

porte

porte ſur les bords du Tage, pour vous montrer le Monument qu'un Auteur Dramatique a fait conſtruire dans l'Egliſe d'un Village auprès d'Almaraz, où il s'étoit retiré après avoir mené à Madrid une longue & joyeuſe vie. Cet Auteur a donné au Théatre un grand nombre de Comédies, pleines de gravelures & de gros ſel, mais il s'en eſt repenti avant ſa mort ; & pour expier le ſcandale qu'elles ont cauſé, il a fait peindre ſur ſon tombeau une eſpèce de Bucher, composé de Livres qui repréſentent quelques-unes de ſes Pièces, & l'on voit la Pudeur qui tient un flambeau allumé pour y mettre le feu.

Outre les Morts qui ſont dans les Mauſolées que je viens de vous faire obſerver, il y en a une infinité d'autres qui ont été enterrés ici fort ſimplement. Je vois errer toutes leurs ombres. Elles ſe promènent, paſſent & repaſſent ſans-ceſſe les unes auprès des autres, ſans troubler le profond repos qui règne dans ce Lieu Saint. Elles ne ſe parlent point, mais je lis dans leur ſilence toutes leurs penſées. Que je ſuis mortifié ! s'écria Don Cléofas, de ne pouvoir jouïr comme vous du plaiſir de les appercevoir ! Je puis encore vous donner

ce contentement, lui dit Aſmodée, rien n'eſt plus facile pour moi. En même tems ce Démon lui toucha les yeux, & par un preſtige lui fit voir un grand nombre de Phantômes blancs.

A l'apparition de ces Spectres, Zambullo frémit. Comment donc, lui dit le Diable, vous frémiſſez? ces ombres vous font-elles peur? Que leur habillement ne vous épouvante point, accoutumez-vous-y dès-à-préſent. Vous le porterez à votre tour, c'eſt l'uniforme des Mânes. Raſſurez-vous donc, & ne craignez rien. Pouvez-vous manquer de fermeté dans cette occaſion? vous qui avez eu l'aſſurance de ſoutenir ma vue. Ces gens-ci ne ſont pas ſi méchans que moi.

L'Ecolier, à ces paroles, rappellant tout ſon courage, regarda les Phantômes aſſez hardiment. Conſidérez attentivement toutes ces Ombres, lui dit le Boiteux. Celles qui ont des Mauſolées, ſont confondues avec celles qui n'ont qu'une miſérable Bière pour tout monument. La ſubordination qui les diſtinguoit les unes des autres pendant leur vie, ne ſubſiſte plus. Le Grand Sommelier du Corps & le Prêmier Miniſtre ne ſont pas plus préſentement, que les plus

plus vils Citoyens enterrés dans cette Egliſe. La grandeur de ces nobles Mânes a fini avec leurs jours, comme celle d'un Héros de théatre finit avec la pièce.

Je fais une remarque, dit Léandro ; je vois une Ombre qui ſe promène toute ſeule, & ſemble fuir la compagnie des autres. Dites plutôt que les autres évitent la ſienne, répondit le Démon, & vous direz la vérité. Savez-vous bien quelle eſt cette Ombre-là ? C'eſt celle d'un vieux Notaire, lequel a eu la vanité de ſe faire enterrer dans un cercueil de plomb. Ce qui a choqué tous les autres Mânes bourgeois, dont les cadavres ont été mis en terre ici plus modeſtement. Ils ne veulent point, pour mortifier ſon orgueil, que ſon ombre ſe mêle parmi eux.

Je viens de faire encore une obſervation, reprit Don Cléofas. Deux Ombres en paſſant l'une devant l'autre, ſe ſont arrêtées un moment pour ſe regarder, enſuite elles ont continué leur chemin. Ce ſont, repartit le Diable, celles de deux Amis intimes, dont l'un étoit Peintre, & l'autre Muſicien. Ils étoient un peu ivrognes, à cela près fort honnêtes-gens. Ils ceſſèrent de

vivre dans la même année. Quand leurs mânes se rencontrent, frappés du souvenir de leurs plaisirs, ils se disent par leur triste silence : Ah ! mon ami, nous ne boirons plus !

Miséricorde, s'écria l'Ecolier ! qu'est-ce que je vois ? Je découvre au bout de cette Eglise, deux Ombres qui se promènent ensemble. Qu'elles me paroissent mal appareillées ? Leurs tailles & leurs allures sont bien différentes ! L'une est d'une hauteur démesurée, & marche fort gravement ; au-lieu que l'autre est petite, & a l'air évaporé. La grande, reprit le Boiteux, est celle d'un Allemand, qui perdit la vie pour avoir bû, dans une débauche, trois santés avec du tabac dans son vin. Et la petite est celle d'un François, lequel, suivant l'esprit galant de sa Nation, s'avisa, en entrant dans une Eglise, de présenter poliment de l'Eau-Benite à une jeune Dame qui en sortoit. Dès le même jour, pour prix de sa politesse, il fut couché par terre d'un coup d'escopette.

De mon côté, dit Asmodée, je considère trois Ombres remarquables, que je démêle dans la foule. Il faut que je vous apprenne de quelle façon elles ont été séparées de leur matière. Elles animoient

moient les jolis corps de trois Comédiennes, qui faisoient autant de bruit à Madrid dans leur tems, qu'Origo, Cithéris & Arbuscula en ont fait à Rome dans le leur; & qui possédoient, aussi-bien qu'elles, l'art de divertir les hommes en public, & de les ruïner en particulier. Voici quelle fut la fin de ces fameuses Comédiennes Espagnoles. L'une creva subitement d'envie, au bruit des aplaudissemens du parterre au début d'une Actrice nouvelle. L'autre trouva, dans l'excès de la bonne chère, l'infaillible mort qui le suit. Et la troisième, venant de s'échauffer sur la scène, à jouer le rôle d'une Vestale, mourut d'une fausse-couche derrière le théatre.

Mais laissons en repos toutes ces Ombres, poursuivit le Démon, nous les avons assez examinées. Je veux présenter à votre vue un nouveau spectacle, qui doit faire sur vous une impression encore plus forte que celui-ci. Je vai, par la même puissance qui vous a fait appercevoir ces mânes, vous rendre la Mort visible. Vous allez contempler cette cruelle Ennemie du Genre Humain, laquelle tourne sans-cesse autour des hommes, sans

qu'ils la voient ; qui parcourt, en un clin d'œil, toutes les parties du monde ; & fait, dans un même moment, sentir son pouvoir aux divers peuples qui les habitent.

Regardez du côté de l'Orient, la voilà qui s'offre à vos yeux. Une troupe nombreuse d'oiseaux de mauvais augure vole devant elle avec la terreur, & annonce son passage par des cris funèbres. Son infatigable main est armée de la faux terrible, sous laquelle tombent successivement toutes les générations. Sur une de ses aîles sont peints la guerre, la peste, la famine, le naufrage, l'incendie, avec les autres accidens funestes qui lui fournissent, à chaque instant, une nouvelle proie. Et l'on voit sur l'autre aîle, de jeunes Médecins, qui se font recevoir Docteurs en présence de la Mort, qui leur donne le bonnet, après leur avoir fait jurer qu'ils n'exerceront jamais la Médecine autrement qu'on la pratique aujourd'hui.

Quoique Don Cléofas fût persuadé qu'il n'y avoit aucune réalité dans ce qu'il voyoit, & que c'étoit seulement pour lui faire plaisir que le Diable lui montroit la Mort sous cette forme, il ne

ne pouvoit la considérer sans frayeur. Il se rassura néanmoins, & dit au Démon. Cette figure épouvantable ne passera pas seulement par-dessus la ville de Madrid, elle y laissera sans-doute des marques de son passage. Oui certainement, répondit le Boiteux. Elle ne vient pas ici pour rien. Il ne tiendra qu'à vous d'être témoin de la besogne qu'elle va faire. Je vous prens au mot, repliqua l'Ecolier. Volons sur ses traces. Voyons sur quelles familles malheureuses sa fureur tombera. Que de larmes vont couler ! Je n'en doute pas, repartit Asmodée ; mais il y en aura bien de commande. La Mort, malgré l'horreur qui l'accompagne, cause autant de joie que de douleur.

Nos deux Spectateurs prirent leur vol, & suivirent la Mort pour l'observer. Elle entra d'abord dans une maison bourgeoise, dont le chef étoit malade à l'extrémité. Elle le toucha de sa faux, & il expira au milieu de sa famille, qui forma aussi-tôt un concert touchant de plaintes & de lamentations. Il n'y a point ici de tricherie, dit le Démon. La femme & les enfans de ce Bourgeois l'aimoient tendrement ;

drement ; d'ailleurs ils avoient beſoin de lui pour ſubſiſter ; leurs pleurs ne ſauroient être perfides.

Il n'en eſt pas de-même de ce qui ſe paſſe dans cette autre maiſon, où vous voyez la Mort qui frappe un Vieillard alité. C'eſt un Conſeiller, qui a toujours vécu dans le célibat, & fait très-mauvaiſe chère pour amaſſer des biens conſidérables, qu'il laiſſe à trois neveux, qui ſe ſont aſſemblés chez lui dès-qu'ils ont apris qu'il tiroit à ſa fin. Ils ont fait paroître une extrême affliction, & fort bien joué leurs rôles. Mais les voilà qui lèvent le maſque, & ſe préparent à faire des actes d'héritiers, après avoir fait des grimaces de parens. Ils vont fouiller par-tout. Qu'ils trouveront d'or & d'argent ! Quel plaiſir, vient de dire tout à l'heure un de ſes héritiers aux autres, quel plaiſir pour des neveux, d'avoir de vieux ladres d'oncles, qui renoncent aux douceurs de la vie pour les leur procurer ! La belle oraiſon funèbre ! dit Léandro Pérez. Oh ! ma foi, reprit le Diable, la plupart des pères qui ſont riches & qui vivent long-tems, n'en doivent point attendre une autre de leurs propres enfans.

Tan-

Tandis-que ces héritiers pleins de joie cherchent les trésors du défunt, la Mort vole vers un grand Hôtel, où demeure un jeune Seigneur, qui a la petite verole. Ce Seigneur, le plus aimable de la Cour, va périr au commencement de ses beaux jours, malgré le fameux Médecin qui le gouverne, ou peut-être parce qu'il est gouverné par ce Docteur.

Remarquez avec quelle rapidité la Mort fait ses opérations. Elle a déjà tranché la destinée de ce jeune Seigneur, & je la vois prête à faire une autre expédition. Elle s'arrête sur un Couvent, elle descend dans une Cellule, fond sur un bon Religieux, & coupe le fil de la vie pénitente & mortifiée qu'il mène depuis quarante ans. La Mort, toute terrible qu'elle est, ne l'a point épouvanté; mais en récompense, elle entre dans un Hôtel qu'elle va remplir d'effroi. Elle s'aproche d'un Licentié de condition, nommé depuis peu à l'Evêché d'Albarazin. Ce Prelat n'est occupé que des préparatifs qu'il fait pour se rendre à son Diocèse, avec toute la pompe qui accompagne aujourd'hui les Princes de l'Eglise. Il ne songe à rien moins qu'à mourir: néan-

néanmoins il va tout à l'heure partir pour l'autre monde, où il arrivera ſans ſuite comme le Religieux, & je ne ſai s'il y ſera reçu auſſi favorablement que lui.

O Ciel! s'écria Zambullo; la Mort va paſſer par-deſſus le Palais du Roi! Je crains que d'un coup de faux la barbare ne jette toute l'Eſpagne dans la conſternation. Vous avez raiſon de trembler, dit le Boiteux; car elle n'a pas plus de conſidération pour les Rois, que pour leurs Valets de pied. Mais raſſurez-vous, ajouta-t-il un moment après; elle n'en veut point encore au Monarque, elle va tomber ſur un de ſes Courtiſans, ſur un de ces Seigneurs dont l'unique occupation eſt de le ſuivre & de faire leur cour. Ce ne ſont pas les hommes de l'Etat les plus difficiles à remplacer.

Mais il me ſemble, repliqua l'Ecolier, que la Mort ne ſe contente pas d'avoir enlevé ce Courtiſan, elle fait encore une pauſe ſur le Palais, du côté de l'appartement de la Reine. Cela eſt vrai, repartit le Diable, & c'eſt pour faire une très-bonne œuvre. Elle va couper le ſifflet à une mauvaiſe Femme, qui ſe plaît à ſemer la di-

viſion dans la Cour de la Reine, & qui eſt tombée malade, de chagrin de voir deux Dames qu'elle avoit brouillées ſe réconcilier de bonne foi.

Vous allez entendre des cris perçans, continua le Démon. La Mort vient d'entrer dans ce bel Hôtel à main gauche. Il va s'y paſſer la plus triſte ſcène que l'on puiſſe voir ſur le théatre du monde. Arrêtez vos yeux ſur ce déplorable ſpectacle. Effectivement, dit Don Cléofas, j'apperçois une Dame qui s'arrache les cheveux, & ſe débat entre les bras de ſes femmes. Pourquoi paroît-elle ſi affligée? Regardez dans l'appartement qui eſt vis-à-vis de celui-là, répondit le Diable, vous en découvrirez la cauſe. Remarquez un Homme étendu ſur ce lit magnifique, c'eſt ſon mari qui expire, elle eſt inconſolable. Leur hiſtoire eſt touchante, & mériteroit d'être écrite. Il me prend envie de vous la conter.

Vous me ferez plaiſir, repliqua Léandro; le pitoyable ne m'attendrit pas moins, que le ridicule me réjouït. Elle eſt un peu longue, reprit Aſmodée, mais elle eſt trop intéreſſante pour vous ennuyer. D'ailleurs, je vous l'a-

voué-

vouérai, tout Démon que je ſuis, je me laſſe de ſuivre la Mort, laiſſons-la chercher de nouvelles victimes. Je le veux bien, dit Zambullo. Je ſuis plus curieux d'entendre l'hiſtoire dont vous me faites fête, que de voir périr tous les humains l'un après l'autre. Alors le Boiteux en commença le récit dans ces termes, après avoir transporté l'Ecolier ſur une des plus hautes maiſons de la rue d'Alcala.

CHAPITRE II.

La Force de l'Amitié.

HISTOIRE.

UN jeune Cavalier de Tolède, ſuivi de ſon valet de chambre, s'éloignoit à grandes journées du lieu de ſa naiſſance, pour éviter les ſuites d'une tragique avanture. Il étoit à deux petites lieues de la ville de Valence, lorſqu'à l'entrée d'un Bois il rencontra une Dame, qui deſcendoit d'un caroſſe avec précipitation. Aucun voile ne couvroit ſon viſage, qui étoit

 Fr. 193

étoît d'une éclatante beauté ; & cette charmante perſonne paroîſſoit ſi troublée, que le Cavalier jugeant qu'elle avoit beſoin de ſecours, ne manqua pas de lui offrir celui de ſa valeur.

Généreux Inconnu, lui dit la Dame, je ne refuſerai point l'offre que vous me faites. Il ſemble que le Ciel vous ait envoyé ici pour détourner le malheur que je crains. Deux Cavaliers ſe ſont donné rendez-vous dans ce Bois, je viens de les y voir entrer tout à l'heure. Ils vont ſe battre. Suivez-moi, s'il vous plaît, venez m'aider à les ſéparer. En achevant ces mots, elle s'avança dans le Bois ; & le Tolédan, après avoir laiſſé ſon cheval à ſon valet, ſe hâta de la joindre.

A peine eurent-ils fait cent pas, qu'ils entendirent un bruit d'épées, & bientôt ils découvrirent entre les arbres deux hommes qui ſe battoient avec fureur. Le Tolédan courut à eux pour les ſéparer, & en étant venu à bout par ſes prières & par ſes efforts, il leur demanda le ſujet de leur différend.

Brave Inconnu, lui dit un des deux Cavaliers, je m'appelle Don Fadrique de

de Mendoce, & mon ennemi se nomme Don Alvaro Ponce. Nous aimons Dona Théodora, cette Dame que vous accompagnez. Elle a toujours fait peu d'attention à nos soins, & quelques galanteries que nous ayons pu imaginer pour lui plaîre, la cruelle ne nous en a pas mieux traités. Pour moi, j'avois dessein de continuer à la servir, malgré son indifférence; mais mon rival, au lieu de prendre le même parti, s'est avisé de me faire un appel.

Il est vrai, interrompit Don Alvar, que j'ai jugé à-propos d'en user ainsi. Je crois que si je n'avois point de rival, Dona Théodora pourroit m'écouter. Je veux donc tâcher d'ôter la vie à Don Fadrique, pour me défaire d'un homme qui s'oppose à mon bonheur.

Seigneur Cavalier, dit alors le Tolédan, je n'aprouve point votre combat. Il offense Dona Théodora. On saura bientôt dans le Royaume de Valence, que vous-vous serez battus pour elle. L'honneur de votre Dame vous doit être plus cher que votre repos, & que vos vies. D'ailleurs, quel fruit le vainqueur peut-il attendre

dre de ſa victoire ? Après avoir expoſé la réputation de ſa Maîtreſſe, penſe-t-il qu'elle le verra d'un œil plus favorable ? Quel aveuglement ! Croyez-moi, faites plutôt ſur vous, l'un & l'autre, un effort plus digne des noms que vous portez. Rendez-vous maîtres de vos tranſports furieux, & par un ſerment inviolable engagez-vous tous deux à ſouſcrire à l'accommodement que j'ai à vous propoſer. Votre querelle peut ſe terminer, ſans qu'il en coute de ſang

Eh ! de quelle manière, s'écria Don Alvar ? Il faut que cette Dame ſe déclare, repliqua le Tolédan, qu'elle faſſe choix de Don Fadrique ou de vous, & que l'Amant ſacrifié, loin de s'armer contre ſon rival, lui laiſſe le champ libre. J'y conſens, dit Don Alvar, & j'en jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré ; que Dona Théodora ſe détermine, qu'elle me préfere ſi elle veut mon rival, cette préférence me ſera moins inſupportable que l'affreuſe incertitude où je ſuis. Et moi, dit à ſon tour Don Fadrique, j'en atteſte le Ciel ; ſi ce divin Objet que j'adore ne prononce point en ma faveur, je vai m'éloigner de ſes charmes ;

mes; & si je ne puis les oublier, du-moins je ne les verrai plus.

Alors le Tolédan se tournant vers Dona Théodora: Madame, lui dit-il, c'est à vous de parler. Vous pouvez d'un seul mot desarmer ces deux rivaux. Vous n'avez qu'à nommer celui dont vous voulez récompenser la constance. Seigneur Cavalier, répondit la Dame, cherchez un autre tempéramment pour les accorder. Pourquoi me rendre la victime de leur accommodement? J'estime, à la vérité, Don Fadrique & Don Alvar, mais je ne les aime point; & il n'est pas juste que pour prévenir l'atteinte que leur combat pourroit porter à ma gloire, je donne des espérances que mon cœur ne sauroit avouer.

La feinte n'est plus de saison, Madame, reprit le Tolédan, il faut, s'il vous plaît, vous déclarer. Quoique ces deux Cavaliers soient également bien faits, je suis assuré que vous avez plus d'inclination pour l'un que pour l'autre, je m'en fie à la frayeur mortelle dont je vous ai vu agitée.

Vous expliquez mal cette frayeur, reprit Dona Théodora: la perte de l'un ou de l'autre de ces Cavaliers me tou-

toucheroit sans-doute, & je me la reprocherois sans-cesse, quoique je n'en fûsse que la cause innocente: mais si je vous ai paru allarmée, sachez que le péril qui menace ma réputation a fait toute ma crainte.

Don Alvaro Ponce, qui étoit naturellement brutal, perdit enfin patience. C'en est trop, dit-il d'un ton brusque; puisque Madame refuse de terminer la chose à l'amiable, le sort des armes en va donc décider. En parlant de cette sorte, il se mit en devoir de pousser Don Fadrique, qui de son côté se disposa à le bien recevoir.

Alors la Dame, plus effrayée par cette action que déterminée par son panchant, s'écria toute éperdue: Arrêtez, Seigneurs Cavaliers, je vai vous satisfaire. S'il n'y a pas d'autre moyen d'empêcher un combat qui intéresse mon honneur, je déclare que c'est à Don Fadrique de Mendoce que je donne la préférence.

Elle n'eut pas achevé ces paroles, que le disgracié Ponce, sans dire un seul mot, courut délier son cheval qu'il avoit attaché à un arbre, & disparut en jettant des regards furieux sur son rival & sur sa maîtresse. L'heureux

Mendoce, au-contraire, étoit au comble de sa joie. Tantôt il se mettoit à genoux devant Dona Théodora, tantôt il embrassoit le Tolédan, & ne pouvoit trouver d'expressions assez vives pour leur marquer toute la reconnoissance dont il se sentoit pénétré.

Cependant la Dame, devenue plus tranquile après l'éloignement de Don Alvar, songeoit avec quelque douleur qu'elle venoit de s'engager à souffrir les soins d'un Amant, dont à-la-vérité elle estimoit le mérite, mais pour qui son cœur n'étoit point prévenu.

Seigneur, Don Fadrique, lui dit-elle, j'espère que vous n'abuserez pas de la préférence que je vous ai donnée ; vous la devez à la nécessité où je me suis trouvée de prononcer entre vous & Don Alvar. Ce n'est pas que je n'aye toujours fait beaucoup plus de cas de vous que de lui. Je sai bien qu'il n'a pas toutes les bonnes qualités que vous avez. Vous êtes le Cavalier de Valence le plus parfait, c'est une justice que je vous rens. Je dirai même que la recherche d'un homme tel que vous, peut flatter la vanité d'une femme; mais quelque glorieuse qu'elle soit pour moi, je vous avouërai que je la vois avec si

peu

peu de goût, que vous êtes à plaindre de m'aimer aussi tendrement que vous le faites paroître. Je ne veux pourtant pas vous ôter toute espérance de toucher mon cœur. Mon indifférence n'est peut-être qu'un effet de la douleur qui me reste encore, de la perte que j'ai fait, depuis un an, de Don André de Cifuentes, mon mari. Quoique nous n'ayons pas été long-tems ensemble, & qu'il fût dans un âge avancé, lorsque mes parens éblouïs de ses richesses m'obligèrent à l'épouser, j'ai été fort affligée de sa mort, je le regrette encore tous les jours.

Eh! n'est-il pas digne de mes regrets, ajouta-t-elle? Il ne ressembloit nullement à ces Vieillards chagrins & jaloux, qui ne pouvant se persuader qu'une jeune femme soit assez sage pour leur pardonner leur foiblesse, sont eux-mêmes des témoins assidus de tous ses pas, ou la font observer par une Duègne dévouée à leur tirannie. Hélas! il avoit en ma vertu une confiance dont un jeune mari adoré seroit à-peine capable. D'ailleurs sa complaisance étoit infinie, & j'ôse dire qu'il faisoit son unique étude d'aller au-devant de tout ce que je paroîssois souhaiter. Tel

étoit Don André de Cifuentes. Vous jugez bien, Mendoce, que l'on n'oublie pas aisément un homme d'un caractère si aimable. Il est toujours présent à ma pensée, & cela ne contribue pas peu, sans-doute, à détourner mon attention de tout ce que l'on fait pour me plaire.

Don Fadrique ne put s'empecher d'interrompre, en cet endroit, Dona Théodora. Ah! Madame, s'écria-t-il. Que j'ai de joie d'aprendre de votre propre bouche, que ce n'est pas par aversion pour ma personne que vous avez méprisé mes soins! J'espère que vous-vous rendrez un jour à ma constance. Il ne tiendra point à moi que cela n'arrive, reprit la Dame, puisque je vous permets de me venir voir, & de me parler quelquefois de votre amour. Tâchez de me donner du goût pour vos galanteries, faites ensorte que je vous aime, je ne vous cacherai point les sentimens favorables que j'aurai pris pour vous: mais si malgré tous vos efforts vous n'en pouvez venir à bout, souvenez-vous, Mendoce, que vous ne serez pas en droit de me faire des reproches.

Don Fadrique voulut repliquer, mais il

il n'en eut pas le tems; parce que la Dame prit la main du Tolédan, & tourna brusquement ses pas du côté de son équipage. Il alla détacher son cheval qui étoit attaché à un arbre, & le tirant après lui par la bride il suivit Dona Théodora, qui monta dans son carosse avec autant d'agitation qu'elle en étoit descendue. La cause toutefois en étoit bien différente. Le Tolédan & lui l'accompagnèrent à cheval jusqu'aux portes de Valence, où ils se séparèrent. Elle prit le chemin de sa maison, & Don Fadrique emmena dans la sienne le Tolédan.

Il le fit reposer, & après l'avoir bien régalé, il lui demanda en particulier ce qui l'amenoit à Valence, & s'il se proposoit d'y faire un long séjour. J'y serai le moins de tems qu'il me sera possible, lui répondit le Tolédan. J'y passe seulement pour aller gagner la mer, & m'embarquer dans le prémier Vaisseau qui s'éloignera des Côtes d'Espagne; car je me mets peu en peine dans quel lieu du monde j'achèverai le cours d'une vie infortunée, pourvu que ce soit loin de ces funestes climats.

Que dites-vous, repliqua Don Fadrique avec surprise? Qui peut vous ré-

volter contre votre patrie, & vous faire haïr ce que tous les hommes aiment naturellement? Après ce qui m'est arrivé, repartit le Tolédan, mon païs m'est odieux, & je n'aspire qu'à le quiter pour jamais. Ah! Seigneur Cavalier, s'écria Mendoce attendri de compassion, que j'ai d'impatienee de savoir vos malheurs! Si je ne puis soulager vos peines, je suis du-moins disposé à les partager. Votre phisionomie m'a d'abord prévenu pour vous, vos manières me charment, & je sens que je m'intéresse déjà vivement à votre sort.

C'est la plus grande consolation que je puisse recevoir, Seigneur Don Fadrique, répondit le Tolédan; & pour reconnoître en quelque sorte les bontés que vous me témoignez, je vous dirai aussi qu'en vous voyant tantôt avec Alvaro Ponce, j'ai panché de votre côté. Un moment d'inclination, que je n'ai jamais senti à la prémière vue de personne, me fit craindre que Dona Théodora ne vous préférât votre rival, & j'eus de la joie lorsqu'elle se fut déterminée en votre faveur. Vous avez depuis si bien fortifié cette prémière impression, qu'au lieu de vouloir vous cacher mes ennuis, je cherche à m'épancher,

cher, & trouve une douceur ſecrète à vous découvrir mon ame. Aprenez donc mes malheurs.

Tolède m'a vu naître, & Don Juan de Zarate eſt mon nom. J'ai perdu, preſque dès mon enfance, ceux qui m'ont donné le jour; de manière que je commençai de bonne heure à jouïr de quatre-mille ducats de rente qu'ils m'ont laiſſés. Comme je pouvois diſpoſer de ma main, & que je me croyois aſſez riche pour ne devoir conſulter que mon cœur dans le choix que je ferois d'une femme, j'épouſai une fille d'une beauté parfaite, ſans m'arrêter au peu de bien qu'elle avoit, ni à l'inégalité de nos conditions. J'étois charmé de mon bonheur; & pour mieux goûter le plaiſir de poſſéder une perſonne que j'aimois, je la menai, peu de jours après mon mariage, à une Terre que j'ai à quelques lieues de Tolède.

Nous y vivions tous deux dans une union charmante, lorſque le Duc de Naxéra, dont le Château eſt dans le voiſinage de ma Terre, vint, un jour qu'il chaſſoit, ſe rafraîchir chez moi. Il vit ma femme, & en devint amoureux. Je le crus du-moins, & ce qui acheva de me le perſuader, c'eſt qu'il recher-

cha bientôt mon amitié avec empresse-ment ; ce qu'il avoit jusques-là fort négligé. Il me mit de ses parties de chasse, me fit force présens, & encore plus d'offres de services.

Je fus d'abord allarmé de sa passion, je pensai retourner à Tolède avec mon épouse, & le Ciel sans-doute m'inspiroit cette pensée. Effectivement, si j'eûsse ôté au Duc toutes les occasions de voir ma femme, j'aurois évité les malheurs qui me sont arrivés ; mais la confiance que j'avois en elle, me rassura. Il me parut qu'il n'étoit pas possible qu'une personne que j'avois épousée sans dot, & tirée d'un état obscur, fût assez ingrate pour oublier mes bontés. Hélas! je la connoissois mal. L'ambition & la vanité, qui sont deux choses si naturelles aux femmes, étoient les plus grands défauts de la mienne.

Dès-que le Duc eut trouvé moyen de lui aprendre ses sentimens, elle se sçut bon gré d'avoir fait une conquête si importante. L'attachement d'un homme que l'on traitoit d'*Excellence*, chatouilla son orgueil, & remplit son esprit de fastueuses chimères. Elle s'en estima davantage, & m'en aima moins. Ce que j'avois fait pour elle, au lieu d'ex-

d'exciter sa reconnoissance, ne fit plus que m'attirer ses mépris. Elle me regarda comme un mari indigne de sa beauté, & il lui sembla que si ce Grand Seigneur qui étoit épris de ses charmes l'eût vue avant son mariage, il n'auroit pas manqué de l'épouser. Enivrée de ces folles idées, & séduite par quelques présens qui la flatoient, elle se rendit aux secrets empressemens du Duc.

Ils s'écrivoient assez souvent, & je n'avois pas le moindre soupçon de leur intelligence; mais enfin je fus assez malheureux pour sortir de mon aveuglement. Un jour je revins de la chasse de meilleure heure qu'à l'ordinaire. J'entrai dans l'appartement de ma femme, elle ne m'attendoit pas si-tôt. Elle venoit de recevoir une Lettre du Duc, & se préparoit à lui faire réponse. Elle ne put cacher son trouble à ma vue. J'en frémis, & voyant sur une table du papier & de l'encre, je jugeai qu'elle me trahissoit. Je la pressai de me montrer ce qu'elle écrivoit, mais elle s'en défendit; de sorte que je fus obligé d'employer jusqu'à la violence, pour satisfaire ma jalouse curiosité. Je tirai de son sein, malgré toute sa résistan-

ce, une Lettre qui contenoit ces paroles.

Languirai-je toujours dans l'attente d'une seconde entrevue? Que vous êtes cruelle de me donner les plus douces espérances, & de tant tarder à les remplir! Don Juan va tous les jours à la Chasse ou à Tolède, ne devrions-nous pas profiter de ces occasions? Ayez plus d'égard à la vive ardeur qui me consume. Plaignez-moi, Madame. Songez que si c'est un plaisir d'obtenir ce qu'on désire, c'est un tourment d'en attendre long-tems la possession.

Je ne pus achever de lire ce Billet, sans être transporté de rage. Je mis la main sur ma dague, & dans mon prémier mouvement je fus tenté d'ôter la vie à l'infidèle épouse qui m'ôtoit l'honneur: mais faisant réflexion que c'étoit me venger à demi, & que mon ressentiment demandoit encore une autre victime, je me rendis maître de ma fureur. Je dissimulai. Je dis à ma femme, avec le moins d'agitation qu'il me fut possible: Madame, vous avez eu tort d'écouter le Duc, l'éclat de son rang ne devoit point vous éblouïr, mais les jeunes personnes aiment le faste.

faste. Je veux croire que c'est-là tout votre crime, & que vous ne m'avez point fait le dernier outrage. C'est pourquoi j'excuse votre indiscrétion, pourvu que vous rentriez dans votre devoir, & que desormais, sensible à ma seule tendresse, vous ne songiez qu'à la mériter.

Après lui avoir tenu ce discours, je sortis de son appartement, autant pour la laisser se remettre du trouble où étoient ses esprits, que pour chercher la solitude dont j'avois besoin moi-même pour calmer la colère qui m'enflammoit. Si je ne pus reprendre ma tranquilité, j'affectai du-moins un air tranquile pendant deux jours; & le troisième, feignant d'avoir à Tolède une affaire de la dernière conséquence, je dis à ma femme que j'étois obligé de la quiter pour quelque tems, & que je la priois d'avoir soin de sa gloire pendant mon absence.

Je partis, mais au lieu de continuer mon chemin vers Tolède, je revins secrètement chez moi à l'entrée de la nuit, & me cachai dans la chambre d'un domestique fidèle, d'où je pouvois voir tout ce qui entroit dans ma maison. Je ne doutois point que le Duc n'eût été

informé de mon départ, & je m'imaginois qu'il ne manqueroit pas de vouloir profiter de la conjoncture. J'espérois les surprendre ensemble, je me promettois une entière vengeance.

Néanmoins je fus trompé dans mon attente. Loin de remarquer qu'on se disposât au logis à recevoir un Galant, je m'apperçus au-contraire que l'on fermoit les portes avec exactitude ; & trois jours s'étant écoulés sans que le Duc eût paru, ni même aucun de ses gens, je me persuadai que mon épouse s'étoit repentie de sa faute, & qu'elle avoit enfin rompu tout commerce avec son Amant.

Prévenu de cette opinion je perdis le désir de me venger, & me livrant aux mouvemens d'un amour que la colère avoit suspendu, je courus à l'appartement de ma femme. Je l'embrassai avec transport, & lui dis: Madame, je vous rens mon estime & mon amitié. Je vous avoue que je n'ai point été à Tolède, j'ai feint ce voyage pour vous éprouver. Vous devez pardonner ce piège à un mari dont la jalousie n'étoit pas sans fondement. Je craignois que votre esprit, séduit par de superbes illusions, ne fût pas capable de se détrom-

tromper: mais, graces au Ciel, vous avez reconnu votre erreur, & j'eſpère que rien ne troublera plus notre union.

Ma femme me parut touchée de ces paroles, & laiſſant couler quelques pleurs: Que je ſuis malheureuſe, s'écria-t-elle, de vous avoir donné ſujet de ſoupçonner ma fidélité! J'ai beau déteſter ce qui vous a ſi juſtement irrité contre moi: mes yeux depuis deux jours ſont vainement ouverts aux larmes: toute ma douleur, tous mes remords ſeront inutiles, je ne regagnerai jamais votre confiance. Je vous la redonne, Madame, interrompis-je tout attendri de l'affliction qu'elle faiſoit paroître, je ne veux plus me ſouvenir du paſſé, puiſque vous vous en repentez.

En effet, dès ce moment j'eus pour elle les mêmes égards que j'avois eus auparavant, & je recommençai à goûter des plaiſirs qui avoient été ſi cruellement troublés. Ils devinrent même plus piquans; car ma femme, comme ſi elle eût voulu effacer de mon eſprit toutes les traces de l'offenſe qu'elle m'avoit faite, prenoit plus de ſoin de me plaîre qu'elle n'en avoit jamais pris. Je trouvois plus de vivacité dans ſes careſſes, & peu s'en falloit que je ne

fûsse bien-aise du chagrin qu'elle m'avoit causé.

Je tombai malade en ce tems-là. Quoique ma maladie ne fût point mortelle, il n'est pas concevable combien ma femme en parut allarmée. Elle passoit le jour auprès de moi; & la nuit, comme j'étois dans un apartement séparé, elle me venoit voir deux ou trois fois pour aprendre par elle-même de mes nouvelles. Enfin, elle montroit une extrême attention à courir au-devant de tous les secours dont j'avois besoin. Il sembloit que sa vie fût attachée à la mienne. De mon côté, j'étois si sensible à toutes les marques de tendresse qu'elle me donnoit, que je ne pouvois me lasser de le lui témoigner. Cependant, Seigneur Mendoce, elles n'étoient pas aussi sincères que je me l'imaginois.

Une nuit, ma santé commençoit alors à se rétablir, mon valet de chambre vint me réveiller: Seigneur, me dit-il tout ému, je suis fâché d'interrompre votre repos; mais je vous suis trop fidèle, pour vouloir vous cacher ce qui se passe en ce moment chez vous; le Duc de Naxéra est avec Madame.

Je fus si étourdi de cette nouvelle, que

que je regardai quelque tems mon valet ſans pouvoir lui parler. Plus je penſois au rapport qu'il me faiſoit, plus j'avois de peine à le croire véritable. Non, Fabio, m'écriai-je, il n'eſt pas poſſible que ma femme ſoit capable d'une ſi grande perfidie! Tu n'es point aſſuré de ce que tu dis. Seigneur, reprit Fabio, plût au Ciel que j'en pûſſe encore douter! mais de fauſſes apparences ne m'ont point trompé. Depuis que vous êtes malade, je ſoupçonne qu'on introduit preſque toutes les nuits le Duc dans l'appartement de Madame. Je me ſuis caché pour éclaircir mes ſoupçons, & je ne ſuis que trop perſuadé qu'ils ſont juſtes.

A ce diſcours, je me levai tout furieux; je pris ma robe de chambre & mon épée, & marchai vers l'appartement de ma femme, accompagné de Fabio, qui portoit de la lumière. Au bruit que nous fîmes en entrant, le Duc qui étoit aſſis ſur le lit ſe leva, & prenant un piſtolet qu'il avoit à ſa ceinture, il vint au-devant de moi & me tira; mais ce fut avec tant de trouble & de précipitation, qu'il me manqua. Alors je m'avançai ſur lui bruſquement, & lui enfonçai mon épée dans le cœur.

Je

Je m'adressai ensuite à ma femme, qui étoit plus morte que vive: Et toi, lui dis-je, infâme, reçois le prix de toutes tes perfidies. En disant cela, je lui plongeai dans le sein mon épée, toute fumante du sang de son Amant.

Je condamne mon emportement, Seigneur Don Fadrique, & j'avoue que j'aurois pu assez punir une épouse infidèle, sans lui ôter la vie: mais quel homme pourroit conserver sa raison dans une pareille conjoncture? Peignez-vous cette perfide femme attentive à ma maladie: représentez-vous toutes ses démonstrations d'amitié, toutes les circonstances, toute l'énormité de sa trahison: & jugez si l'on ne doit point pardonner sa mort à un mari, qu'une si juste fureur animoit.

Pour achever cette tragique histoire en deux mots, après avoir pleinement assouvi ma vengeance, je m'habillai à la hâte; je jugeai bien que je n'avois pas de tems à perdre; que les parens du Duc me feroient chercher par toute l'Espagne; & que le crédit de ma famille ne pouvant balancer le leur, je ne serois en sureté que dans un païs étranger. C'est pourquoi je choisis deux de mes meilleurs chevaux, & avec

tout

tout ce que j'avois d'argent & de pierreries, je ſortis de ma maiſon avant le jour, ſuivi du valet qui m'avoit ſi bien prouvé ſa fidélité. Je pris la route de Valence, dans le deſſein de me jetter dans le prémier Vaiſſeau qui feroit voile vers l'Italie. Comme je paſſois aujourd'hui près du Bois où vous étiez, j'ai rencontré Dona Théodora, qui m'a prié de la ſuivre & de l'aider à vous ſéparer.

Après que le Tolédan eut achevé de parler, Don Fadrique lui dit: Seigneur Don Juan, vous-vous êtes juſtement vengé du Duc de Naxéra. Soyez ſans inquiétude ſur les pourſuites que ſes parens pourront faire. Vous demeurerez, s'il vous plaît, chez moi, en attendant l'occaſion de paſſer en Italie. Mon oncle eſt Gouverneur de Valence, vous ſerez plus en ſureté ici qu'ailleurs, & vous y ſerez avec un homme qui veut être uni deſormais avec vous d'une étroite amitié.

Zarate répondit à Mendoce dans des termes pleins de reconnoiſſance, & accepta l'aſile qu'il lui préſentoit. Admirez la force de la ſympathie, Seigneur Don Cléofas, pourſuivit Aſmodée. Ces deux jeunes Cavaliers ſe ſentirent tant d'inclination l'un pour l'autre, qu'en

qu'en peu de jours il ſe forma entr'eux une amitié comparable à celle d'Oreſte & de Pylade. Avec un mérite égal, ils avoient enſemble un tel rapport d'humeur, que ce qui plaîſoit à Don Fadrique ne manquoit pas de plaîre à Don Juan. C'étoit le même caractère. Enfin, ils étoient faits pour s'aimer. Don Fadrique, ſur-tout, étoit enchanté des manières de ſon ami. Il ne pouvoit même s'empêcher de les vanter à tout moment à Dona Théodora.

Ils alloient ſouvent tous deux chez cette Dame, qui voyoit toujours avec indifférence les ſoins & les aſſiduïtés de Mendoce. Il en étoit très-mortifié, & s'en plaignoit quelquefois à ſon ami, qui pour le conſoler lui diſoit: Que les femmes les plus inſenſibles ſe laiſſoient enfin toucher: qu'il ne manquoit aux Amans, que la patience d'attendre ce tems favorable: qu'il ne perdît point courage: que ſa Dame, tôt ou tard, récompenſeroit ſes ſervices. Ce diſcours, quoique fondé ſur l'expérience, ne raſſuroit point le timide Mendoce, qui craignoit de ne pouvoir jamais plaîre à la veuve de Ciſuentès. Cette crainte le jetta dans une langueur qui faiſoit

pitié

pitié à Don Juan, mais Don Juan fut bientôt plus à plaindre que lui.

Quelque ſujet qu'eût ce Tolédan d'être révolté contre les femmes, après l'horrible trahiſon de la ſienne, il ne put ſe défendre d'aimer Dona Théodora: cependant, loin de s'abandonner à une paſſion qui offenſoit ſon ami, il ne ſongea qu'à la combattre: & perſuadé qu'il ne la pouvoit vaincre qu'en s'éloignant des yeux qui l'avoient fait naître, il réſolut de ne plus voir la veuve de Ciſuentes Ainſi, lorſque Mendoce le vouloit mener chez elle, il trouvoit toujours quelque prétexte pour s'en excuſer.

D'une autre part, Don Fadrique n'alloit pas une fois chez la Dame, qu'elle ne lui demandât pourquoi Don Juan ne la venoit plus voir. Un jour qu'elle lui faiſoit cette queſtion, il lui répondit en ſouriant, que ſon ami avoit ſes raiſons. Et quelles raiſons peut-il avoir de me fuïr, dit Dona Théodora? Madame, repartit Mendoce, comme je voulois aujourd'hui vous l'amener, & que je lui marquois quelque ſurpriſe ſur ce qu'il refuſoit de m'accompagner, il m'a fait une confidence qu'il faut que je vous révèle pour le juſtifier. Il m'a dit

dit qu'il avoit fait une Maîtreſſe, & que n'ayant pas beaucoup de tems à demeurer dans cette ville, les momens lui étoient chers.

Je ne ſuis point ſatisfaite de cette excuſe, reprit en rougiſſant la veuve de Cifuentes. Il n'eſt pas permis aux Amans d'abandonner leurs amis. Don Fadrique remarqua la rougeur de Dona Théodora. Il crut que la vanité ſeule en étoit la cauſe, & que ce qui faiſoit rougir la Dame, n'étoit qu'un ſimple dépit de ſe voir négligée. Il ſe trompoit dans ſa conjecture. Un mouvement plus vif que la vanité, excitoit l'émotion qu'elle laiſſoit paroître; mais de peur qu'il ne démêlât ſes ſentimens, elle changea de diſcours, & affecta pendant le reſte de l'entretien un enjouement qui auroit mis en défaut la pénétration de Mendoce, quand il n'auroit pas d'abord pris le change.

Auſſi-tôt que la veuve de Cifuentes ſe trouva ſeule, elle tomba dans une profonde rêverie. Elle ſentit alors toute la force de l'inclination qu'elle avoit conçue pour Don Juan, & la croyant plus mal récompenſée qu'elle ne l'étoit: Quelle injuſte & barbare puiſſance, dit-elle en ſoupirant, ſe plaît à enflammer

des

des cœurs qui ne s'accordent pas? Je n'aime point Don Fadrique, qui m'adore; & je brûle pour Don Juan, dont une autre que moi occupe la pensée. Ah! Mendoce, cesse de me reprocher mon indifférence, ton ami t'en venge assez.

A ces mots, un vif sentiment de douleur & de jalousie lui fit répandre quelques larmes; mais l'espérance qui fait adoucir les peines des Amans, vint bientôt présenter à son esprit de flatteuses images. Elle se représenta que sa rivale pouvoit n'être pas fort dangereuse; que Don Juan étoit peut-être moins arrêté par ses charmes, qu'amusé par ses bontés; & que de si foibles liens n'étoient pas difficiles à défaire. Pour juger elle-même de ce qu'elle en devoit croire, elle résolut d'entretenir en particulier le Tolédan. Elle le fit avertir de se trouver chez elle. Il s'y rendit, & quand ils furent tous deux seuls, Dona Théodora prit ainsi la parole.

Je n'aurois jamais pensé que l'amour pût faire oublier à un galant homme ce qu'il doit aux Dames. Néanmoins, Don Juan, vous ne venez plus chez moi depuis que vous êtes amoureux. J'ai sujet, ce me semble, de me plaindre de vous.

vous. Je veux croire toutefois que ce n'eſt point de votre propre mouvement que vous me fuyez. Votre Dame vous aura ſans-doute défendu de me voir. Avouez-le moi Don Juan, & je vous excuſe. Je ſai que les Amans ne ſont pas libres dans leurs actions, & qu'ils n'ôſeroient desobéir à leurs Maîtreſſes.

Madame, répondit le Tolédan, je conviens que ma conduite doit vous étonner; mais, de grace, ne ſouhaittez pas que je me juſtifie. Contentez-vous d'aprendre que j'ai raiſon de vous éviter. Quelle que puiſſe être cette raiſon, reprit Dona Théodora toute émue, je veux que vous me la diſiez. Hé bien, Madame, repartit Don Juan, il faut vous obéir; mais ne vous plaignez pas, ſi vous en entendez plus que vous n'en voulez ſavoir.

Don Fadrique, pourſuivit-il, vous a raconté l'avanture qui m'a fait quiter la Caſtille. En m'éloignant de Tolède, le cœur plein de reſſentiment contre les femmes, je les défiois toutes de me jamais ſurprendre. Dans cette fière diſpoſition, je m'aprochai de Valence, je vous rencontrai, & ce que perſonne encore n'a pu faire peut-être, je ſou-

tins

tins vos prémiers regards ſans en être troublé. Je vous ai revue même depuis impunément. Mais, hélas! que j'ai payé cher quelques jours de fierté! Vous avez enfin vaincu ma réſiſtance. Votre beauté, votre eſprit, tous vos charmes ſe ſont exercés ſur un rebelle. En un mot, j'ai pour vous tout l'amour que vous êtes capable d'inſpirer.

Voilà, Madame, ce qui m'écarte de vous. La perſonne dont on vous a dit que j'étois occupé, n'eſt qu'une Dame imaginaire. C'eſt une fauſſe confidence que j'ai faite à Mendoce, pour prévenir les ſoupçons que j'aurois pu lui donner, en refuſant toujours de vous venir voir avec lui.

Ce diſcours, à quoi Dona Théodora ne s'étoit point attendue, lui cauſa une ſi grande joie, qu'elle ne put l'empêcher de paroître. Il eſt vrai qu'elle ne ſe mit point en peine de la cacher, & qu'au lieu d'armer ſes yeux de quelque rigueur, elle regarda le Tolédan d'un air aſſez tendre, & lui dit: Vous m'avez apris votre ſecret, Don Juan, je veux auſſi vous découvrir le mien, écoutez-moi.

Inſenſible aux ſoupirs d'Alvaro Ponce, peu touchée de l'attachement de Men-

Mendoce, je menois une vie douce & tranquile, lorsque le hazard vous fit passer près du Bois où nous-nous rencontrâmes. Malgré l'agitation où j'étois alors, je ne laissai pas de remarquer que vous m'offriez votre secours de très-bonne grace; & la manière avec laquelle vous sçûtes séparer deux rivaux furieux, me fit concevoir une opinion fort avantageuse de votre adresse & de votre valeur. Le moyen que vous proposâtes pour les accorder, me déplut. Je ne pouvois, sans beaucoup de peine, me résoudre à choisir l'un ou l'autre. Mais pour ne vous rien déguiser, je crois que vous aviez déjà un peu de part à ma répugnance. Car dans le même moment que forcée par la nécessité ma bouche nomma Don Fadrique, je sentis que mon cœur se déclaroit pour l'Inconnu. Depuis ce jour, que je dois appeller heureux après l'aveu que vous m'avez fait, votre mérite a augmenté l'estime que j'avois pour vous.

Je ne vous fais pas, continua-t-elle, un mistère de mes sentimens. Je vous les déclare avec la même franchise que j'ai dit à Mendoce que je ne l'aimois point. Une Femme qui a le malheur

de

de se sentir du panchant pour un Amant qui ne sauroit être à elle, a raison de se contraindre, & de se venger du-moins de sa foiblesse par un silence éternel: mais je crois que l'on peut sans scrupule, découvrir une tendresse innocente à une homme qui n'a que des vues légitimes. Oui, je suis ravie que vous m'aimiez, & j'en rens graces au Ciel, qui nous a sans-doute destinés l'un pour l'autre.

Après ce discours, la Dame se tut pour laisser parler Don Juan, & lui donner lieu de faire éclater tous les transports de joie & de reconnoissance qu'elle croyoit lui avoir inspirés: mais au lieu de paroître enchanté des choses qu'il venoit d'entendre, il demeura triste & rêveur.

Que vois-je! Don Juan, lui dit-elle? Quand pour vous faire un sort qu'un autre que vous pourroit trouver digne d'envie, j'oublie la fierté de mon sexe, & vous montre une ame charmée, vous résistez à la joie que doit vous causer une déclaration si obligeante, vous gardez un silence glacé, je vois même de la douleur dans vos yeux! Ah! Don Juan, quel étrange effet produisent en vous mes bontés!

Et quel autre effet, Madame, répondit tristement le Tolédan, peuvent-elles faire sur un cœur comme le mien? Je suis d'autant plus misérable, que vous me témoignez plus d'inclination. Vous n'ignorez pas ce que Mendoce fait pour moi, vous savez quelle tendre amitié nous lie. Pourrois-je établir mon bonheur sur la ruïne de ses plus douces espérances? Vous avez trop de délicatesse, dit Dona Théodora. Je puis vous offrir ma foi sans mériter ses reproches, & vous pouvez la recevoir sans lui faire un larcin. J'avoue que l'idée d'un ami malheureux doit vous causer quelque peine. Mais, Don Juan, est-elle capable de balancer l'heureux destin qui vous attend?

Oui, Madame, repliqua-t-il d'un ton ferme. Un ami tel que Mendoce a plus de pouvoir sur moi que vous ne pensez. S'il vous étoit possible de concevoir toute la tendresse, toute la force de notre amitié, que vous me trouveriez à plaindre! Don Fadrique n'a rien de caché pour moi, mes intérêts sont devenus les siens. Les moindres choses qui me regardent, ne sauroient échaper à son attention; ou pour tout dire

dire en un mot, je partage ſon ame avec vous.

Ah! ſi vous vouliez que je profitâſſe de vos bontés, il falloit me les laiſſer voir avant que j'eûſſe formé les nœuds d'une amitié ſi forte. Charmé du bonheur de vous plaîre, je n'aurois alors regardé Mendoce que comme un rival. Mon cœur, en garde contre l'affection qu'il me marquoit, n'y auroit pas répondu, & je ne lui devrois pas aujourd'hui tout ce que je lui dois. Mais, Madame, il n'eſt plus tems : j'ai reçu tous les ſervices qu'il a voulu me rendre : j'ai ſuivi le panchant que j'avois pour lui : la reconnoiſſance & l'inclination me lient, & me réduiſent enfin à la cruelle néceſſité de renoncer au ſort glorieux que vous me préſentez.

En cet endroit Dona Théodora, qui avoit les yeux couverts de larmes, prit ſon mouchoir pour s'eſſuyer. Cette action troubla le Tolédan, il ſentit chanceler ſa conſtance, il commençoit à ne répondre plus de rien. Adieu, Madame, continua-t-il d'une voix entrecoupée de ſoupirs, adieu, il faut vous fuïr pour ſauver ma vertu. Je ne puis ſoutenir vos pleurs, ils vous rendent trop redoutable. Je vai m'éloi-

gner de vous pour jamais, & pleurer la perte de tant de charmes que mon inexorable amitié veut que je lui sacrifie. En achevant ces paroles, il se retira avec un reste de fermeté qu'il n'avoit pas peu de peine à conserver.

Après son départ, la veuve de Cifuentes fut agitée de mille mouvemens confus. Elle eut honte de s'être déclarée à un homme qu'elle n'avoit pu retenir. Mais ne pouvant douter qu'il ne fût fortement épris, & que le seul intérêt d'un ami ne lui fît refuser la main qu'elle lui offroit, elle fut assez raisonnable pour admirer un si rare effort d'amitié, au lieu de s'en offenser. Néanmoins, comme on ne sauroit s'empêcher de s'affliger quand les choses n'ont pas le succès que l'on désire, elle résolut d'aller dès le lendemain à la campagne, pour dissiper ses chagrins, ou plutôt pour les augmenter; car la solitude est plus propre à fortifier l'amour, qu'à l'affoiblir.

Don Juan, de son côté, n'ayant pas trouvé Mendoce au logis, s'étoit enfermé dans son appartement, pour s'abandonner en liberté à sa douleur. Après ce qu'il avoit fait en faveur d'un ami,

ami, il crut qu'il lui étoit permis du-moins d'en soupirer. Mais Don Fadrique vint bientôt interrompre sa rêverie; & jugeant à son visage qu'il étoit indisposé, il en témoigna tant d'inquiétude, que Don Juan, pour le rassurer, fut obligé de lui dire qu'il n'avoit besoin que de repos. Mendoce sortit aussi-tôt pour le laisser reposer; mais il sortit d'un air si triste, que le Tolédan en sentit plus vivement son infortune. O Ciel! dit-il en lui-même, pourquoi faut-il que la plus tendre amitié du monde fasse tout le malheur de ma vie!

Le jour suivant, Don Fadrique n'étoit pas encore levé, qu'on le vint avertir que Dona Théodora étoit partie avec tout son domestique pour son Château de Villaréal, & qu'il y avoit apparence qu'elle n'en reviendroit pas si-tôt. Cette nouvelle le chagrina moins, à cause des peines que fait souffrir l'éloignement d'un Objet aimé, que parce qu'on lui avoit fait mistère de ce départ. Sans savoir ce qu'il en devoit penser, il en conçut un funeste présage.

Il se leva pour aller voir son ami, tant pour l'entretenir là-dessus, que

pour aprendre l'état de ſa ſanté. Mais comme il achevoit de s'habiller, Don Juan entra dans ſa chambre, en lui diſant. Je viens diſſiper l'inquiétude que je vous cauſe, je me porte aſſez bien aujourd'hui. Cette bonne nouvelle, répondit Mendoce, me conſole un peu de la mauvaiſe que j'ai reçue. Le Tolédan demanda quelle étoit cette mauvaiſe nouvelle, & Don Fadrique, après avoir fait ſortir ſes gens, lui dit: Dona Théodora eſt partie ce matin pour la campagne, où l'on croit qu'elle ſera long-tems. Ce départ m'étonne. Pourquoi me l'a-t-on caché? Qu'en penſez-vous, Don Juan? N'ai-je pas raiſon d'être allarmé?

Zarate ſe garda bien de lui dire ſur cela ſa penſée, & tâcha de lui perſuader que Dona Théodora pouvoit être allée à la campagne, ſans qu'il eût ſujet de s'en effrayer. Mais Mendoce, peu content des raiſons que ſon ami employoit pour le raſſurer, l'interrompit: Tous ces diſcours, dit-il, ne ſauroient diſſiper le ſoupçon que j'ai conçu. J'aurai fait peut-être imprudemment quelque choſe, qui aura déplu à Dona Théodora. Pour m'en punir,

punir, elle me quite sans daigner seulement m'aprendre mon crime.

Quoiqu'il en soit, je ne puis demeurer plus long-tems dans l'incertitude. Allons, Don Juan, allons la trouver, je vai faire préparer des chevaux. Je vous conseille, lui dit le Tolédan, de ne mener personne avec vous, cet éclaircissement se doit faire sans témoins. Don Juan ne sauroit être de trop, reprit Don Fadrique. Dona Théodora n'ignore point que vous savez tout ce qui se passe dans mon cœur. Elle vous estime, & loin de m'embarrasser, vous m'aiderez à l'appaiser en ma faveur.

Non, Don Fadrique, repliqua-t-il, ma présence ne peut vous être utile. Partez tout seul, je vous en conjure. Non, mon cher Don Juan, repartit Mendoce, nous irons ensemble, j'attens cette complaisance de votre amitié. Quelle tirannie, s'écria le Tolédan d'un air chagrin! Pourquoi exigez-vous de mon amitié, ce qu'elle ne doit pas vous accorder.

Ces paroles que Don Fadrique ne comprenoit pas, & le ton brusque dont elles avoient été prononcées, le surprirent étrangement. Il regarda son

 ami

ami avec attention. Don Juan, lui dit-il, que ſignifie ce que je viens d'entendre? Quel affreux ſoupçon naît dans mon eſprit? Ah! c'eſt trop vous contraindre & me gêner! Parlez. Qui cauſe la répugnance que vous marquez à m'accompagner?

Je voulois vous la cacher, répondit le Tolédan; mais puiſque vous m'avez forcé vous-même à la laiſſer paroître, il ne faut plus que je diſſimule. Ceſſons, mon cher Don Fadrique, de nous aplaudir de la conformité de nos affections, elle n'eſt que trop parfaite. Les traits qui vous ont bleſſé, n'ont point épargné votre ami. Dona Théodora.... Vous ſeriez mon rival, interrompit Mendoce en pâliſſant! Dès-que j'ai connu mon amour, repartit Don Juan, je l'ai combattu, j'ai fui conſtamment la veuve de Ciſuentes. Vous le ſavez, vous m'en avez vous-même fait des reproches. Je triomphois du-moins de ma paſſion, ſi je ne pouvois la détruire.

Mais hièr cette Dame me fit dire qu'elle ſouhaitoit de me parler chez elle, je m'y rendis. Elle me demanda pourquoi je ſemblois vouloir l'éviter. J'inventai des excuſes. Elle les rejeta:

ta. Enfin, je fus obligé de lui en découvrir la véritable cause. Je crus qu'après cette déclaration, elle aprouveroit le dessein que j'avois de la fuïr: mais par un bizarre effet de mon étoile, vous le dirai-je ? oui, Mendoce, je dois vous le dire, je trouvai Théodora prévenue pour moi

Quoique Don Fadrique eût l'esprit du monde le plus doux & le plus raisonnable, il fut saisi d'un mouvement de fureur à ce discours, & interrompant encore son ami en cet endroit: Arrêtez, Don Juan, lui dit-il, percez-moi plutôt le sein que de poursuivre ce fatal récit. Vous ne vous contentez pas de m'avouer que vous êtes mon rival, vous m'aprenez encore qu'on vous aime. Juste Ciel! quelle confidence vous m'osez faire! vous mettez notre amitié à une épreuve trop rude. Mais que dis-je, notre amitié! Vous l'avez violée, en conservant les sentimens perfides que vous me déclarez.

Quelle étoit mon erreur! Je vous croyois généreux, magnanime; & vous n'êtes qu'un faux ami, puisque vous avez été capable de concevoir un amour qui m'outrage. Je suis accablé de ce coup imprévu. Je le sens d'autant plus

vivement, qu'il m'eſt porté par une main.... Rendez-moi plus de juſtice, interrompit à ſon tour le Tolédan, donnez-vous un moment de patience, je ne ſuis rien moins qu'un faux ami. Ecoutez-moi, & vous-vous repentirez de m'avoir appellé de ce nom odieux.

Alors il lui raconta ce qui s'étoit paſſé entre la veuve de Ciſuentes & lui, le tendre aveu qu'elle lui avoit fait, & les diſcours qu'elle lui avoit tenus pour l'engager à ſe livrer ſans ſcrupule à ſa paſſion. Il lui répéta ce qu'il avoit répondu à ces diſcours; & à-meſure qu'il parloit de la fermeté qu'il avoit fait paroître, Don Fadrique ſentoit évanouïr ſa fureur. Enfin, ajouta Don Juan, l'amitié l'emporta ſur l'amour, je refuſai la foi de Dona Théodora. Elle en pleura de dépit. Mais, grand Dieu, que ſes pleurs excitèrent de trouble dans mon ame! Je ne puis m'en reſſouvenir, ſans trembler encore du péril que j'ai couru. Je commençois à me trouver barbare, & pendant quelques inſtans, Mendoce, mon cœur vous devint infidèle. Je ne cédai pas pourtant à ma foibleſſe, & je me dérobai par une promte fuite à

des larmes si dangereuses. Mais ce n'est pas assez d'avoir évité ce danger, il faut craindre pour l'avenir, il faut hâter mon départ, je ne veux plus m'exposer aux regards de Théodora. Après cela, Don Fadrique m'accusera-t-il encore d'ingratitude & de perfidie?

Non, lui répondit Mendoce, en l'embrassant, je vous rens toute votre innocence. J'ouvre les yeux. Pardonnez un injuste reproche au prémier transport d'un Amant qui se voit ravir toutes ses espérances. Hélas! devois-je croire que Dona Théodora pourroit vous voir long-tems sans vous aimer, sans se rendre à ces charmes dont j'ai moi-même éprouvé le pouvoir? Vous êtes un véritable ami. Je n'impute plus mon malheur qu'à la fortune. Et loin de vous haïr, je sens augmenter pour vous ma tendresse. Hé quoi, vous renoncez pour moi à la possession de Dona Théodora? Vous faites à notre amitié un si grand sacrifice, & je n'en serois pas touché? Vous pouvez domter votre amour, & je ne ferois pas un effort pour vaincre le mien? Je dois répondre à votre générosité. Don Juan, suivez le panchant qui vous

entraîne. Epousez la veuve de Cifuentes. Que mon cœur, s'il veut, en gémisse, Mendoce vous en presse.

Vous m'en pressez envain, repliqua Zarate. J'ai pour elle, je le confesse, une passion violente; mais votre repos m'est plus cher que mon bonheur. Et le repos de Théodora, reprit Don Fadrique, vous doit-il être indifférent? Ne nous flattons point. Le panchant qu'elle a pour vous décide de mon sort. Quand vous-vous éloigneriez d'elle, quand pour me la céder vous iriez loin de ses yeux traîner une vie déplorable, je n'en serois pas mieux. Puisque je n'ai pu lui plaîre jusqu'ici, je ne lui plaîrai jamais. Le Ciel n'a réservé cette gloire qu'à vous seul. Elle vous a aimé dès le prémier moment qu'elle vous a vu. Elle a pour vous une inclination naturelle. En un mot, elle ne sauroit être heureuse qu'avec vous. Recevez donc la main qu'elle vous présente. Comblez ses désirs & les vôtres. Abandonnez-moi à mon infortune, & ne faites pas trois misérables, lorsqu'un seul peut épuiser toute la rigueur du destin.

Asmodée, en cet endroit, fut obligé d'interrompre son récit, pour écouter

ter l'Ecolier, qui lui dit. Ce que vous me racontez eſt ſurprenant. Y a-t-il en effet des gens d'un ſi beau caractère? Je ne vois dans le monde que des amis qui ſe brouillent, je ne dis pas pour des Maîtreſſes, comme Dona Théodora, mais pour des Coquettes fieffées. Un Amant peut-il renoncer à un Objet qu'il adore & dont il eſt aimé, de peur de rendre un ami malheureux? Je ne croyois cela poſſible que dans la nature du Roman, où l'on peint les hommes tels qu'ils devroient être, plutôt que tels qu'ils ſont. Je demeure d'accord, répondit le Diable, que ce n'eſt pas une choſe fort ordinaire; mais elle eſt non ſeulement dans la nature du Roman, elle eſt auſſi dans la belle nature de l'Homme. Cela eſt ſi vrai, que depuis le Déluge j'en ai vu des exemples, y compris celui-ci. Revenons à mon hiſtoire.

Les deux amis continuèrent à ſe faire un ſacrifice de leur paſſion; & l'un ne voulant point céder à la générofité de l'autre, leurs ſentimens amoureux demeurèrent ſuſpendus pendant quelques jours. Ils ceſſèrent de s'entretenir de Théodora. Ils n'ôſoient plus même prononcer ſon nom. Mais tandis que

l'Amitié triomphoit ainsi de l'Amour, dans la ville de Valence; l'Amour, comme pour s'en venger, regnoit ailleurs avec tirannie, & se faisoit obéir sans résistance.

Dona Théodora s'abandonnoit à sa tendresse dans son Château de Villaréal, situé près de la mer. Elle pensoit sans-cesse à Don Juan, & ne pouvoit perdre l'espérance de l'épouser, quoiqu'elle ne dût pas s'y attendre, après les sentimens d'amitié qu'il avoit fait éclater pour Don Fadrique.

Un jour, après le coucher du Soleil, comme elle prenoit sur le bord de la mer le plaisir de la promenade avec une de ses femmes, elle apperçut une petite chaloupe qui venoit gagner le rivage. Il lui sembla d'abord qu'il y avoit dedans sept à huit hommes de fort mauvaise mine; mais après les avoir vus de plus près, & considérés avec plus d'attention, elle jugea qu'elle avoit pris des masques pour des visages. En effet, c'étoient des gens masqués, & tous armés d'épées & de bayonnettes.

Elle frémit à leur aspect, & ne tirant pas bon augure de la descente qu'ils se préparoient à faire, elle tourna brus-

brusquement ses pas vers le Château. Elle regardoit de tems en tems derrière elle pour les observer, & remarquant qu'ils avoient pris terre, & qu'ils commençoient à la poursuivre, elle se mit à courir de toute sa force; mais comme elle ne couroit pas si bien qu'Athalante, & que les masques étoient légers & vigoureux, ils la joignirent à la porte du Château & l'arrêtèrent.

La Dame & la fille qui l'accompagnoit, poussèrent de grands cris, qui attirèrent aussi-tôt quelques domestiques; & ceux-ci donnant l'allarme au Château, tous les valets de Dona Théodora accoururent bien-tôt armés de fourches & de bâtons. Cependant deux hommes des plus robustes de la troupe masquée, après avoir pris entre leurs bras la maîtresse & la suivante, les emportoient vers la chaloupe malgré leur résistance, pendant que les autres faisoient tête aux gens du Château, qui commencèrent à les presser vivement. Le combat fut long; mais enfin les hommes masqués exécutèrent heureusement leur entreprise, & regagnèrent leur chaloupe en se battant en retraite. Il étoit tems qu'ils se retirâssent; car ils n'é-

n'étoient pas encore tous embarqués, qu'ils virent paroître du côté de Valence quatre ou cinq Cavaliers qui piquoient à outrance, & sembloient vouloir venir au secours de Théodora. A cette vue, les Ravisseurs se hâtèrent si bien de prendre le large, que l'empressement des Cavaliers fut inutile.

Ces Cavaliers étoient Don Fadrique & Don Juan. Le prémier avoit reçu ce jour-là une lettre, par laquelle on lui mandoit que l'on avoit apris de bonne part qu'Alvaro Ponce étoit dans l'Ile de Majorque, qu'il avoit équipé une espèce de tartane, & qu'avec une vingtaine de gens qui n'avoient rien à perdre, il se proposoit d'enlever la veuve de Cifuentes, la prémière fois qu'elle seroit dans son Château. Sur cet avis le Tolédan & lui, avec leurs valets de chambre, étoient partis de Valence sur le champ, pour venir aprendre cet attentat à Dona Théodora. Ils avoient découvert de loin sur le bord de la mer, un assez grand nombre de personnes qui paroîssoient combattre les uns contre les autres; & soupçonnant que ce pouvoit être ce qu'ils craignoient, ils poussoient leurs chevaux à toute bride, pour s'opposer au projet de

Don

Don Alvar. Mais quelques diligences qu'ils pûſſent faire, ils n'arrivèrent que pour être témoin de l'enlèvement qu'ils vouloient prévenir.

Pendant ce tems-là, Alvaro Ponce, fièr du ſuccès de ſon audace, s'éloignoit de la côte avec ſa proie, & ſa chaloupe alloit joindre un petit vaiſſeau armé qui l'attendoit en pleine mer. Il n'eſt pas poſſible de ſentir une plus vive douleur, que celle qu'eurent Mendoce & Don Juan. Ils firent mille imprécations contre Don Alvar, & remplirent l'air de plaintes auſſi pitoyables que vaines. Tous les domeſtiques de Théodora, animés par un ſi bel exemple, n'épargnèrent point les lamentations. Tout le rivage retentiſſoit de cris. La fureur, le deſeſpoir, la déſolation, règnoit ſur ces triſtes bords. Le raviſſement d'Hélène ne cauſa point dans la Cour de Sparte une ſi grande conſternation.

CHA-

CHAPITRE III.

Du Démêlé d'un Poëte Tragique avec un Auteur Comique.

L'Ecolier ne put s'empêcher d'interrompre le Diable en cet endroit. Sei neur Asmodée, lui dit-il, il n'y a pas moyen de résister à la curiosité que j'ai de savoir ce que signifie une chose qui attire mon attention, malgré le plaisir que je prens à vous écouter. Je remarque dans une chambre deux hommes en chemise qui se tiennent à la gorge & aux cheveux, & plusieurs personnes en robe de chambre qui s'empressent à les séparer. Aprenez-moi, je vous prie, ce que tout cela veut dire. Le Démon, qui ne cherchoit qu'à le contenter, lui donna sur le champ cette satisfaction, de la manière suivante.

Les personages que vous voyez en chemise & qui se battent, lui dit-il, sont deux Auteurs Francois; & les gens qui les séparent sont deux Allemands,

un

un Flamand & un Italien. Ils demeurent tous dans la même maison, qui est un hôtel garni, où il ne loge guères que des étrangers. L'un de ces Auteurs fait des Tragédies, & l'autre des Comédies. Le prémier, pour quelque desagrément qu'il a essuyé en France, est venu en Espagne; & le dernier, peu content de sa condition à Paris, a fait le même voyage, dans l'espérance de trouver à Madrid une meilleure fortune.

Le Poëte Tragique est un esprit vain & présomtueux, qui s'est fait, en dépit de la plus saine partie du Public, une assez grande réputation dans son païs. Pour tenir sa Muse en haleine, il compose tous les jours. Ne pouvant dormir cette nuit, il a commencé une Pièce dont il a tiré le sujet de l'Iliade. Il en a fait une Scène. Et comme son moindre défaut est d'avoir, ainsi que ses confrères, une demangeaison continuelle d'assassiner les gens du récit de ses Ouvrages, il s'est levé, a pris sa chandelle, & tout en chemise est venu frapper rudement à la porte de l'Auteur Comique, qui faisant un meilleur usage de son tems, dormoit d'un profond sommeil.

Celui-

Celui-ci s'eſt réveillé au bruit, & eſt allé ouvrir à l'autre, qui d'un air de poſſédé lui a dit en entrant: Tombez, mon ami, tombez à mes genoux: Adorez un Génie que Melpomène favoriſe, je viens d'enfanter des Vers. . . . . Mais, que dis-je, je viens ! C'eſt Apollon lui-même qui me les a dictés. Si j'étois à Paris, j'irois les lire aujourd'hui de maiſon en maiſon. J'attens qu'il ſoit jour, pour en aller charmer Monſieur notre Ambaſſadeur, auſſi-bien que tous les François qui ſont à Madrid. Avant que je les montre à perſonne, je veux vous les réciter.

Je vous remercie de la préférence, a répondu l'Auteur Comique, en bâillant de toute ſa force. Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que vous prenez un peu mal votre tems. Je me ſuis couché fort tard, le ſommeil m'accable, & je ne répons pas que j'entende, ſans me rendormir, tous les vers que vous avez à me dire. Oh ! j'en répons bien moi, a repris le Poëte Tragique. Quand vous ſeriez mort, la ſcène que je viens de compoſer ſeroit capable de vous rappeller à la vie. Ma verſification n'eſt point un aſſemblage de ſentimens communs & d'expreſſions triviales

les, que la rime ſeule ſoutienne: c'eſt une Poëſie mâle, qui émeut le cœur & frappe l'eſprit. Je ne ſuis pas de ces Poëtereaux dont les pitoyables nouveautés ne font que paſſer ſur la ſcène comme des ombres, & vont à Utique divertir les Afriquains. Mes Pièces, dignes d'être conſacrées avec ma ſtatuë dans la Bibliothèque Palatine, ont encore la foule après trente repréſentations. Mais venons, ajouta ce Poëte modeſte, venons aux vers dont je veux vous donner l'étrenne.

Voici ma Tragédie. *La Mort de Patrocle*, Scène Prémière. Briſéide & les autres Captives d'Achille paroîſſent. Elles s'arrachent les cheveux, & ſe frappent le ſein, pour témoigner la douleur qu'elles ont de la perte de Patrocle, elles ne peuvent pas même ſe ſoutenir. Abattues par leur deſeſpoir, elles ſe laiſſent tomber ſur le théatre. Vous me direz que cela eſt un peu hazardé, mais c'eſt ce que je cherche. Que les petits génies ſe tiennent dans les bornes étroites de l'imitation, ſans ôſer les franchir, à la bonne heure, il y a de la prudence dans leur timidité. Pour moi, j'aime le nouveau; & je tiens que pour émouvoir & ravir les Spectateurs,

teurs, il faut leur présenter des images auxquelles ils ne s'attendent point.

Les Captives sont donc couchées par terre. Phœnix, Gouverneur d'Achille, est avec elles. Il les aide à se relever l'une après l'autre. Ensuite il commence la Protasse par ces Vers.

Priam va perdre Hector & sa superbe Ville.
Les Grecs veulent venger le Compagnon d'Achille.
Le fier Agamemnon, le divin Camélus,
Nestor pareil aux Dieux, le vaillant Eumélus,
Léonte de la pique adroit à l'exercice,
Le nerveux Diomède & l'éloquent Ulisse.
Achille s'y prépare, & déjà ce Héros
* *Pousse vers Ilium ses immortels chevaux,*
Pour arriver plutôt où sa fureur l'antraîne.
Quoique l'œil qui les voit ne les suive qu'à-peine,
Il leur dit: Cher Xantus, Balius, avancez:
Et lorsque vous serez de carnage lassés,
Quand les Troyens fuyant rentreront dans leur Ville,

Rega-

* Hom. Liv. XIX.

Regagnez notre camp, mais non pas sans Achille.

Xantus baisse la tête, & répond par ces mots.

Achille, vous serez content de vos chevaux,
Ils vont aller au gré de votre impatience:
Mais de votre trépas l'instant fatal s'avance.
Junon aux yeux de bœuf ainsi le fait parler,
Et d'Achille aussi-tôt le char semble voler.
Les Grecs, en le voyant, de mille cris de joie
Soudain font retentir les rivages de Troie.
Ce Prince revêtu des armes de Vulcain,
Paroît plus éclatant que l'Astre du matin;
Ou tel que le Soleil commençant sa carrière,
S'élève pour donner au monde la lumiére;
Ou brillant comme un feu que les Villageois font,
Pendant l'obscure nuit sur le sommet du Mont.

Je m'arrête, a poursuivi l'Auteur Tragi-

Tragique, pour vous laiſſer reſpirer un moment ; car ſi je vous récitois toute ma Scène de ſuite, la beauté de ma verſification, & le grand nombre de traits brillans & de penſées ſublimes qu'elle contient, vous ſuffoqueroient. Remarquez la juſteſſe de cette comparaiſon : *plus éclatant qu'un feu que les Villageois*. . . . Tout le monde ne ſent point cela ; mais vous qui avez de l'eſprit, & du véritable, vous en devez être enchanté. Je le ſuis ſans-doute, a répondu l'Auteur Comique en ſouriant d'un air malin, rien n'eſt ſi beau ; & je ſuis perſuadé que vous ne manquerez pas de parler auſſi dans votre Tragédie, du ſoin que Thétis prenoit de chaſſer les Mouches Troyennes qui s'approchoient du corps de Patrocle. Ne penſez pas vous en moquer, a repliqué le Tragique. Un Poëte qui a de l'habileté peut tout riſquer. Cet endroit-là eſt peut-être celui de ma Pièce le plus propre à me fournir des vers pompeux. Je ne le ratterai pas ſur ma parole.

Tous mes Ouvrages, a-t-il continué ſans façon, ſont marqués au bon coin. Auſſi quand je les lis, il faut voir comme on les aplaudit. Je m'arrête à chaque

que vers pour recevoir des louanges. Je me ſouviens qu'un jour je liſois à Paris une Tragédie, dans une maiſon où il va tous les jours de Beaux Eſprits à l'heure du dîner, & dans laquelle, ſans vanité, je ne paſſe pas pour un Pradon. La grande Comteſſe de Vieille-Brune y étoit. Elle a le goût fin & délicat, je ſuis ſon Poëte favori. Elle pleuroit à chaudes larmes, dès la prémière Scène; elle fut obligée de changer de mouchoir au ſecond Acte; elle ne fit que ſanglotter au troiſième; elle ſe trouva mal au quatrième; & je crus à la Cataſtrophe, qu'elle alloit mourir avec le Héros de ma Pièce.

A ces mots, quelque envie qu'eût l'Auteur Comique de garder ſon ſérieux, il lui eſt échappé un éclat de rire. Ah! que je reconnois bien, dit-il, cette bonne Comteſſe à ce trait-là. C'eſt une femme qui ne peut ſouffrir la Comédie. Elle a tant d'averſion pour le Comique, qu'elle ſort ordinairement de ſa loge après la grande Pièce, pour emporter toute ſa douleur. La Tragédie eſt ſa belle paſſion. Que l'Ouvrage ſoit bon ou mauvais, pourvu que vous y faſſiez parler des Amans mal-

heureux, vous êtes sûr d'attendrir la Dame. Franchement, si je composois des Poëmes Sérieux, je voudrois avoir d'autres aprobateurs qu'elle.

Oh! j'en ai d'autres aussi, dit le Poëte Tragique; j'ai l'aprobation de mille personnes de qualité, tant mâles que femelles.... Je me défiérois encore du suffrage de ces personnes-là, interrompit l'Auteur Comique, je serois en garde contre leurs jugemens. Savez-vous bien pourquoi? C'est que ces sortes d'auditeurs sont distraits pour la plupart pendant une lecture, & qu'ils se laissent prendre à la beauté d'un Vers, ou à la délicatesse d'un Sentiment. Cela suffit pour leur faire louer tout un Ouvrage, quelque imparfait qu'il puisse être d'ailleurs. Tout au-contraire, entendent-ils quelques Vers, dont la platitude ou la dureté leur blesse l'oreille, il ne leur en faut pas davantage pour décrier une bonne Pièce.

Hé bien! a repris l'Auteur Sérieux, puisque vous voulez que ces Juges-là me soient suspects, je m'en fie donc aux aplaudissemens du Parterre. Hé! ne me vantez pas, s'il vous plaît, votre Parterre, a repliqué l'autre. Il fait paroître trop de caprice dans ses décisions.

ſions. Il ſe trompe quelquefois ſi lourdement aux repréſentations des Pièces nouvelles, qu'il ſera des deux mois entiers ſottement enchanté d'un mauvais Ouvrage. Il eſt vrai que dans la ſuite l'impreſſion le deſabuſe, & que l'Auteur demeure deshonoré après un heureux ſuccès.

C'eſt un malheur qui n'eſt pas à craindre pour moi, a dit le Tragique. On réimprime mes Pièces auſſi ſouvent qu'elles ſont repréſentées. J'avoue qu'il n'en eſt pas de-même des Comédies, l'impreſſion découvre leur foibleſſe. Les Comédies n'étant que des bagatelles, que de petites productions d'eſprit.. Tout beau, Monſieur l'Auteur Tragique, interromt l'autre, tout beau. Vous ne ſongez pas que vous-vous échauffez. Parlez de grace, devant moi, de la Comédie avec un peu moins d'irrévérence. Penſez-vous qu'une Pièce Comique ſoit moins difficile à compoſer qu'une Tragédie? Détrompez-vous. Il n'eſt pas plus aiſé de faire rire les honnêtes gens, que de les faire pleurer. Sachez qu'un Sujet ingénieux dans les Mœurs de la vie ordinaire ne coute pas moins à traiter, que le plus beau Sujet Héroïque.

 Ah!

Ah parbleu ! s'écrie le Poëte Sérieux, d'un ton railleur, je ſuis ravi de vous entendre parler dans ces termes. Hé bien ! Monſieur Calidas, pour éviter la diſpute, je veux deſormais autant eſtimer vos Ouvrages, que je les ai mépriſés juſqu'ici. Je me ſoucie fort peu de vos mépris, Monſieur Giblet, reprend avec précipitation l'Auteur Comique ; & pour répondre à vos airs inſolens, je vai vous dire nettement ce que je penſe des Vers que vous venez de me réciter. Ils ſont ridicules, & les penſées, quoique tirées d'Homère, n'en ſont pas moins plattes. Achille parle à ſes chevaux, ſes chevaux lui répondent. Il y a là-dedans une image baſſe, de-même que dans la comparaiſon du feu que les villageois font ſur une montagne. Ce n'eſt pas faire honneur aux Anciens, que de les piller de cette ſorte. Ils ſont, à la vérité, remplis de choſes admirables ; mais il faut avoir plus de goût que vous n'en avez, pour faire un heureux choix de celles qu'on doit emprunter d'eux.

Puiſque vous n'avez pas aſſez d'élevation de génie, a repliqué Giblet, pour appercevoir les beautés de ma Poëſie, & pour vous punir d'avoir ôſé critiquer ma

ma Scène, je ne vous en dirai pas la ſuite. Je ne ſuis que trop puni d'en avoir entendu le commencement, a reparti Calidas. Il vous ſièd bien à vous de mépriſer mes Comédies. Aprenez que la plus mauvaiſe que je puiſſe faire, ſera toujours fort au-deſſus de vos Tragédies ; & qu'il eſt plus facile de prendre l'eſſor, & de ſe guinder ſur de grands ſentimens, que d'atraper une plaiſanterie fine & délicate.

Grace au Ciel, dit le Tragique d'un air dédaigneux, ſi j'ai le malheur de n'avoir pas votre eſtime, je crois devoir m'en conſoler. La Cour juge plus favorablement de moi que vous ne faites, & la penſion dont elle m'a bien voulu... Eh! ne croyez pas m'éblouïr avec vos penſions de Cour, interromt Calidas. Je ſai trop de quelle manière on les obtient, pour en faire plus de cas de vos Ouvrages. Encore une fois, ne vous imaginez pas mieux valoir que les Auteurs Comiques. Et pour vous prouver même que je ſuis convaincu qu'il eſt plus aiſé de compoſer des Poëmes Dramatiques Sérieux que d'autres, c'eſt que ſi je retourne en France, & que je n'y

réussisse pas dans le Comique, je m'abaisserai à faire des Tragédies.

Pour un Composeur de Farces, dit là-dessus le Poëte Tragique, vous avez bien de la vanité. Pour un Versificateur qui ne doit sa réputation qu'à de faux brillans, dit l'Auteur Comique, vous-vous en faites bien à croire. Vous êtes un insolent, a repliqué l'autre. Si je n'étois pas chez vous, mon petit Monsieur Calidas, la péripétie de cette avanture vous aprendroit à respecter le Cothurne. Que cette considération ne vous retienne point, mon grand Monsieur Giblet, a répondu Calidas. Si vous avez envie de vous faire battre, je vous battrai aussi-bien chez moi qu'ailleurs.

En même tems ils se sont tous deux pris à la gorge & aux cheveux, & les coups de poing & de pied n'ont pas été épargnés de part & d'autre. Un Italien couché dans la chambre voisine a entendu tout ce dialogue, & au bruit que les Auteurs faisoient en se battant, il a jugé qu'ils étoient aux prises. Il s'est levé, & par compassion pour ces François, quoiqu'Italien, il a appellé du monde. Un Flamand & deux Allemands, qui sont ces per-

son-

ſonnes que vous voyez en robe de chambre, viennent avec l'Italien ſéparer les combattans.

Ce démêlé me paroît plaiſant, dit Don Cléofas. Mais, à ce que je vois, les Auteurs Tragiques en France s'imaginent être des perſonnages plus importans que ceux qui ne font que des Comédies. Sans-doute, répondit Asmodée. Les prémiers ſe croient autant au-deſſus des autres, que les Héros des Tragédies ſont au-deſſus des Valets des Pièces Comiques. Eh! ſur quoi fondent-ils leur orgueil, repliqua l'Ecolier? Eſt-ce qu'il ſeroit en effet plus difficile de faire une Tragédie, qu'une Comédie? La queſtion que vous me faites, repartit le Diable, a cent fois été agitée, & l'eſt encore tous les jours. Pour moi, voici comme je la décide, n'en déplaîſe aux hommes qui ne ſont pas de mon ſentiment. Je dis qu'il n'eſt pas plus facile de compoſer une Pièce Comique, qu'une Tragique: car ſi la dernière étoit plus difficile que l'autre, il faudroit conclure de-là qu'un Faiſeur de Tragédies ſeroit plus capable de faire une Comédie, que le meilleur Auteur Comique; ce qui ne s'accorderoit pas avec l'expérience. Ces deux ſortes

de Poëmes demandent donc deux génies d'un caractère différent, mais d'une égale habileté.

Il est tems, ajouta le Boiteux, de finir la digression. Je vai reprendre le fil de l'histoire que vous avez interrompue.

CHAPITRE IV.

Suite & Conclusion de l'Histoire de la Force de l'Amitié.

SI les valets de Donna Théodora n'avoient pu empêcher son enlèvement, ils s'y étoient du-moins opposés avec courage, & leur résistance avoit été fatale à une partie des gens d'Alvaro Ponce. Ils en avoient entr'autres blessé un si dangereusement, que ses blessures ne lui ayant pas permis de suivre ses camarades, il étoit demeuré presque sans vie étendu sur le sable.

On reconnut ce malheureux pour un valet de Don Alvaro; & comme on s'apperçut qu'il respiroit encore, on le porta au Château, où l'on n'épargna

gna rien pour lui faire reprendre ses esprits. On en vint à bout, quoique le sang qu'il avoit perdu l'eût laissé dans une extrême foiblesse. Pour l'engager à parler, on lui promit d'avoir soin de ses jours, & de ne le pas livrer à la rigueur de la Justice, pourvu qu'il voulût dire où son Maître emmenoit Donna Théodora.

Il fut flatté de cette promesse, bienqu'en l'état où il étoit il dût avoir peu d'espérance d'en profiter. Il rappella le peu de force qui lui restoit, & d'une voix foible confirma l'avis que Don Fadrique avoit reçu. Il ajouta ensuite que Don Alvar avoit dessein de conduire la veuve de Cifuentes à Sassari dans l'Ile de Sardaigne, où il avoit un parent dont la protection & l'autorité lui promettoient un sûr asile.

Cette déposition soulagea le desespoir de Mendoce & du Tolédan. Ils laissèrent le blessé dans le Château, où il mourut quelques heures après, & ils s'en retournèrent à Valence en songeant au parti qu'ils avoient à prendre. Ils résolurent d'aller chercher leur ennemi commun dans sa retraite. Ils s'embarquèrent bientôt tous deux sans suite à Dénia pour passer au Port

 Mahon,

Mahon, ne doutant pas qu'ils n'y trouvâssent une commodité pour aller à l'Ile de Sardaigne. Effectivement ils ne furent pas plutôt arrivés au Port Mahon, qu'ils aprirent qu'un vaisseau fretté pour Cagliari devoit incessamment mettre à la voile. Ils profitèrent de l'occasion.

Le vaisseau partit avec un vent tel qu'ils le pouvoient souhaitter ; mais cinq ou six heures après leur départ il survint un calme, & la nuit le vent étant devenu contraire ils furent obligés de louvoyer dans l'espérance qu'il changeroit. Ils navigérent de cette sorte pendant trois jours. Le quatrième, sur les deux heures après midi, ils découvrirent un vaisseau qui venoit droit à eux les voiles tendues. Ils le prirent d'abord pour un Vaisseau Marchand ; mais voyant qu'il s'avançoit presque sous leur canon, sans arborer aucun pavillon, ils ne doutèrent plus que ce ne fût un Corsaire.

Ils ne se trompoient pas. C'étoit un Pirate de Thunis, qui croyoit que les Chrétiens alloient se rendre sans combattre ; mais lorsqu'il s'apperçut qu'ils brouilloient les voiles, & préparoient leur canon, il jugea que l'affaire seroit

plus

plus sérieuse qu'il n'avoit pensé. C'est pourquoi il s'arrêta, brouilla aussi ses voiles, & se disposa au combat.

Ils commençoient de part & d'autre à se canonner, & les Chrétiens sembloient avoir quelque avantage; mais un Corsaire d'Alger avec un vaisseau plus grand & mieux armé que les deux autres, arrivant au milieu de l'action, prit le parti du Pirate de Thunis. Il s'approcha du Bâtiment Espagnol à pleines voiles, & le mit entre deux feux.

Les Chrétiens perdirent courage à cette vue, & ne voulant pas continuer un combat qui devenoit trop inégal, ils cessèrent de tirer. Alors il parut sur la poupe du Navire d'Alger un Esclave qui se mit à crier, en Espagnol, aux gens du Vaisseau Chrétien, qu'ils eûssent à se rendre pour Alger, s'ils vouloient qu'on leur fît quartier. Après ce cri, un Turc, qui tenoit une banderolle de taffetas verd parsemée de demi-lunes d'argent entrelassées, la fit flotter dans l'air. Les Chrétiens, considérant que toute leur résistance ne pouvoit être qu'inutile, ne songèrent plus à se défendre. Ils se livrèrent à toute la douleur que l'idée de l'esclava-

ge peut causer à des hommes libres; & le Maître, craignant qu'un plus long retardement n'irritât des vainqueurs barbares, ôta la banderolle de la poupe, se jetta dans l'esquif avec quelques-uns de ses matelots, & alla se rendre au Corsaire d'Alger.

Ce Pirate envoya une partie de ses soldats visiter le Bâtiment Espagnol, c'est-à-dire, piller tout ce qu'il y avoit dedans. Le Corsaire de Thunis, de son côté, donna le même ordre à quelques-uns de ses gens; de sorte que tous les passagers de ce malheureux Navire furent en un instant desarmés & fouillés, & on les fit passer ensuite dans le Vaisseau Algérien, où les deux Pirates en firent un partage qui fut règlé par le sort.

C'eût été du-moins une consolation pour Mendoce, & pour son ami, de tomber tous deux au pouvoir du même Corsaire. Ils auroient trouvé leurs chaînes moins pesantes, s'ils avoient pu les porter ensemble; mais la fortune, qui vouloit leur faire éprouver toute sa rigueur, fournit Don Fadrique au Corsaire de Thunis, & Don Juan à celui d'Alger. Peignez-vous le desespoir de ces amis, quand il leur fallut

se

ſe quiter. Ils ſe jettèrent aux pieds des Pirates, pour les conjurer de ne les point ſéparer. Mais ces Corſaires, dont la barbarie étoit à l'épreuve des ſpectacles les plus touchans, ne ſe laiſsèrent point fléchir. Au-contraire, jugeant que ces deux Captifs étoient des perſonnes conſidérables, & qu'ils pourroient payer une groſſe rançon, ils réſolurent de les partager.

Mendoce & Zarate, voyant qu'ils avoient affaire à des cœurs impitoyables, ſe regardoient l'un l'autre, & s'exprimoient par leurs regards l'excès de leur affliction. Mais lorſque l'on eut achevé le partage du butin, & que le Pirate de Thunis voulut regagner ſon bord avec les Eſclaves qui lui étoient échus, ces deux amis penſèrent expirer de douleur. Mendoce s'aprocha du Tolédan, & le ſerrant entre ſes bras: Il faut donc, lui dit-il, que nous-nous ſéparions? Quelle affreuſe néceſſité! Ce n'eſt pas aſſez que l'audace d'un raviſſeur demeure impunie, on nous défend même d'unir nos plaintes & nos regrets! Ah Don Juan! qu'avons-nous fait au Ciel, pour éprouver ſi cruellement ſa colère? Ne cherchez point ailleurs la cauſe de nos diſgraces, répon-

pondit Don Juan, il ne les faut imputer qu'à moi. La mort des deux personnes que je me suis immolées, quoiqu'excusable aux yeux des hommes, aura sans-doute irrité le Ciel, qui vous punit aussi d'avoir pris de l'amitié pour un misérable que poursuit sa Justice.

En parlant ainsi, ils répandoient tous deux des larmes si abondamment, & soupiroient avec tant de violence, que les autres esclaves n'en étoient pas moins touchés que de leur propre infortune. Mais les soldats de Thunis, encore plus barbares que leur maître, remarquant que Mendoce tardoit à sortir du vaisseau, l'arrachèrent brutalement des bras du Tolédan, & l'entraînèrent avec eux en le chargeant de coups. Adieu, cher ami, s'écria-t-il, je ne vous reverrai plus. Donna Théodora n'est point vengée. Les maux que ces cruels m'aprêtent, feront les moindres peines de mon esclavage.

Don Juan ne put répondre à ces paroles. Le traitement qu'il voyoit faire à son ami, lui causa un saisissement qui lui ôta l'usage de la voix. Comme l'ordre de cette histoire demande que nous suivions le Tolédan, nous laisserons

rons Don Fadrique dans le Navire de Thunis.

Le Corſaire d'Alger retourna vers ſon port, où étant arrivé il mena ſes nouveaux eſclaves chez le Bacha, & de-là au marché où l'on a coutume de les vendre. Un Officier du Dey Mézomorto acheta Don Juan pour ſon maître, chez qui l'on employa ce nouvel eſclave à travailler dans les Jardins du *Haram.* * Cette occupation, quoique pénible pour un Gentilhomme, ne laiſſa pas de lui être agréable, à-cauſe de la ſolitude qu'elle demandoit. Dans la ſituation où il ſe trouvoit, rien ne pouvoit le flatter davantage, que la liberté de s'occuper de ſes malheurs. Il y penſoit ſans-ceſſe; & ſon eſprit, loin de faire quelque effort pour ſe détacher des images les plus affligeantes, ſembloit prendre plaiſir à ſe les retracer.

Un jour que ſans appercevoir le Dey, qui ſe promenoit dans le jardin, il chantoit une chanſon triſte en travaillant. Mézomorto s'arrêta pour l'écouter

* C'eſt le nom que l'on donne à tous les Serrails des Particuliers Il n'y a que le Serrail du Grand-Seigneur qui ſoit appellé *Serrail*.

ter. Il fut assez content de sa voix, & s'aprochant de lui par curiosité, il lui demanda comme il se nommoit. Le Tolédan lui répondit qu'il s'appelloit Alvaro. En entrant chez le Dey il avoit jugé à-propos de changer de nom, suivant la coutume des esclaves, & il avoit pris celui-là, parce qu'ayant continuellement dans l'esprit l'enlèvement de Théodora par Alvaro Ponce, il lui étoit venu à la bouche plutôt qu'un autre. Mézomorto, qui savoit passablement l'Espagnol, lui fit plusieurs questions sur les Coutumes d'Espagne, & particulièrement sur la conduite que les hommes y tiennent pour se rendre agréables aux femmes. A quoi Don Juan répondit d'une manière dont le Dey fut très-satisfait.

Alvaro, lui dit-il, tu me parois avoir de l'esprit, & je ne te crois pas un homme du commun; mais qui que tu puisses être, tu as le bonheur de me plaire, & je veux t'honorer de ma confiance. Don Juan, à ces mots, se prosterna aux pieds du Dey, & se leva après avoir porté le bas de sa robe à sa bouche, à ses yeux, & ensuite sur sa tête.

Pour commencer à t'en donner des

mar-

marques, reprit Mézomorto, je te dirai que j'ai dans mon Serrail les plus belles femmes de l'Europe. J'en ai une entr'autres à qui rien n'eſt comparable. Je ne crois pas que le Grand-Seigneur même en poſsède une ſi parfaite, quoique ſes vaiſſeaux lui en apportent tous les jours de tous les endroits du monde. Il ſemble que ſon viſage ſoit le Soleil réfléchi, & ſa taille paroît être la tige du Roſier planté dans le Jardin d'Eram. Tu m'en vois enchanté.

Mais ce miracle de la nature, avec une beauté ſi rare, conſerve une triſteſſe mortelle, que le tems & mon amour ne ſauroient diſſiper. Bien que la fortune l'ait ſoumiſe à mes déſirs, je ne les ai point encore ſatisfaits, je les ai toujours domtés; & contre l'uſage ordinaire de mes pareils, qui ne recherchent que le plaiſir des ſens, je me ſuis attaché à gagner ſon cœur, par une complaiſance & par des reſpects que le dernier des Muſulmans auroit honte d'avoir pour une Eſclave Chrétienne.

Cependant tous mes ſoins ne font qu'aigrir ſa mélancolie, dont l'opiniâtreté commence enfin à me laſſer. L'idée

dée de l'esclavage n'est point gravée dans l'esprit des autres avec des traits si profonds, mes regards favorables l'ont bien-tôt effacée. Cette longue douleur fatigue ma patience. Toutefois, avant que je cède à mes transports, il faut que je fasse un effort encore, je veux me servir de ton entremise. Comme l'Esclave est Chrétienne, & même de ta nation, elle pourra prendre de la confiance en toi, & tu la persuaderas mieux qu'un autre. Vante-lui mon rang & mes richesses. Représente-lui que je la distinguerai de toutes mes Esclaves. Fais-lui même envisager, s'il le faut, qu'elle peut aspirer à l'honneur d'être un jour la femme de Mézomorto; & dis-lui que j'aurai pour elle plus de considération, que je n'en aurois pour une Sultane dont Sa Hautesse voudroit m'offrir la main.

Don Juan se prosterna une seconde fois devant le Dey, &, quoique peu satisfait de cette commission, il l'assura qu'il feroit tout son possible pour s'en bien acquiter. C'est assez, repliqua Mézomorto, abandonne ton ouvrage & me suis. Je vai, contre nos usages, te faire parler en particulier à cette

belle

belle Esclave. Mais crains d'abuser de ma confiance. Des supplices inconnus aux Turcs même puniroient ta témérite. Tâche de vaincre sa tristesse, & songe que ta liberté est attachée à la fin de mes souffrances. Don Juan quitta son travail & suivit le Dey, qui avoit pris les devans pour aller disposer la Captive affligée à recevoir son agent.

Elle étoit avec deux vieilles esclaves, qui se retirèrent d'abord qu'elles virent paroître Mézomorto. La belle Esclave le salua avec beaucoup de respect; mais elle ne put s'empêcher de frémir, ce qui lui arrivoit toutes les fois qu'il s'offroit à sa vue. Il s'en apperçut, & pour la rassurer: Aimable Captive, lui dit-il, je ne viens ici que pour vous avertir qu'il y a parmi mes esclaves un Espagnol, que vous serez peut-être bien-aise d'entretenir. Si vous souhaittez de le voir, je lui accorderai la permission de vous parler, & même sans témoins.

La belle Esclave témoigna qu'elle le vouloit bien. Je vai vous l'envoyer, reprit le Dey. Puisse-t-il par ses discours soulager vos ennuis. En achevant ces paroles il sortit, & rencontrant

trant le Tolédan qui arrivoit, il lui dit tout bas: Tu peux entrer, & après que tu auras entretenu la Captive, tu viendras dans mon appartement me rendre compte de cet entretien.

Zarate entra aussi-tôt dans la chambre, poussa la porte, salua l'Esclave sans attacher ses yeux sur elle, & l'Esclave reçut son salut sans le regarder fixement; mais venant tout-à-coup à s'envisager l'un l'autre avec attention, ils firent un cri de surprise & de joie. O Ciel! dit le Tolèdan, en s'aprochant d'elle, n'est-ce point une image vaine qui me séduit? Est-ce en effet Donna Théodora que je vois? Ah Don Juan! s'écria la belle Esclave, est-ce vous qui me parlez? Oui, Madame, répondit-il en baisant tendrement une de ses mains, c'est Don Juan lui-même. Reconnoissez-moi à ces pleurs, que mes yeux charmés de vous revoir ne sauroient retenir; à ces transports, que votre présence seule est capable d'exciter. Je ne murmure plus contre la fortune, puisqu'elle vous rend à mes vœux. . . . . Mais où m'emporte une joie immodérée. J'oublie que vous êtes dans les fers. Par quel nouveau caprice du sort y êtes-vous tombée?

Com-

Comment avez-vous pu vous ſauver de la téméraire ardeur de Don Alvar ? Ah! qu'elle m'a cauſé d'allarmes! Et que je crains d'aprendre que le Ciel n'ait pas aſſez protégé la vertu!

Le Ciel, dit Donna Théodora, m'a vengée d'Alvaro Ponce. Si j'avois le tems de vous raconter . . . Vous en avez tout le loiſir, interrompit Don Juan. Le Dey me permet d'être avec vous, &, ce qui doit vous ſurprendre, de vous entretenir ſans témoins. Profitons de ces heureux momens. Inſtruiſez-moi de tout ce qui vous eſt arrivé depuis votre enlèvement juſqu'ici. Eh! qui vous a dit, reprit-elle, que c'eſt par Don Alvar que j'ai été enlevée? Je ne le ſai que trop bien, repartit Don Juan. Alors il lui conta ſuccinctement de quelle manière il l'avoit apris, & comme Mendoce & lui s'étant embarqués pour aller chercher ſon raviſſeur, ils avoient été pris par des Corſaires. Dès-qu'il eut achevé ſon récit, Théodora commença le ſien dans ces termes.

Il n'eſt pas beſoin de vous dire, que je fus fort étonnée de me voir ſaiſie par une troupe de gens maſqués. Je m'évanouïs entre les bras de celui qui me

me portoit; & quand je revins de mon évanouïssement, qui fut sans-doute très-long, je me trouvai seule avec Inès, une de mes femmes, en pleine mer, dans la chambre de poupe d'un vaisseau qui avoit les voiles au vent.

La malheureuse Inès se mit à m'exhorter à prendre patience, & j'eus lieu de juger par ses discours qu'elle étoit d'intelligence avec mon ravisseur. Il ôsa se montrer devant moi, & venant se jetter à mes pieds: Madame, me dit-il, pardonnez à Don Alvar le moyen dont il se sert pour vous posséder. Vous savez quels soins je vous ai rendus, & par quel attachement j'ai disputé votre cœur à Don Fadrique, jusqu'au jour que vous lui avez donné la préférence. Si je n'avois eu pour vous qu'une passion ordinaire, je l'aurois vaincue, & je me serois consolé de mon malheur; mais mon sort est d'adorer vos charmes. Tout méprisé que je suis, je ne saurois m'affranchir de leur pouvoir. Ne craignez rien pourtant de la violence de mon amour. Je n'ai point attenté à votre liberté, pour effrayer votre vertu par d'indignes efforts; & je prétens que dans la retraite où je vous conduis, un nœud éter-

nel

nel & ſacré unîſſe nos deſtins.

Il me tint encore d'autres diſcours, dont je ne puis bien me reſſouvenir; mais à l'entendre, il ſembloit qu'en me forçant à l'épouſer, il ne me tirannifoit pas, & que je devois moins le regarder comme un raviſſeur inſolent, que comme un amant paſſionné. Pendant qu'il parla, je ne fis que pleurer & me deſeſpérer; c'eſt pourquoi il me quitta, ſans perdre le tems à me perſuader; mais en ſe retirant il fit un ſigne à Inès, & je compris que c'étoit pour qu'elle appuyât adroitement les raiſons dont il avoit voulu m'éblouïr.

Elle n'y manqua point. Elle me repréſenta même qu'après l'éclat d'un enlèvement, je ne pourrois guères me diſpenſer d'accepter la main d'Alvaro Ponce, quelque averſion que j'eûſſe pour lui; que ma réputation ordonnoit ce ſacrifice à mon cœur. Ce n'étoit pas le moyen d'eſſuyer mes larmes, que de me faire voir la néceſſité de ce mariage affreux. Auſſi étois-je inconſolable. Inès ne ſavoit plus que me dire, lorſque tout-à-coup nous entendîmes ſur le tillac un grand bruit, qui attira toute notre attention.

Ce bruit que faisoient les gens de Don Alvar, étoit causé par la vue d'un gros vaisseau qui venoit fondre sur nous à voiles déployées. Comme le nôtre n'étoit pas si bon voilier que celui-là, il nous fut impossible de l'éviter. Ils s'aprocha de nous, & bientôt nous entendîmes crier, *Arrive, arrive!* Mais Alvaro Ponce & ses gens, aimant mieux mourir que de se rendre, furent assez hardis pour vouloir combattre. L'action fut très-vive, je ne vous en ferai point le détail. Je vous dirai seulement que Don Alvar & tous les siens y périrent, après s'être battus comme des desespérés. Pour nous, l'on nous fit passer dans le gros vaisseau, qui appartenoit à Mézomorto, & que commandoit Aby Aly Osman, un de ses Officiers.

Aby Aly me regarda long-tems avec quelque surprise, & connoissant à mes habits que j'étois Espagnole, il me dit en Langue Castillane: Modérez votre affliction, consolez-vous d'être tombée dans l'esclavage, ce malheur étoit inévitable pour vous. Mais, que dis-je, ce malheur! c'est un avantage dont vous devez vous aplaudir. Vous êtes trop belle, pour vous borner aux hom-

ma-

mages des Chrétiens. Le Ciel ne vous a point fait naître pour ces misérables mortels. Vous méritez les vœux des prémiers hommes du monde. Les seuls Musulmans sont dignes de vous posséder. Je vai, ajouta-t-il, reprendre la route d'Alger. Quoique je n'aye point fait d'autre prise, je suis persuadé que le Dey, mon maître, sera satisfait de ma course. Je ne crains pas qu'il condamne l'impatience que j'aurai eue, de remettre entre ses mains une Beauté qui va faire ses délices, & tout l'ornement de son Serrail.

A ce discours, qui me faisoit connoître ce que j'avois à redouter, je redoublai mes pleurs. Aby Aly, qui voyoit d'un autre œil que moi le sujet de ma frayeur, n'en fit que rire, & cingla vers Alger, tandis que je m'affligeois sans modération. Tantôt j'adressois mes soupirs au Ciel, & j'implorois son secours. Tantôt je souhaittois que quelques Vaisseaux Chrétiens vînssent nous attaquer, ou que les Flots nous engloutîssent. Après cela, je souhaittois que mes larmes & ma douleur me rendîssent si effroyable, que ma vue pût faire horreur au Dey. Vains souhaits! que ma pudeur allarmée me faisoit for-

mer. Nous arrivâmes au Port, on me conduisit dans ce Palais, je parus devant Mézomorto.

Je ne sai point ce que dit Aby Aly en me présentant à son maître, ni ce que son maître lui répondit, parce qu'ils se parlèrent en Turc; mais je crus m'appercevoir, aux gestes & aux regards du Dey, que j'avois le malheur de lui plaîre; & les choses qu'il me dit ensuite en Espagnol, achevèrent de me mettre au desespoir, en me confirmant dans cette opinion.

Je me jettai vainement à ses pieds, & lui promis tout ce qu'il voudroit pour ma rançon. J'eus beau tenter son avarice par l'offre de tous mes biens, il me dit qu'il m'estimoit plus que toutes les richesses du monde. Il me fit préparer cet appartement, qui est le plus magnifique de son Palais; & depuis ce tems-là, il n'a rien épargné pour bannir la tristesse dont il me voit accablée. Il m'amène tous les esclaves de l'un & de l'autre sexe qui savent chanter, ou jouer de quelque instrument. Il m'a ôté Inès, dans la pensée qu'elle ne faisoit que nourrir mes chagrins; & je suis servie par de vieilles esclaves, qui m'entretiennent sans-cesse

ſe de l'amour de leur maître, & de tous les différens plaiſirs qui me ſont réſervés.

Mais tout ce qu'on met en uſage pour me divertir, produit un effet tout contraire, rien ne peut me conſoler. Captive dans ce déteſtable Palais, qui retentit tous les jours des cris de l'innocence opprimée, je ſouffre encore moins de la perte de ma liberté, que de la terreur que m'inſpire l'odieuſe tendreſſe du Dey! Quoique je n'aye trouvé en lui, juſqu'à ce jour, qu'un amant complaiſant & reſpectueux, je n'en ai pas moins d'effroi; & je crains que, laſſé d'un reſpect qui le gêne déjà peut-être, il n'abuſe enfin de ſon pouvoir. Je ſuis agitée ſans relâche de cette affreuſe crainte, & chaque inſtant de ma vie m'eſt un ſuplice nouveau.

Dona Théodora ne put achever ces paroles, ſans verſer des pleurs. Don Juan en fut pénétré. Ce n'eſt pas ſans raiſon, Madame, lui dit-il, que vous-vous faites de l'avenir une ſi horrible image. J'en ſuis autant épouvanté que vous. Le reſpect du Dey eſt plus prêt à ſe démentir, que vous ne penſez. Cet amant ſoumis dépouillera bientôt ſa feinte douceur. Je ne le ſai que trop,

& je vois tout le danger que vous courez.

Mais, continua-t-il, en changeant de ton, je n'en ſerai pas un témoin tranquile. Tout eſclave que je ſuis, mon deſeſpoir eſt à craindre. Avant que Mézomorto vous outrage, je veux enfoncer dans ſon ſein.... Ah Don Juan! interrompit la Veuve de Cifuentes, quel projet ôſez-vous concevoir? Gardez-vous bien de l'exécuter. De quelles cruautés cette mort ſeroit ſuivie! Les Turcs ne la vengeroient-ils pas? Les tourmens les plus effroyables.... Je ne puis y penſer ſans frémir. D'ailleurs, n'eſt-ce pas vous expoſer à un péril ſuperflu? En ôtant la vie au Dey, me rendriez-vous la liberté? Hélas! je ſerois vendue à quelque ſcélérat peut-être, qui auroit moins de reſpect pour moi que Mézomorto. C'eſt à toi, Ciel! à montrer ta juſtice: tu connois la brutale envie du Dey: tu me défens le fer & le poiſon: c'eſt donc à toi de prévenir un crime qui t'offenſe.

Oui, Madame, reprit Zarate, le Ciel le préviendra. Je ſens déjà qu'il m'inſpire. Ce qui me vient dans l'eſprit en ce moment, eſt ſans-doute un avis ſecret qu'il me donne Le Dey ne

m'a

m'a permis de vous voir, que pour vous porter à répondre à ſon amour. Je dois aller lui rendre compte de notre converſation, il faut le tromper. Je vai lui dire, que vous n'êtes pas inconſolable; que la conduite qu'il tient avec vous, commence à ſoulager vos peines; & que s'il continue, il doit tout eſpérer. Secondez-moi de votre côté. Quand il vous reverra, qu'il vous trouve moins triſte qu'à l'ordinaire, feignez de prendre quelque ſorte de plaiſir à ſes diſcours.

Quelle contrainte! interrompit Dona Théodora. Comment une ame franche & ſincère pourra-t-elle ſe trahir juſques-là? Et quel ſera le fruit d'une feinte ſi pénible? Le Dey, répondit-il, s'aplaudira de ce changement, & voudra par ſa complaiſance achever de vous gagner. Pendant ce tems-là, je travaillerai à votre liberté. L'ouvrage, j'en conviens, eſt difficile; mais je connois un eſclave adroit, dont j'eſpère que l'induſtrie ne nous ſera pas inutile.

Je vous laiſſe, pourſuivit-il, l'affaire veut de la diligence. Nous nous reverrons. Je vai trouver le Dey, & tâcher d'amuſer par des fables ſon impétueuſe ardeur. Vous, Madame, préparez-vous

 à

à le recevoir. Diſſimulez, efforcez-vous. Que vos regards, que ſa préſence bleſſe, ſoient deſarmés de haine & de rigueur. Que votre bouche, qui ne s'ouvre tous les jours que pour déplorer votre infortune, tienne un langage qui le flatte. Ne craignez point de lui paroître trop favorable, il faut tout promettre pour ne rien accorder. C'eſt aſſez, repartit Théodora; je ferai tout ce que vous me dites, puiſque le malheur qui me menace m'impoſe cette cruelle néceſſité. Allez, Don Juan, employez tous vos ſoins à finir mon eſclavage. Ce ſera un ſurcroît de joie pour moi, ſi je tiens de vous ma liberté.

Le Tolédan, ſuivant l'ordre de Mézomorto, ſe rendit auprès de lui. Hé bien Alvaro, lui dit ce Dey avec beaucoup d'émotion, quelles nouvelles m'apportes-tu de la belle Eſclave? L'as tu diſpoſée à m'écouter? Si tu m'aprens que je ne dois point me flatter de vaincre ſa farouche douleur, je jure par la tête du Grand-Seigneur, mon maître, que j'obtiendrai dès aujourd'hui par la force, ce que l'on refuſe à ma complaiſance. Seigneur, lui répondit Don Juan, il n'eſt pas beſoin de

faire

faire ce ferment inviolable. Vous ne ferez point obligé d'avoir recours à la violence, pour fatisfaire votre amour. L'Efclave eft une jeune Dame qui n'a point encore aimé. Elle eft fi fière, qu'elle a rejetté les vœux des prémiers Seigneurs d'Efpagne. Elle vivoit en fouveraine dans fon païs, elle fe voit captive ici. Une ame orgueilleufe doit fentir long-tems la différence de ces conditions. Cependant cette fuperbe Efpagnolle s'accoutumera, comme les autres, à l'efclavage. Jôfe même vous dire, que déjà fes fers commencent à lui moins pefer. Ces déférences attentives que vous avez pour elle, ces foins refpectueux qu'elle n'attendoit pas de vous, adouciffent fes déplaifirs, & triomphent peu à peu de fa fierté. Ménagez, Seigneur, cette favorable difpofition. Continuez, achevez de charmer cette belle Efclave par de nouveaux refpects, & vous la verrez bientôt, rendue à vos défirs, perdre dans vos bras l'amour de la liberté.

Tu me ravis par ce difcours, s'écria le Dey. L'efpoir que tu me donnes peut tout fur moi. Oui, je retiendrai mon impatiente ardeur, pour mieux la fatisfaire. Mais ne me trompes-tu point?

Ou ne t'es-tu pas trompé toi-même? Je vai tout à l'heure entretenir l'Esclave. Je veux voir, si je démêlerai dans ses yeux ces flatteuses apparences que tu y as remarquées. En disant ces paroles, il alla trouver Théodora; & le Tolédan retourna dans le jardin, où il rencontra le Jardinier, qui étoit cet esclave adroit dont il prétendoit employer l'industrie, pour tirer d'esclavage la veuve de Cifuentes.

Le Jardinier, nommé Francisque, étoit Navarrois. Il connoissoit parfaitement Alger, pour y avoir servi plusieurs Patrons avant que d'être au Dey. Francisque mon ami, lui dit Don Juan, vous me voyez très-affligé. Il y a dans ce Palais une jeune Dame des plus considérables de Valence. Elle a prié Mézomorto de taxer lui-même sa rançon; mais il ne veut pas qu'on la rachète, parce qu'il en est amoureux. Et pourquoi cela vous chagrine-t-il si fort, lui dit Francisque? C'est que je suis de la même Ville, repartit le Tolédan. Ses parens & les miens sont intimes amis. Il n'est rien que je ne fusse capable de faire, pour contribuer à la mettre en liberté.

Quoique ce ne soit pas une chose aisée,

ſée, repliqua Franciſque, j'ôſe vous aſſurer que j'en viendrois à bout, ſi les parens de la Dame étoient d'humeur à bien payer ce ſervice. N'en doutez pas, repartit Don Juan; je répons de leur reconnoiſſance, & ſur-tout de la ſienne. On la nomme Dona Théodora. Elle eſt veuve d'un homme qui lui a laiſſé de grands biens, & elle eſt auſſi généreuſe que riche. En un mot, je ſuis Eſpagnol & Noble, ma parole doit vous ſuffire.

Hé bien! reprit le Jardinier, ſur la foi de votre promeſſe je vai chercher un Renegat Catalan que je connois, & lui propoſer.... Que dites-vous, interrompit le Tolédan tout ſurpris? Vous pourriez vous fier à un miſérable qui n'a pas eu honte d'abandonner ſa Religion pour.... Quoique Renegat, interrompit à ſon tour Franciſque, il ne laiſſe pas d'être honnête-homme. Il me paroît plus digne de pitié que de haine; & je le trouverois excuſable, ſi ſon crime pouvoit recevoir quelque excuſe. Voici ſon hiſtoire en deux mots.

Il eſt natif de Barcelonne, & Chirurgien de profeſſion. Voyant qu'il ne faiſoit pas trop bien ſes affaires à

Barcelonne, il résolut d'aller s'établir à Cartagène, dans la pensée qu'en changeant de lieu, il deviendroit plus heureux qu'il n'étoit. Il s'embarqua donc pour Cartagène avec sa mère; mais ils rencontrèrent un Pirate d'Alger, qui les prit & les amena dans cette Ville. Ils furent vendus, sa mère à un More, & lui à un Turc, qui le maltraita si fort, qu'il embrassa le Mahométisme pour finir son cruel esclavage, comme aussi pour procurer la liberté à sa mère, qu'il voyoit traitée avec beaucoup de rigueur chez le More son patron. En effet, s'étant mis à la solde du Bacha, il alla plusieurs fois en course, & amassa quatre-cens patagons. Il en employa une partie au rachat de sa mère; & pour faire valoir le reste, il se mit en tête d'écumer la mer pour son compte.

Il se fit Capitaine. Il acheta un petit vaisseau sans pont, & avec quelques soldats Turcs qui voulurent bien se joindre à lui, il alla croiser entre Alicante & Cartagène. Il revint chargé de butin. Il retourna encore, & ses courses lui réussirent si bien, qu'il se vit enfin en état d'armer un gros vaisseau, avec lequel il fit des prises considérables

bles ; mais il ceſſa d'être heureux. Un jour il attaqua une Frégate Françoiſe, qui maltraita tellement ſon vaiſſeau, qu'il eut de la peine à regagner le Port d'Alger. Comme on juge en ce païs-ci du mérite des Pirates par le ſuccès de leurs entrepriſes, le Renegat tomba par ſes diſgraces dans le mépris des Turcs. Il en eut du dépit & du chagrin. Il vendit ſon vaiſſeau, & ſe retira dans une maiſon hors de la ville, où depuis ce tems-là il vit du bien qui lui reſte, avec ſa mère & pluſieurs eſclaves qui les ſervent.

Je le vai voir ſouvent. Nous avons demeuré enſemble chez le même Patron. Nous ſommes fort amis ; il me découvre ſes plus ſecrets les penſées ; & il n'y a pas trois jours qu'il me diſoit, les larmes aux yeux, qu'il ne pouvoit être tranquile depuis qu'il avoit eu le malheur de renier ſa foi ; que pour appaiſer les remords qui le déchiroient ſans relâche, il étoit quelquefois tenté de fouler aux pieds le Turban, &, au hazard d'être brûlé tout vif, de réparer, par un aveu public de ſon repentir, le ſcandale qu'il avoit cauſé aux Chrétiens.

Tel eſt le Renegat à qui je veux m'adreſ-

dresser, continua Francisque. Un homme de cette sorte ne vous doit pas être suspect. Je vai sortir, sous prétexte d'aller au Bagne *. Je me rendrai chez lui. Je lui représenterai qu'au-lieu de se laisser consumer de regret de s'être éloigné du sein de l'Eglise, il doit songer aux moyens d'y rentrer; qu'il n'a pour cet effet qu'à équiper un vaisseau, comme si ennuyé de sa vie oisive il vouloit retourner en course; & qu'avec ce bâtiment nous gagnerons la Côte de Valence, où Dona Théodora lui donnera dequoi passer agréablement le reste de ses jours à Barcelone.

Oui, mon cher Francisque, s'écria Don Juan, transporté de l'espérance que l'Esclave Navarrois lui donnoit, vous pouvez tout promettre à ce Renegat. Vous & lui soyez sûrs d'être bien récompensés. Mais croyez-vous que ce projet s'exécute de la manière que vous le concevez? Il peut y avoir des difficultés qui ne s'offrent point à mon esprit, repartit Francisque; mais nous les lèverons, le Renegat & moi. Alvaro, ajouta-t-il en le quitant, j'augure bien de notre entreprise, & j'espè-

* Lieu où s'assemblent les Esclaves.

père qu'à mon retour j'aurai de bonnes nouvelles à vous annoncer.

Ce ne fut pas ſans inquiétude que le Tolédan attendit Franciſque, qui revint trois ou quatre heures après, & qui lui dit: J'ai parlé au Renegat, je lui ai proproſé notre deſſein; & après une longue délibération, nous ſommes convenus qu'il achètera un petit vaiſſeau tout équipé; que comme il eſt permis de prendre pour matelots des eſclaves, il ſe ſervira de tous les ſiens; que de peur de ſe rendre ſuſpect, il engagera douze ſoldats Turcs, de-même que s'il avoit effectivement envie d'aller en courſe; mais que deux jours devant celui qu'il leur aſſignera pour le départ, il s'embarquera la nuit avec ſes eſclaves, lèvera l'ancre ſans bruit, & viendra nous prendre, avec ſon eſquif, à une petite porte de ce jardin qui n'eſt pas éloignée de la mer. Voilà le plan de notre entrepriſe. Vous pouvez en inſtruire la Dame eſclave, & l'aſſurer que dans quinze jours au plus tard elle ſera hors de captivité.

Quelle joie pour Zarate, d'avoir une ſi agréable aſſurance à donner à Dona Théodora! Pour obtenir la permiſſion de la voir, il chercha le jour ſui-

ſuivant Mézomorto, & l'ayant rencontré: Pardonnez-moi, Seigneur, lui dit-il, ſi j'ôſe vous demander comment vous avez trouvé la belle Eſclave. Etes-vous plus ſatisfait? . . . J'en ſuis charmé, interrompit le Dey. Ses yeux n'ont point évité hièr mes plus tendres regards. Ses diſcours, qui n'étoient auparavant que des réflexions éternelles ſur ſon état, n'ont été mêlés d'aucune plainte, & même elle a paru prêter aux miens une attention obligeante.

C'eſt à tes ſoins, Alvaro, que je dois ce changement. Je vois que tu connois bien les femmes de ton païs. Je veux que tu l'entretiennes encore, pour achever ce que tu as ſi heureuſement commencé. Epuiſe ton eſprit & ton adreſſe pour hâter mon bonheur. Je romprai auſſi-tôt tes chaînes. Et je jure par l'ame de notre grand Prophète, que je te renvoyerai dans ta patrie chargé de tant de bienfaits, que les Chrétiens en te revoyant ne pourront croire que tu reviennes de l'eſclavage.

Le Tolédan ne manqua pas de flater l'erreur de Mézomorto. Il feignit d'être très-ſenſible à ſes promeſſes. Et ſous prétexte d'en vouloir avancer l'ac-

com-

compliſſement, il s'empreſſa d'aller voir la belle Eſclave. Il la trouva ſeule dans ſon appartement. Les vieilles qui la ſervoient, étoient occupées ailleurs. Il lui aprit ce que le Navarrois & le Renegat avoient complotté enſemble, ſur la foi des promeſſes qui leur avoient été faites.

Ce fut une grande conſolation pour la Dame, d'entendre qu'on avoit pris de ſi bonnes meſures pour ſa délivrance. Eſt-il poſſible, s'écria-t-elle dans l'excès de ſa joie, qu'il me ſoit permis d'eſpérer de revoir encore Valence, ma chère patrie. Quel bonheur, après tant de périls & d'allarmes, d'y vivre en repos avec vous! Ah Don Juan, que cette penſée m'eſt agréable! En partagez-vous le plaiſir avec moi? Songez-vous qu'en m'arrachant au Dey, c'eſt votre femme que vous lui enlevez?

Hélas! répondit Zarate, en pouſſant un profond ſoupir: Que ces paroles flatteuſes auroient de charmes pour moi, ſi le ſouvenir d'un amant malheureux n'y venoit point mêler une amertume qui en corrompt toute la douceur! Pardonnez-moi, Madame, cette délicateſſe; avouez même que Mendoce eſt digne de votre pitié. C'eſt pour

vous

vous qu'il est sorti de Valence, qu'il a perdu la liberté; & je ne doute point qu'à Thunis il ne soit moins accablé du poids de ses chaînes, que du desespoir de ne vous avoir pas vengée.

Il méritoit sans-doute un meilleur sort, dit Dona Théodora. Je prens le Ciel à témoin que je suis pénétrée de tout ce qu'il a fait pour moi, je ressens vivement les peines que je lui cause; mais par un cruel effet de la malignité des Astres, mon cœur ne sauroit être le prix de ses services.

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée de deux vieilles qui servoient la veuve de Cifuentes. Don Juan changea de discours, & faisant le personnage du confident du Dey: Oui, charmante Esclave, dit-il à Théodora, vous avez enchaîné celui qui vous retient dans les fers. Mézomorto, votre maître & le mien, le plus amoureux & le plus aimable de tous les Turcs, est très-content de vous. Continuez à le traiter favorablement, & vous verrez bientôt la fin de vos déplaisirs. Il sortit en prononçant ces derniers mots, dont le vrai sens ne fut compris que par cette Dame.

Les choses demeurèrent huit jours dans

dans cette diſpoſition au Palais du Dey. Cependant le Renegat Catalan avoit acheté un petit Vaiſſeau preſque tout équipé, & il faiſoit les préparatifs du départ; mais ſix jours avant qu'il fût en état de ſe mettre en mer, Don Juan eut de nouvelles allarmes.

Mézomorto l'envoya chercher, & l'ayant fait entrer dans ſon cabinet: Alvaro, lui dit-il, tu es libre; tu partiras quand tu voudras, pour t'en retourner en Eſpagne. Les préſens que je t'ai promis ſont prêts. J'ai vu la belle Eſclave aujourd'hui. Qu'elle m'a paru différente de cette perſonne dont la triſteſſe me faiſoit tant de peine! Chaque jour le ſentiment de ſa captivité s'affoiblit. Je l'ai trouvée ſi charmante, que je viens de prendre la réſolution de l'épouſer, elle ſera ma femme dans deux jours.

Don Juan changea de couleur à ces paroles, & quelque effort qu'il fît pour ſe contraindre, il ne put cacher ſon trouble & ſa ſurpriſe au Dey, qui lui en demanda la cauſe.

Seigneur, lui répondit le Tolédan dans ſon embarras, je ſuis ſans-doute fort étonné qu'un des plus conſidérables perſonnages de l'Empire Ottoman veuil-

veuille s'abaisser jusqu'à épouser une Esclave. Je sai bien que cela n'est pas sans exemple parmi vous : mais enfin, l'illustre Mézomorto qui peut prétendre aux filles des prémiers Officiers de la Porte. . . . J'en demeure d'accord, interrompit le Dey ; je pourrois même aspirer à la fille du Grand-Visir, & me flatter de succéder à l'emploi de mon beau-père, mais j'ai des richesses immenses & peu d'ambition. Je préfère le repos & les plaisirs dont je jouïs ici au Vizarat, à ce dangereux honneur où nous ne sommes pas plutôt montés, que la crainte des Sultans, ou la jalousie des Envieux qui les aprochent, nous en précipitent. D'ailleurs j'aime mon Esclave, & sa beauté la rend assez digne du rang où ma tendresse l'appelle.

Mais il faut, ajouta-t-il, qu'elle change aujourd'hui de Religion, pour mériter l'honneur que je veux lui faire. Crois-tu que des préjugés ridicules le lui fassent mépriser ? Non, Seigneur, repartit Don Juan, je suis persuadé qu'elle sacrifiéra tout à un rang si beau. Permettez-moi pourtant de vous dire que vous ne devez point l'épouser brusquement. Ne précipitez rien. Il ne faut pas douter que l'idée de quiter une Re-

Religion qu'elle a sucée avec le lait, ne la révolte d'abord. Donnez-lui le tems de faire des réflexions. Quand elle se représentera qu'au-lieu de la deshonorer, & de la laisser tristement vieillir parmi le reste de vos captives, vous l'attachez à vous par un mariage qui la comble de gloire, sa reconnoissance & sa vanité vaincront peu à peu ses scrupules. Différez de huit jours seulement l'exécution de votre dessein.

Le Dey demeura quelques tems rêveur. Le délai que son confident lui proposoit n'étoit guères de son goût. Néanmoins le conseil lui parut fort judicieux. Je cède à tes raisons, Alvaro, lui dit-il; quelque impatience que j'aye de posséder l'Esclave, j'attendrai donc encore huit jours. Va la voir tout-à-l'heure, & la dispose à remplir mes désirs après ce tems-là. Je veux que ce même Alvaro, qui m'a si bien servi auprès d'elle, ait l'honneur de lui offrir ma main.

Don Juan courut à l'appartement de Théodora, & l'instruisit de ce qui venoit de se passer entre Mézomorto & lui, afin qu'elle se règlât là-dessus. Il lui aprit aussi que dans six jours le vaisseau du Renegat seroit prêt; & comme

elle

elle témoignoit être fort en peine de ſavoir de quelle manière elle pourroit ſortir de ſon appartement, attendu que toutes les portes des chambres qu'il falloit traverſer pour gagner l'eſcalier étoient bien fermées: C'eſt ce qui doit peu vous embarraſſer, Madame, lui dit-il ; une fenêtre de votre cabinet donne ſur le jardin, c'eſt par-là que vous deſcendrez avec une échelle que j'aurai ſoin de vous fournir.

En effet, les ſix jours s'étant écoulés, Franciſque avertit le Tolédan que le Renegat ſe préparoit à partir la nuit prochaine. Vous jugez bien qu'elle fut attendue avec beaucoup d'impatience. Elle arriva enfin, & pour comble de bonheur elle devint très-obſcure. Dès que le moment d'exécuter l'entrepriſe fut venu, Don Juan alla poſer l'échelle ſous la fenêtre du cabinet de la belle Eſclave qui l'obſervoit, & qui deſcendit auſſi-tôt avec beaucoup d'empreſſement & d'agitation. Enſuite elle s'appuya ſur le Tolédan, qui la conduiſit vers la petite porte du jardin qui ouvroit ſur la mer.

Ils marchoient tous deux à pas précipités, & goûtoient déja par avance le plaiſir de ſe voir hors d'eſclavage : mais

la

la fortune, avec qui ces amans n'étoient pas encore bien réconciliés, leur suscita un malheur plus cruel que tous ceux qu'ils avoient éprouvés jusques-là, & celui qu'ils auroient le moins prévu.

Ils étoient déja hors du jardin, & ils s'avançoient sur le rivage pour s'aprocher de l'esquif qui les attendoit, lorsqu'un homme qu'ils prirent pour un compagnon de leur fuite, & dont ils n'avoient aucune défiance, vint tout droit à Don Juan l'épée nue, & la lui enfonçant dans le sein: Perfide Alvaro Ponce, s'écria-t-il: c'est ainsi que Don Fadrique de Mendoce doit punir un lâche ravisseur, tu ne mérites point que je t'attaque en brave homme.

Le Tolédan ne put résister à la force du coup qui le porta par terre, & en même tems Dona Théodora qu'il soutenoit, saisie à-la-fois d'étonnement, de douleur & d'effroi, tomba évanouïe d'un autre côté. Ah! Mendoce, dit Don Juan, qu'avez-vous fait? c'est votre ami que vous venez de percer. Juste Ciel, reprit Don Fadrique! seroit-il bien possible que j'eûsse assassiné.... Je vous pardonne ma mort, interrompit Zarate. Le destin seul en est

eſt coupable, ou plutôt il a voulu par-là finir nos malheurs. Oui, mon cher Mendoce, je meurs content, puiſque je remets entre vos mains Dona Théodora, qui peut vous aſſurer que mon amitié pour vous ne s'eſt jamais démentie.

Trop généreux ami, dit Don Fadrique, emporté par un mouvement de deſeſpoir, vous ne mourrez pas ſeul; le même fer qui vous a frappé, va punir votre aſſaſſin. Si mon erreur peut faire excuſer mon crime, elle ne ſauroit m'en conſoler. A ces mots il tourna la pointe de ſon épée contre ſon eſtomac, la plongea juſqu'à la garde, & tomba ſur le corps de Don Juan, qui s'évanouït, moins affoibli par le ſang qu'il perdoit, que ſurpris de la fureur de ſon ami.

Franciſque & le Renegat qui étoient à dix pas de-là, & qui avoient eu leurs raiſons pour n'aller pas ſecourir l'eſclave Alvaro, furent fort étonnés d'entendre les dernières paroles de Don Fadrique, & de voir ſa dernière action. Ils connurent qu'il s'étoit mépris, & que les bleſſés étoient deux amis, & non de mortels ennemis, comme

me ils l'avoient cru. Alors ils s'empressèrent à les secourir ; mais les trouvant sans sentiment, aussi-bien que Théodora, qui étoit toujours évanouïe, ils ne savoient quel parti prendre. Francisque étoit d'avis que l'on se contentât d'emporter la Dame, & qu'on laissât les cavaliers sur le rivage, où selon toutes les apparences ils mourroient bien-tôt, s'ils n'étoient déjà morts. Le Renegat ne fut pas de cette opinion. Il dit qu'il ne falloit point abandonner les blessés, dont les blessures n'étoient peut-être pas mortelles, & qu'il les panceroit dans son vaisseau, où il avoit tous les instrumens de son prémier métier, qu'il n'avoit point oublié. Francisque se rendit à ce sentiment.

Comme ils n'ignoroient pas de quelle importance il étoit de se hâter, le Renegat & le Navarrois, à l'aide de quelques esclaves, portèrent dans l'esquif la malheureuse veuve de Cifuentes avec ses deux amans, encore plus infortunés qu'elle. Ils joignirent en peu de momens leur vaisseau, où d'abord qu'ils furent tous entrés, les uns tendirent les voiles, pendant que les autres

autres à genoux ſur le tillac imploroient la faveur du Ciel, par les plus ferventes prières que leur pouvoit ſuggérer la crainte d'être pourſuivis par les navires de Mézomorto.

Pour le Renegat, après avoir chargé du ſoin de la manœuvre un eſclave François qui l'entendoit parfaitement, il donna ſa prémière attention à Dona Théodora. Il lui rendit l'uſage de ſes ſens, & fit ſi bien par ſes remèdes, que Don Fadrique & le Tolédan reprirent auſſi leurs eſprits. La veuve de Cifuentes, qui s'étoit évanouïe lorſqu'elle avoit vu frapper Don Juan, fut fort étonnée de trouver-là Mendoce. Et quoiqu'à le voir elle jugeât bien qu'il s'étoit bleſſé lui-même, de douleur d'avoir percé ſon ami, elle ne pouvoit le regarder que comme l'aſſaſſin d'un homme qu'elle aimoit.

C'étoit la choſe du monde la plus touchante, que de voir ces trois perſonnes revenues à elles-mêmes. L'état d'où l'on venoit de les tirer, quoique ſemblable à la mort, n'étoit pas ſi digne de pitié. Dona Théodora envisageoit Don Juan avec des yeux où étoient peints tous les mouvemens d'une ame

ame que possèdent la douleur & le desespoir. Et les deux amis attachoient sur elles leurs regards mourans, en poussant de profonds soupirs.

Après avoir gardé quelque tems un silence aussi tendre que funeste, Don Fadrique le rompit, il adressa la parole à la veuve de Cifuentes: Madame, lui dit-il, avant que de mourir, j'ai la satisfaction de vous voir hors d'esclavage. Plût au Ciel que vous me dûssiez la liberté! mais il a voulu que vous eûssiez cette obligation à l'amant que vous chérissez. J'aime trop ce rival pour en murmurer; & je souhaite que le coup que j'ai eu le malheur de lui porter, ne l'empêche pas de jouïr de votre reconnoissance. La Dame ne répondit rien à ce discours. Loin d'être sensible en ce moment au triste sort de Don Fadrique, elle sentoit pour lui des mouvemens d'aversion, que lui inspiroit l'état où étoit le Tolédan.

Cependant, le Chirurgien se préparoit à visiter & à sonder les playes. Il commença par celle de Zarate. Il ne la trouva pas dangereuse, parce que le coup n'avoit fait que glisser au-dessous de la mammelle gauche, & n'offensoit aucune des

parties nobles. Le rapport du Chirurgien diminua l'affliction de Théodora, & causa beaucoup de joie à Don Fadrique, qui tourna la tête vers cette Dame. Je suis content, lui dit-il, j'abandonne sans regret la vie; puisque mon ami est hors de péril, je ne mourrai point chargé de votre haine.

Il prononça ces paroles d'un air si touchant, que la veuve de Cifuentes en fut pénétrée. Comme elle cessa de craindre pour Don Juan, elle cessa de haïr Don Fadrique; & ne voyant plus en lui qu'un homme qui méritoit toute sa pitié: Ah! Mendoce, lui répondit-elle, emportée par un transport généreux, souffrez que l'on panse votre blessure. Elle n'est peut-être pas plus considérable que celle de votre ami. Prêtez-vous au soin que l'on veut avoir de vos jours, vivez. Si je ne puis vous rendre heureux, du-moins je ne ferai pas le bonheur d'un autre. Par compassion & par amitié pour vous, je retiendrai la main que je voulois donner à Don Juan. Je vous fais le même sacrifice qu'il vous a fait.

Don Fadrique alloit repliquer; mais le Chirurgien, qui craignoit qu'en parlant il n'irritât son mal, l'obligea de se taire,

taire, & viſita ſa plaie. Elle lui parut mortelle, attendu que l'épée avoit pénétré dans la partie ſupérieure du poûmon, ce qu'il jugeoit par une hémorragie, ou perte de ſang, dont la ſuite étoit à craindre. D'abord qu'il eut mis le prémier appareil, il laiſſa repoſer les Cavaliers dans la chambre de poupe ſur deux petits lits l'un auprès de l'autre, & emmena ailleurs Donna Théodora, dont il jugea que la préſence leur pouvoit être nuiſible.

Malgré toutes ces précautions, la fièvre prit à Mendoce, & ſur la fin de la journée l'hémorragie augmenta. Le Chirurgien lui déclara alors que le mal étoit ſans remède, & l'avertit que s'il avoit quelque choſe à dire à ſon ami ou à Donna Théodora, il n'avoit point de tems à perdre. Cette nouvelle cauſa une étrange émotion au Tolédan. Pour Don Fadrique, il la reçut avec indifférence. Il fit appeller la veuve de Cifuentes, qui ſe rendit auprès de lui dans un état plus aiſé à concevoir qu'à repréſenter.

Elle avoit le viſage couvert de pleurs, & elle ſanglottoit avec tant de violence, que Mendoce en fut fort agité: Madame, lui dit-il, je ne vaux pas

ces précieuſes larmes que vous répandez. Arrêtez-les, de grace, pour m'écouter un moment. Je vous fais la même prière, mon cher Zarate, ajouta-t-il, en remarquant la vive douleur que ſon ami faiſoit éclatter. Je ſai bien que cette cette ſéparation vous doit être rude, votre amitié m'eſt trop connue pour en douter. Mais attendez l'un & l'autre que ma mort ſoit arrivée, pour l'honorer de tant de marques de tendreſſe & de pitié.

Suſpendez juſques-là votre affliction, je la ſens plus que la perte de ma vie. Aprenez par quels chemins le ſort qui me pourſuit, a ſçu cette nuit me conduire ſur le fatal rivage que j'ai teint du ſang de mon ami & du mien. Vous devez être en peine de ſavoir comment j'ai pu prendre Don Juan pour Don Alvar. Je vai vous en inſtruire, ſi le peu de tems qui me reſte encore à vivre, me permet de vous donner ce triſte éclairciſſement.

Quelques heures après que le vaiſſeau où j'étois eut quitté celui où j'avois laiſſé Don Juan, nous rencontrâmes un Corſaire François, qui nous attaqua. Il ſe rendit maître du vaiſſeau de Thunis, & nous mit à terre auprès d'Alicante.

licante. Je ne fus pas si-tôt libre, que je songeai à racheter mon ami. Pour cet effet, je me rendis à Valence, où je fis de l'argent comptant; & sur l'avis qu'on me donna, qu'à Barcelonne il y avoit des Pères de la Redemption qui se préparoient à faire voile vers Alger, je m'y rendis; mais avant que de sortir de Valence, je priai le Gouverneur Don Francisco de Mendoce, mon oncle, d'employer tout le crédit qu'il peut avoir à la Cour d'Espagne pour obtenir la grace de Zarate, que j'avois dessein de ramener avec moi, & de faire rentrer dans ses biens, qui ont été confisqués depuis la mort du Duc de Naxéra.

Si-tôt que nous fûmes arrivés à Alger, j'allai dans les lieux que fréquentent les esclaves; mais j'avois beau les parcourir tous, je n'y trouvois point ce que je cherchois. Je rencontrai le Renegat Catalan à qui ce navire appartient. Je le reconnus pour un homme qui avoit autrefois servi mon oncle. Je lui dis le motif de mon voyage, & le priai de vouloir faire une exacte recherche de mon ami. Je suis fâché, me répondit-il, de ne pouvoir vous être utile. Je dois partir d'Alger cette nuit,

avec une Dame de Valence qui eſt eſclave du Dey. Et comment appellez-vous cette Dame, lui dis-je? Il repartit qu'elle ſe nommoit Théodora.

La ſurpriſe que je fis paroître à cette nouvelle, aprit par avance au Renegat que je m'intéreſſois pour cette Dame. Il me découvrit le deſſein qu'il avoit formé pour la tirer d'eſclavage; & comme en ſon récit il fit mention de l'eſclave Alvaro, je ne doutai point que ce ne fût Alvaro Ponce lui-même. Servez mon reſſentiment, dis-je avec tranſport au Renegat, donnez-moi les moyens de me venger de mon ennemi. Vous ſerez bientôt ſatisfait, me répondit-il; mais contez-moi auparavant le ſujet que vous avez de vous plaindre de cet Alvaro. Je lui apris toute notre hiſtoire, & lorſqu'il l'eut entendue: C'eſt aſſez, reprit-il, vous n'aurez cette nuit qu'à m'accompagner, on vous montrera votre rival, & après que vous l'aurez puni, vous prendrez ſa place, & viendrez avec nous à Valence conduire Donna Théodora.

Néanmoins mon impatience ne me fit point oublier Don Juan. Je laiſſai de l'argent pour ſa rançon, entre les mains d'un Marchand Italien nommé Fran-

Francisco Capati, qui réside à Alger, & qui me promit de le racheter, s'il venoit à le découvrir. Enfin la nuit arriva, je me rendis chez le Renegat, qui me mena sur le bord de la mer. Nous-nous arrêtâmes devant une petite porte, d'où il sortit un homme qui vint droit à nous, & qui nous dit en nous montrant du doigt un homme & une femme qui marchoient sur ses pas: Voilà Alvaro & Donna Théodora qui me suivent.

A cette vue je deviens furieux, je mets l'épée à la main, je cours au malheureux Alvaro; & persuadé que c'est un rival odieux que je vai frapper, je perce cet ami fidèle que j'étois venu chercher. Mais graces au Ciel, continua-t-il en s'attendrissant, mon erreur ne lui coutera point la vie, ni d'éternelles larmes à Donna Théodora.

Ah Mendoce! interrompit la Dame, vous faites injure à mon affliction, je ne me consolerai jamais de vous avoir perdu. Quand même j'épouserois votre ami, ce ne seroit que pour unir nos douleurs. Votre amour, votre amitié, vos infortunes, feroient tout notre entretien. C'en est trop, Madame, repliqua Don Fadrique, je ne mérite pas

que vous me regrettiez si long-tems. Souffrez, je vous en conjure, que Zarate vous épouse, après qu'il vous aura vengée d'Alvaro Ponce. Don Alvar n'est plus, dit la veuve de Cifuentes. Le même jour qu'il m'enleva, il fut tué par le Corsaire qui me prit.

Madame, reprit Mendoce, cette nouvelle me fait plaisir, mon ami en sera plutôt heureux. Suivez sans contrainte votre panchant l'un & l'autre. Je vois avec joie aprocher le moment qui va lever l'obstacle que votre compassion & sa générosité mettent à votre commun bonheur. Puissent tous vos jours couler dans un repos, dans une union, que la jalousie de la fortune n'ôse troubler! Adieu, Madame, adieu Don Juan; souvenez-vous quelquefois, tous deux, d'un homme qui n'a jamais rien tant aimé que vous.

Comme la Dame & le Tolédan, au lieu de lui répondre, redoubloient leurs pleurs, Don Fadrique qui s'en apperçut, & qui se sentoit très-mal, poursuivit ainsi: Je me laisse trop attendrir, déjà la mort m'environne, & je ne songe pas à suplier la Bonté Divine de me pardonner d'avoir moi-même borné le cours d'une vie dont elle seule devoit disposer.

disposer. Après avoir achevé ces paroles, il leva les yeux au Ciel avec toutes les apparences d'un véritable repentir, & bientôt l'hémorragie causa une suffocation qui l'emporta.

Alors Don Juan, possédé de son desespoir, porte la main sur sa plaie, il arrache l'appareil, il veut la rendre incurable; mais Francisque & le Renegat se jettent sur lui, & s'opposent à sa rage. Théodora est effrayée de ce transport, elle se joint au Renegat & au Navarrois pour détourner Don Juan de son dessein. Elle lui parle d'un air si touchant, qu'il rentre en lui-même; il souffre que l'on rebande sa plaie; & enfin l'intérêt de l'amant calme peu-à-peu la fureur de l'ami. Mais s'il reprit sa raison, il ne s'en servit que pour prévenir des effets insensés de sa douleur, & non pour en affoiblir le sentiment.

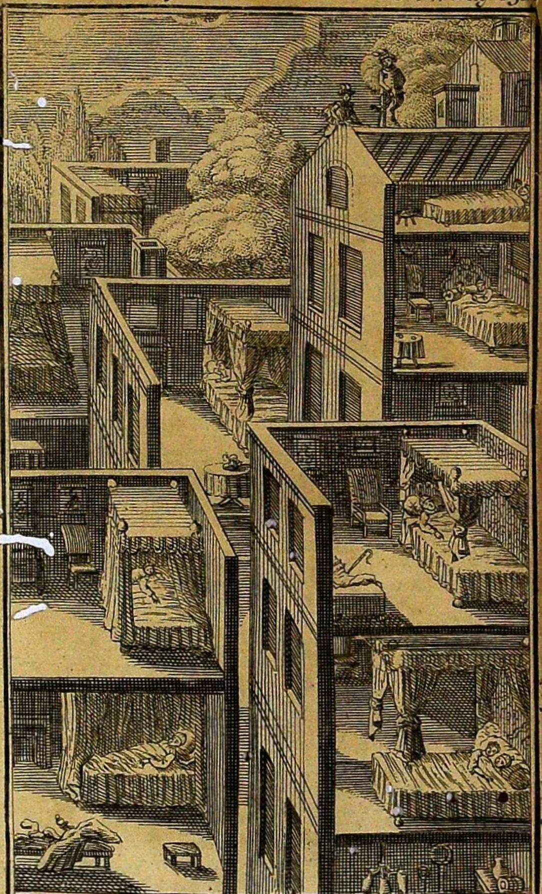
Le Renegat, qui parmi plusieurs choses qu'il emportoit en Espagne, avoit d'excellent baume d'Arabie & de précieux parfums, embauma le corps de Mendoce à la prière de la Dame & de Don Juan, qui témoignèrent qu'ils souhaittoient de lui rendre à Valence les honneurs de la sépulture. Il ne cessè-

rent tous deux de gémir & de ſoupirer pendant toute la navigation. Il n'en fut pas de-même du reſte de l'équipage. Comme le vent étoit toujours favorable, on ne tarda guères à découvrir les Côtes d'Eſpagne.

A cette vue tous les Eſclaves ſe livrèrent à la joie, & quand le vaiſſeau fut heureuſement arrivé au Port de Dénia, chacun prit ſon parti. La veuve de Cifuentes & le Tolédan envoyèrent un courier à Valence, avec des Lettres pour le Gouverneur & pour la famille de Donna Théodora. La nouvelle du retour de cette Dame fut reçue de tous ſes parens avec beaucoup de joie. Pour Don Francisco de Mendoce, il ſentit une vive affliction quand il aprit la mort de ſon neveu.

Il le fit bien paroître, lorſqu'accompagné des parens de la veuve de Cifuentes, il ſe rendit à Dénia, & qu'il voulut voir le corps du malheureux Don Fadrique. Ce bon vieillard le mouilla de ſes pleurs, en faiſant des plaintes ſi pitoyables, que tous les ſpectateurs en furent attendris. Il demanda par quelle avanture ſon neveu ſe trouvoit dans cet état.

Je vai vous la conter, Seigneur, lui dit



dit le Tolédan. Loin de chercher à l'effacer de ma mémoire, je prens un funeste plaisir à me la rappeller sans-cesse, & à nourrir ma douleur. Il lui dit alors comment étoit arrivé ce triste accident; & ce récit, en lui arrachant de nouvelles larmes, redoubla celles de Don Francisco. A l'égard de Théodora, ses parens lui marquèrent la joie qu'ils avoient de la revoir, & la félicitèrent sur la manière miraculeuse dont elle avoit été délivrée de la tirannie de Mézomorto.

Après un entier éclaircissement de toutes choses, on mit le corps de Don Fadrique dans un carosse, & on le conduisit à Valence; mais il n'y fut point enterré, parce que le tems de la Vice-Royauté de Don Francisco étant prêt d'expirer, ce Seigneur se préparoit à s'en retourner à Madrid, où il résolut de faire transporter son neveu.

Pendant que l'on faisoit les préparatifs du Convoi, la Veuve de Cifuentes combla de biens Francisque & le Renegat. Le Navarrois se retira dans sa Province, & le Renegat retourna avec sa mère à Barcelone, où il rentra dans le Christianisme, & où il vit encore

aujourd'hui fort commodément. Dans ce tems-là, Don Francisco reçut un paquet de la Cour, dans lequel étoit la grace de Don Juan, que le Roi, malgré la considération qu'il avoit pour la Maison de Naxara, n'avoit pu refuser à tous les Mendoces, qui s'étoient joints pour la lui demander. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable au Tolédan, qu'elle lui procuroit la liberté d'accompagner le corps de son ami, ce qu'il n'auroit ôsé faire sans cela.

Enfin le convoi partit, suivi d'un grand nombre de personnes de qualité; & si-tôt qu'il fut arrivé à Madrid, on enterra le corps de Don Fadrique dans une Eglise, où Zarate & Donna Théodora, avec la permission des Mendoces, lui firent élever un magnifique tombeau. Ils n'en demeurèrent point-là; ils portèrent le deuil de leur ami durant une année entière, pour éterniser leur douleur & leur amitié.

Après avoir donné des marques si célèbres de leur tendresse pour Mendoce, ils se marièrent; mais par un inconcevable effet du pouvoir de l'amitié, Don Juan ne laissa pas de conserver long-tems une mélancolie que rien

rien ne pouvoit bannir. Don Fadrique, son cher Don Fadrique, étoit toujours présent à sa pensée. Il le voyoit toutes les nuits en songe, & le plus souvent tel qu'il l'avoit vu rendant les derniers soupirs. Son esprit pourtant commençoit à se distraire de ces tristes images. Les charmes de Théodora, dont il étoit toujours épris, triomphoient peu-à-peu d'un souvenir funeste. Enfin Don Juan alloit vivre heureux & content; mais ces jours passés il tomba de cheval en chassant, il se blessa à la tête, il s'y est formé un abcès. Les Médecins ne l'ont pu sauver, il vient de mourir. Et Théodora, qui est cette Dame que vous voyez entre les bras de deux femmes qui veillent sur son desespoir, pourra le suivre bientôt.

CHAPITRE V.

Des Songes.

LOrsqu'Aſmodée eut fini le récit de cette hiſtoire, Don Cléofas lui dit: Voilà un très-beau Tableau de l'Amitié; mais s'il eſt rare de voir deux hommes s'aimer autant que Don Juan & Don Fadrique, je crois que l'on auroit encore plus de peine à trouver deux Amies rivales, qui pûſſent ſe faire ſi généreuſement un ſacrifice réciproque d'un Amant aimé.

Sans-doute, répondit le Diable, c'eſt ce que l'on n'a point encore vu, & ce que l'on ne verra peut-être jamais. Les Femmes ne s'aiment point. J'en ſuppoſe deux parfaitement unies. Je veux même qu'elles ne diſent pas le moindre mal l'une de l'autre en leur abſence, tant elles ſont amies. Vous les voyez toutes deux; vous panchez d'un côté, la rage ſe met de l'autre. Ce n'eſt pas que l'enragée vous aime, mais elle vouloit la préférence. Tel eſt le caractère des Femmes. Elles ſont trop

jalouses les unes des autres, pour être capables d'amitié.

L'histoire de ces deux Amis sans pairs, reprit Léandro Pérez, est un peu romanesque, & nous a menés bien loin. La nuit est fort avancée. Nous allons voir dans un moment paroître les prémiers rayons du jour. J'attens de vous un nouveau plaisir. J'apperçois un grand nombre de personnes endormies. Je voudrois par curiosité, que vous me dîssiez les divers songes qu'elles peuvent faire. Très-volontiers, repartit le Démon. Vous aimez les tableaux changeans, je veux vous contenter.

Je crois, dit Zambullo, que je vai entendre des songes bien ridicules. Pourquoi, répondit le Boiteux? Vous qui possédez votre Ovide, ne savez-vous pas que ce Poëte dit, que c'est vers la pointe du jour que les songes sont plus vrais, parce que dans ce tems-là l'ame est dégagée des vapeurs des alimens. Pour moi, repliqua Don Cléofas, quoiqu'en puisse dire Ovide, je n'ajoute aucune foi aux Songes. Vous avez tort, reprit Asmodée; il ne faut ni les traiter de chimères, ni les croire tous. Ce sont des menteurs, qui disent quelquefois la verité. L'Empereur Auguste, dont

dont la tête valoit bien celle d'un Ecolier, ne méprisoit pas les songes dans lesquels il étoit intéressé; & bien lui en prit, à la Bataille de Philippe, de quiter sa tente, sur le récit qu'on lui fit d'un rêve qui le regardoit. Je pourrois vous citer mille autres exemples, qui vous feroient connoître votre témérité; mais je les passe sous silence, pour satisfaire le nouveau désir qui vous presse

Commençons par ce bel Hôtel à main droite Le Maître du logis, que vous voyez couché dans ce riche appartement, est un Comte libéral & galant. Il rêve qu'il est à un spectacle où il entend chanter une jeune Actrice, & qu'il se rend à la voix de cette Syrène.

Dans l'appartement parallèle repose la Comtesse sa femme, qui aime le jeu à la fureur. Elle rêve qu'elle n'a point d'argent, & qu'elle met en gage des pierreries chez un Jouaillier, qui lui prête trois-cens pistoles, moyennant un très-honnête profit.

Dans l'Hôtel le plus proche du même côté demeure un Marquis, du même caractère que le Comte, & qui est amoureux d'une fameuse Coquette. Il

rêve

rêve qu'il emprunte une somme considérable pour lui en faire présent; & son Intendant, couché tout au haut de l'Hôtel, songe qu'il s'enrichit à-mesure que son Maître se ruïne. Hé bien! que pensez-vous de ces songes-là? Vous paroîssent-ils extravagans? Non, ma foi, répondit Don Cléofas. Je vois bien qu'Ovide a raison, mais je suis curieux de savoir qui est un homme que je remarque: il a la moustache en papillottes, & conserve en dormant un air de gravité qui me fait juger que ce ne doit pas être un Cavalier du commun. C'est un Gentilhomme de province, répondit le Démon, un Vicomte Arrogonois, un esprit vain & fièr. Son ame en ce moment nage dans la joie. Il rêve qu'il est avec un Grand, qui lui cède le pas dans une cérémonie publique.

Mais je découvre dans la même maison deux Frères Médecins, qui font des songes bien mortifians. L'un rêve que l'on publie une Ordonnance qui défend de payer les Médecins, quand ils n'auront pas guéri leurs Malades; & son Frère songe, qu'il est ordonné que les Médecins mèneront le deuil à l'enterrement de tous les Malades qui

mour-

mourront entre leurs mains. Je souhaitterois, dit Zambullo, que cette dernière Ordonnance fût réelle, & qu'un Médecin se trouvât aux funerailles de son Malade, comme un Lieutenant-Criminel assiste en France au suplice d'un Coupable qu'il a condamné. J'aime la comparaison, dit le Diable. On pourroit dire en ce cas-là, que l'un va faire exécuter sa sentence, & que l'autre a déjà fait exécuter la sienne.

Oh, oh ! s'écria l'Ecolier ; qui est ce personnage qui se frotte les yeux en se levant avec précipitation ? C'est un Homme de qualité qui sollicite un Gouvernement dans la Nouvelle Espagne. Un rêve effrayant vient de le réveiller. Il songeoit que le Prémier Ministre le regardoit de travers. Je vois aussi une jeune Dame qui se réveille, & qui n'est pas contente d'un songe qu'elle vient d'avoir. C'est une Fille de condition, une personne aussi sage que belle, qui a deux amans dont elle est obsédée. Elle en chérit un tendrement, & a pour l'autre une aversion qui va jusqu'à l'horreur. Elle voyoit tout à l'heure en songe à ses genoux le galant qu'elle déteste. Il étoit si passionné, si pressant, que

que si elle ne se fût réveillée, elle alloit le traiter plus favorablement qu'elle n'a jamais fait celui qu'elle aime. La nature pendant le sommeil, secoue le joug de la raison & de la vertu.

Arrêtez les yeux sur la maison qui fait le coin de cette rue, c'est le domicile d'un Procureur. Le voilà couché avec sa femme dans la chambre, où il y a une vieille tenture de tapisserie à personnages & deux lits jumeaux. Il rêve qu'il va visiter un de ses Cliens à l'hôpital, pour l'assister de ses propres deniers. Et la Procureuse songe que son mari chasse un grand Clerc, dont il est devenu jaloux.

J'entens ronfler autour de nous, dit Léandro Pérez, & je crois que c'est ce gros homme que je démêle dans un petit corps de logis attenant la demeure du Procureur. Justement, répondit Asmodée, c'est un Chanoine qui rêve qu'il dit son *Benedicite.*

Il a pour voisin un Marchand d'étoffes de soie, qui vend sa marchandise fort cher, mais à crédit, aux personnes de qualité. Il est dû à ce Marchand plus de cent-mille ducats. Il rêve que tous ses Débiteurs lui apportent de l'argent ; & ses Correspondans, de leur

côté, songent qu'il est sur le point de faire banqueroute. Ces deux songes, dit l'Ecolier, ne sont pas sortis du Temple du Sommeil par la même porte. Non, je vous assure, répondit le Démon. Le prémier, à coup sûr, est sorti par la porte de corne.

La maison qui joint celle de ce Marchand, est occupée par un fameux Libraire. Il a depuis peu imprimé un Livre qui a eu beaucoup de succès. En le mettant au jour, il promit à l'Auteur de lui donner cinquante pistoles, s'il réimprimoit son Ouvrage; & il rêve actuellement qu'il en fait une seconde édition, sans l'en avertir.

Oh! pour ce songe-là, dit Zambullo, il n'est pas besoin de demander par quelle porte il est sorti; je ne doute pas qu'il n'ait son plein & entier effet. Je connois Messieurs les Libraires, ils ne se font pas un scrupule de tromper les Auteurs. Rien n'est plus véritable, reprit le Boiteux. Mais aprenez à connoître aussi Messieurs les Auteurs, ils ne sont pas plus scrupuleux que les Libraires. Une petite avanture, arrivée il n'y a pas cent ans à Madrid, va vous le prouver.

Trois Libraires soupoient ensemble

au

au cabaret. La converſation tomba ſur la rareté des bons Livres nouveaux. Mes amis, dit là-deſſus un des Convives, je vous dirai confidemment que j'ai fait un beau coup ces jours paſſés. J'ai acheté une Copie qui me coute un peu cher à la vérité, mais elle eſt d'un Auteur! .... c'eſt de l'or en barre. Un autre Libraire prit alors la parole, & ſe vanta pareillement d'avoir fait une emplette excellente le jour précédent. Et moi, Meſſieurs, s'écria le troiſième à ſon tour, je ne veux pas demeurer en reſte de confiance avec vous. Je vai vous montrer la perle des Manuſcrits, j'en ai fait aujourd'hui l'heureuſe acquiſition. En même tems, chacun tira de ſa poche la précieuſe Copie qu'il diſoit avoir achetée; & comme il ſe trouva que c'étoit une nouvelle Pièce de Théatre intitulée le *Juif Errant*, ils furent fort étonnés quand ils virent que c'étoit le même Ouvrage, qui leur avoit été vendu à tous trois ſéparément.

Je découvre dans une autre maiſon, pourſuivit le Diable, un Amant timide & reſpectueux, qui vient de ſe réveiller. Il aime une Veuve toute des plus vives. Il rêvoit qu'il étoit avec elle

elle au fond d'un Bois, où il lui tenoit des discours tendres, & qu'elle lui a répondu: Ah! que vous êtes séduisant! vous me persuaderiez, si je n'étois pas en garde contre les hommes; mais ce sont des trompeurs, je ne me fie point à leurs paroles, je veux des actions. Hé! quelles actions, Madame, exigez-vous de moi, a repris l'Amant? Faut-il pour vous prouver la violence de mon amour, entreprendre les douze Travaux d'Hercule? Hé non, Don Nicaise, non, a reparti la Dame, je ne vous en demande pas tant. Là-dessus il s'est réveillé.

Aprenez-moi, de grace, dit l'Ecolier, pourquoi cet homme couché dans ce lit brun, se débat comme un possédé. C'est, répondit le Boiteux, un habile Licencié, qui fait un songe dont il est terriblement agité. Il rêve qu'il dispute & soutient l'Immortalité de l'Ame contre un petit Docteur en Médecine, qui est aussi bon Catholique qu'il est bon Médecin. Au second étage chez le Licencié, loge un Gentilhomme d'Estramadure, nommé Don Baltazar Fanfarronico, qui est venu en poste à la Cour, demander une récompense pour avoir tué un Portugais d'un

d'un coup d'eſcopette. Savez-vous quel ſonge il fait? Il rêve qu'on lui donne le Gouvernement d'Antequère, & encore n'eſt-il pas content, il croit mériter une Vice-Royauté.

Je découvre dans un hôtel garni, deux perſonnes de conſéquence qui rêvent bien deſagréablement. L'un, qui eſt Gouverneur d'une Place forte, ſonge qu'il eſt aſſiégé dans ſa fortereſſe, & qu'après une légère réſiſtance, il eſt obligé de ſe rendre priſonnier de guerre avec ſa garniſon. L'autre eſt l'Evêque de Murcie. La Cour a chargé ce Prélat éloquent de faire l'éloge funèbre d'une Princeſſe, & il doit le prononcer dans deux jours. Il rêve qu'il eſt en Chaire, & qu'il demeure court après l'exorde de ſon diſcours. Il n'eſt pas impoſſible, dit Don Cléofas, que ce malheur lui arrive en effet. Non vraîment, répondit le Diable, & il n'y a pas même long-tems qu'il eſt arrivé à ſa Grandeur en pareille occaſion.

Voulez-vous que je vous montre un Somnambule? vous n'avez qu'à regarder dans les écuries de cet hôtel. Qu'y voyez-vous? J'apperçois, dit Léandro Pérez, un homme en chemiſe, qui marche & tient, ce me ſemble, une

étrille

étrille à la main. Hé bien! reprit le Démon, c'eſt un Palfrenier qui dort. Il a coutume toutes les nuits de ſe lever de ſon lit, & tout en dormant d'étriller ſes chevaux, après quoi il ſe recouche. On s'imagine dans l'hôtel que c'eſt l'ouvrage d'un Eſprit folet, & le Palfrenier lui-même le croit comme les autres.

Dans une grande maiſon, vis-à-vis l'hôtel garni, demeure un vieux Chevalier de la Toiſon, lequel a jadis été Vice-Roi du Mexique. Il eſt tombé malade, & comme il craint de mourir, ſa Vice-Royauté commence à l'inquiéter. Il eſt vrai qu'il l'a exercée d'une manière qui juſtifie ſon inquiétude. Les Chroniques de la Nouvelle Eſpagne ne font pas une mention honorable de lui. Il vient de faire un ſonge, dont toute l'horreur n'eſt point encore diſſipée, & qui ſera peut-être cauſe de ſa mort. Il faut donc, dit Zambullo, que ce ſonge ſoit bien extraordinaire. Vous allez l'entendre, reprit Aſmodée, il a quelque choſe en effet de ſingulier. Ce Seigneur rêvoit tout à l'heure qu'il étoit dans la Vallée des Morts, où tous les Mexiquains qui ont été les victimes de ſon injuſtice &

de

de sa cruauté, sont venus fondre sur lui en l'accablant de reproches & d'injures. Ils ont même voulu le mettre en pièces; mais il a pris la fuite, & s'est dérobé à leur fureur. Après quoi il s'est trouvé dans une grande salle toute tendue de drap noir, où il a vu son père & son ayeul assis à une table sur laquelle il y avoit trois couverts. Ces deux tristes convives lui ont fait signe de s'approcher d'eux, & son père lui a dit avec la gravité qu'ont tous les défunts: Il y a long-tems que nous t'attendons, viens prendre ta place auprès de nous.

Le vilain rêve, s'écria l'Ecolier, je pardonne au malade d'en avoir l'imagination blessée. En récompense, dit le Boiteux, sa nièce, qui est couchée dans un appartement au-dessus du sien, passe la nuit délicieusement. Le sommeil lui présente les plus agréables idées. C'est une fille de vingt-cinq à trente ans, laide & mal faite. Elle rêve que son oncle, dont elle est l'unique héritière, ne vit plus, & qu'elle voit autour d'elle une foule d'aimables Seigneurs qui se disputent la gloire de lui plaîre.

Si je ne me trompe, dit Don Cléofas, j'entens rire derrière nous. Vous

ne vous trompez point, reprit le Diable; c'eſt une femme qui rit en dormant, à deux pas d'ici; une veuve qui fait la prude, & qui n'aime rien tant que la médiſance. Elle ſonge qu'elle s'entretient avec une vieille Dévote, dont la converſation lui fait beaucoup de plaiſir.

Je ris à mon tour en voyant dans une chambre au-deſſous de cette femme, un Bourgeois qui a de la peine à vivre honnêtement du peu de bien qu'il poſſède. Il rêve qu'il ramaſſe des pièces d'or & d'argent, & que plus il en ramaſſe, plus il en trouve à ramaſſer, il en a déja rempli un grand coffre. Le pauvre garçon! dit Léandro, il ne jouïra pas long-tems de ſon tréſor. A ſon réveil, reprit le Boiteux, il ſera comme un vrai riche qui ſe meurt, il verra diſparoître ſes richeſſes.

Si vous êtes curieux de ſavoir les ſonges des deux Comédiennes qui ſont voiſines, je vai vous les dire. L'une rêve qu'elle prend des oiſeaux à la pipée, qu'elle les plume à-meſure qu'elle les prend; mais qu'elle les donne à dévorer à un beau matou dont elle eſt folle, & qui en a tout le profit. L'autre ſonge qu'elle chaſſe de ſa maiſon des levriers

levriers & des chiens Danois, dont elle a fait long-tems ses délices; & qu'elle ne veut plus avoir qu'un petit roquet des plus gentils, qu'elle a pris en amitié.

Voilà deux ſonges bien foux, s'écria l'Ecolier. Je crois que s'il y avoit à Madrid, comme autrefois à Rome, des Interprètes des Songes, ils ſeroient fort embarraſſés à expliquer ceux-là. Pas trop, répondit le Diable. Pour peu qu'ils fûſſent au fait de ce qui ſe paſſe aujourd'hui chez la Gent Comique, ils y trouveroient bientôt un ſens clair & net.

Pour moi je n'y comprens rien, repliqua Don Cléofas, & je ne m'en ſoucie guères. J'aime mieux aprendre qui eſt une Dame endormie dans un ſuperbe lit de velours jaune, garni de franges d'argent, & auprès de laquelle il y a ſur un guéridon un livre & un flambeau. C'eſt une Femme titrée, repartit le Démon. Une Dame qui a un équipage très-galant, & qui ſe plaît à faire porter ſa livrée par de jeunes hommes de bonne mine. Une de ſes habitudes eſt de lire en ſe couchant, ſans cela elle ne pourroit fermer l'œil de toute la nuit. Hièr au ſoir elle liſoit les Métamorphoſes d'Ovide, & cet-

cette lecture est cause qu'elle fait en cet instant un songe où il y a bien de l'extravagance. Elle rêve que Jupiter est devenu amoureux d'elle, & qu'il se met à son service sous la forme d'un grand Page des mieux bâtis.

A-propos de cette Métamorphose, en voici une autre qui me paroît plus plaisante. J'apperçois un Histrion qui goûte dans un profond sommeil la douceur d'un songe qui le flatte agréablement. Cet Acteur est si vieux, qu'il n'y a tête d'homme à Madrid qui puisse dire l'avoir vu débuter. Il y a si long-tems qu'il paroît sur le théatre, qu'il est pour ainsi dire théatrifié. Il a du talent, & il en est si fièr & si vain, qu'il s'imagine qu'un personnage tel que lui est au dessus d'un homme. Savez-vous le songe que fait ce superbe Héros de Coulisse? Il rêve qu'il se meurt, & qu'il voit toutes les Divinités de l'Olympe assemblées pour décider de ce qu'elle doivent faire d'un mortel de son importance. Il entend Mercure qui expose au Conseil des Dieux, que ce fameux Comédien, après avoir eu l'honneur de représenter si souvent sur la scène Jupiter & les autres principaux Immortels, ne doit

pas

pas être aſſujetti au ſort commun à tous les Humains, & qu'il mérite d'être reçu dans la Troupe Céleſte. Momus aplaudit au ſentiment de Mercure ; mais quelques autres Dieux & quelques Déeſſes ſe révoltent contre la propoſition d'une Apothéoſe ſi nouvelle ; & Jupiter, pour les mettre tous d'accord, change le vieux Comédien en une Figure de décoration.

Le Diable alloit continuer, mais Zambullo l'interrompit en lui diſant: Halte-là, Seigneur Aſmodée, vous ne prenez pas garde qu'il eſt jour. J'ai peur qu'on ne nous apperçoive ſur le haut de cette maiſon. Si la populace vient une fois à remarquer votre Seigneurie, nous entendrons des huées qui ne finiront pas ſi-tôt.

On ne nous verra point, lui répondit le Démon. J'ai le même pouvoir que ces Divinités fabuleuſes dont je viens de parler ; & tout ainſi que ſur le Mont Ida l'amoureux fils de Saturne ſe couvrit d'un nuage pour cacher à l'Univers les careſſes qu'il vouloit faire à Junon, je vai former autour de nous une épaiſſe vapeur que la vue des hommes ne pourra percer, & qui ne vous empêchera pas de voir les choſes que

je voudrai vous faire obſerver. En effet ils furent tout-à-coup environnés d'une fumée, qui, bien que des plus épaques, ne déroboit rien aux yeux de l'Ecolier.

Retournons aux Songes, pourſuivit le Boiteux.... Mais je ne fais pas réflexion, ajouta-t-il, que la manière dont je vous ai fait paſſer la nuit, doit vous avoir fatigué. Je ſuis d'avis de vous transporter chez vous, & de vous y laiſſer repoſer quelques heures. Pendant ce tems-là, je vai parcourir les quatre parties du Monde, & faire quelques tours de mon métier. Après cela, je vous rejoindrai pour m'égayer avec vous ſur nouveaux frais. Je n'ai nulle envie de dormir, & je ne ſuis point las, répondit Don Cléofas: au lieu de me quiter, faites-moi le plaiſir de m'aprendre les divers deſſeins qu'ont ces perſonnes que je vois déjà levées, & qui ſe diſpoſent, ce me ſemble, à ſortir. Que vont-elles faire de ſi grand matin? Ce que vous ſouhaitez de ſavoir, reprit le Démon, eſt une choſe digne d'être obſervée. Vous allez voir un tableau des ſoins, des mouvemens, des peines que les pauvres Mortels ſe donnent pendant cette vie, pour remplir

plir, le plus agréablement qu'il leur eſt poſſible, ce petit eſpace qui eſt entre leur naiſſance & leur mort.

CHAPITRE VI.

Où l'on verra pluſieurs Originaux qui ne ſont pas ſans Copies.

OBſervons d'abord cette troupe de Gueux que vous voyez déja dans la ruë. Ce ſont des Libertins, la plupart de bonne famille, qui vivent en communauté comme des Moines, & paſſent preſque toutes les nuits à faire la débauche dans leur maiſon, où il y a toujours une ample proviſion de pain, de viande & de vin. Les voilà qui vont ſe ſéparer, pour aller jouer leurs rôles dans les Egliſes; & ce ſoir ils ſe raſſembleront, pour boire à la ſanté des perſonnes charitables qui contribuent pieuſement à leur dépenſe. Admirez, je vous prie, comme ces Fripons ſavent ſe mettre & ſe traveſtir, pour inſpirer de la piété. Les Coquettes ne

ſavent pas mieux s'ajuſter pour donner de l'amour.

Regardez attentivement les trois qui vont enſemble du même côté. Celui qui s'appuie ſur des bequilles, qui fait trembler tout ſon corps, & ſemble marcher avec tant de peine, qu'à chaque pas vous diriez qu'il va tomber ſur le nez, quoiqu'il ait une longue barbe blanche & un air décrépit, eſt un Jeune Homme ſi alerte & ſi léger, qu'il paſſeroit un daim à la courſe. L'autre qui fait le taigneux, eſt un bel Adoleſcent, dont la tête eſt couverte d'une peau qui cache une chevelure de Page de Cour. Et l'autre qui paroît en cul de jatte, eſt un Drolle qui a l'art de tirer de ſa poitrine des ſons ſi lamentables, qu'à ſes triſtes accens il n'y a point de Vieilles qui ne deſcendent d'un quatrième étage pour lui apporter un maravédi.

Tandis que ces fainéans vont ſous le maſque de la pauvreté attrapper l'argent du Public, je remarque bien des Artiſans laborieux, quoiqu'Eſpagnols, qui s'apprêtent à gagner leur vie à la ſueur de leur corps. J'apperçois de toutes parts des Hommes qui ſe lèvent & s'habillent, pour aller remplir leurs différens emplois. Combien de projets formés

formés cette nuit, vont s'exécuter ou s'évanouïr en ce jour! Que de démarches l'intérêt, l'amour & l'ambition vont faire faire.

Que vois-je dans la rue, interrompit Don Cléofas? qui est cette Femme chargée de médailles, que conduit un laquais, & qui marche avec précipitation? Elle a sans-doute quelque affaire fort pressante. Oui, certainement, répondit le Diable. C'est une vénérable Matrone, qui court à une maison où l'on a besoin de son ministère. Elle y va trouver une Comédienne qui pousse des cris, & auprès d'elle deux Cavaliers bien embarassés. L'un est le Mari, & l'autre un Homme de condition qui s'intéresse à ce qui va se passer; car les couches des femmes de Théâtre ressemblent à celles d'Alcmène; il y a toujours un Jupiter & un Amphitrion qui sont auteur du parti.

Ne diroit-on pas à voir ce Cavalier à cheval avec sa carabine, que c'est un Chasseur qui va faire la guerre aux lièvres & aux perdreaux des environs de Madrid; cependant il n'a aucune envie de prendre le divertissement de la chasse. Il est occupé d'un autre dessein. Il va gagner un village où il se

déguisera en Païsan, pour s'introduire sous cet habit dans une ferme où est sa maîtresse, sous la conduite d'une mère sévère & vigilante.

Ce jeune Bachelier qui passe & marche à pas précipités, a coutume d'aller tous les matins faire sa cour à un vieux Chanoine qui est son oncle, & dont il couche en joue la Prébende. Regardez dans cette maison, vis-à-vis de nous, un homme qui prend son manteau & se dispose à sortir. C'est un honnête & riche Bourgeois, qu'une affaire assez sérieuse inquiète. Il a une fille unique à marier. Il ne sait s'il la doit donner à un jeune Procureur qui la recherche, ou bien à un fièr *Hidalgo* qui la demande. Il va consulter ses amis là-dessus. Et dans le fond rien n'est plus embarrassant. Il craint, en choisissant le Gentilhomme, d'avoir un gendre qui le méprise; & il a peur, s'il s'en tient au Procureur, de mettre dans sa maison un ver qui en ronge tous les meubles.

Considérez un voisin de ce père embarrassé, & démêlez dans ce corps de logis où il y a de superbes ameublemens, un homme en robe de chambre de brocard rouge à fleurs d'or. C'est un Bel Esprit, qui fait le Seigneur en dé-

dépit de ſa baſſe origine. Il y a dix ans qu'il n'avoit pas vingt maravédis, & il jouït à-préſent de dix-mille ducats de rente. Il a un équipage très-joli; mais il en rabat l'entretien ſur ſa table, dont la frugalité eſt telle qu'il mange ordinairement le petit poulet en ſon particulier. Il ne laiſſe pas pourtant de régaler quelquefois, par oſtentation, des Perſonnes de qualité. Il donne aujourd'hui à dîner à des Conſeillers-d'Etat; & pour cet effet il vient d'envoyer chercher un Pâtiſſier & un Rotiſſeur; il va marchander avec eux ſou à ſou, après quoi il écrira ſur des cartes les ſervices dont ils ſeront convenus. Vous me parlez-là d'un grand craſſeux, dit Zambullo. Hé! mais répondit Aſmodée, tous les Gueux que la fortune enrichit bruſquement, deviennent avares ou prodigues, c'eſt la règle.

Aprenez-moi, dit l'Ecolier, qui eſt une belle Dame que je vois à ſa toilette, & qui s'entretient avec un Cavalier fort bien fait. Ah! vraîment s'écria le Boiteux, ce que vous remarquez-là mérite bien votre attention. Cette Femme eſt une Veuve Allemande qui vit à Madrid de ſon douaire,

& voit très-bonne compagnie ; & le Jeune Homme qui eſt avec elle, eſt un Seigneur nommé Don Antoine de Monſalve.

Quoique ce Cavalier ſoit d'une des premières Maiſons d'Eſpagne, il a promis à la Veuve de l'épouſer. Il lui a même fait un dédit de trois-mille piſtoles ; mais il eſt traverſé dans ſes amours par ſes parens, qui menacent de le faire enfermer, s'il ne rompt tout commerce avec l'Allemande, qu'ils regardent comme une Avanturière. Le Galant mortifié de les voir tous révoltés contre ſon panchant, vint hièr au ſoir chez ſa Maîtreſſe, qui s'appercevant qu'il avoit quelque chagrin, lui en demanda la cauſe. Il la lui aprit, en l'aſſurant que toutes les contradictions qu'il auroit à eſſuyer de la part de ſa famille, ne pourroient jamais ébranler ſa conſtance. La Veuve parut charmée de ſa fermeté, & ils ſe ſéparerent tous deux à minuit, très-contens l'un de l'autre.

Monſalve eſt revenu ce matin. Il a trouvé la Dame à ſa toilette, & il s'eſt mis ſur nouveaux frais à l'entretenir de ſon amour. Pendant la converſation, l'Allemande a ôté ſes papillot-

pillottes. Le Cavalier en a pris une ſans réflexion, l'a dépliée, & y voyant de ſon écriture: Comment donc, Madame, a-t-il dit en riant, eſt-ce-là l'uſage que vous faites des Billets-Doux qu'on vous envoie? Oui, Monſalve, a-t-elle répondu, vous voyez à quoi me ſervent les promeſſes des Amans qui veulent m'épouſer en dépit de leurs familles, j'en fais des papillottes. Quand le Cavalier a reconnu que c'étoit effectivement ſon dédit que la Dame avoit déchiré, il n'a pu s'empêcher d'admirer le deſintéreſſement de ſa Veuve, & il lui jure de-nouveau une éternelle fidélité.

Jettez les yeux, pourſuivit le Diable, ſur ce grand Homme ſec qui paſſe au-deſſous de nous. Il a un grand regiſtre ſous ſon bras, une écritoire pendue à ſa ceinture, & une guitarre ſur le dos. Ce perſonnage, dit l'Ecolier, a un air ridicule, je gagerois que c'eſt un original. Il eſt certain, reprit le Démon, que c'eſt un mortel aſſez ſingulier. Il y a des Philoſophes Cyniques en Eſpagne, en voilà un. Il va vers le Buen-Rétiro ſe mettre dans une prairie, où il y a une claire fontaine, dont l'eau pure forme un ruiſſeau qui

ſerpente parmi les fleurs. Il demeurera-là toute la journée à contempler les richeſſes de la nature, à jouer de la guitarre, & à faire des réflexions qu'il écrira ſur ſon régiſtre. Il a dans ſes poches ſa nourriture ordinaire, c'eſt-à-dire quelques oignons avec un morceau de pain. Telle eſt la vie ſobre qu'il mène depuis dix ans, & ſi quelque Ariſtipe lui diſoit comme à Diogène : Si tu ſavois faire ta cour aux Grands, tu ne mangerois pas des oignons, ce Philoſophe moderne lui répondroit : Je ferois ma cour aux Grands, auſſi-bien que toi, ſi je voulois abaiſſer un homme juſqu'à le faire ramper devant un autre homme.

En effet ce Philoſophe a autrefois été attaché aux Grands-Seigneurs, ils lui firent même ſa fortune ; mais ayant ſenti que leur amitié n'étoit pour lui qu'une honorable ſervitude, il rompit tout commerce avec eux. Il avoit un caroſſe qu'il quita, parce qu'il fit réflexion qu'il éclabouſſoit des gens qui valoient mieux que lui. Il a même donné preſque tous ſes biens à ſes amis indigens, il s'eſt ſeulement réſervé de quoi vivre de la manière qu'il vit ; car il ne lui paroît pas moins hon-

honteux pour un Philoſophe d'aller mandier ſon pain parmi le Peuple, que chez les Grands-Seigneurs.

Plaignez le Cavalier qui ſuit ce Philoſophe, & que vous voyez accompagné d'un chien. Il peut ſe vanter d'être d'une des meilleures Maiſons de Caſtille. Il a été riche, mais il s'eſt ruïné comme le Timon de Lucien, en régalant tous les jours ſes amis, & ſurtout en faiſant des fêtes ſuperbes aux naîſſances & aux mariages des Princes & Princeſſes ; en un mot, à chaque occaſion qu'a eu l'Eſpagne de faire des réjouïſſances. Dès-que les Paraſites ont vu ſa marmite renverſée, ils ont diſparu de chez lui, tous ſes amis l'ont abandonné, un ſeul lui eſt reſté fidèle, c'eſt ſon chien.

Dites-moi, Seigneur Diable, s'écria Léandro Pérez, à qui appartient cet équipage que je vois arrêté devant une maiſon. C'eſt, répondit le Démon, le caroſſe d'un riche Contador, qui va tous les matins dans cette maiſon, où demeure une Beauté Galicienne, dont ce vieux Pécheur de race More a ſoin, & qu'il aime éperdûment. Il aprit hièr au ſoir qu'elle lui avoit fait une infidélité. Dans la fureur que lui cauſa cet-

te

te nouvelle, il lui écrivit une Lettre pleine de reproches & de menaces. Vous ne devineriez pas quel parti la Coquette s'est avisée de prendre. Au lieu d'avoir l'impudence de nier le fait, elle a mandé ce matin au Trésorier, qu'il est justement irrité contre elle, qu'il ne doit plus la regarder qu'avec mépris, puisqu'elle a été capable de trahir un si galant homme; qu'elle reconnoit sa faute, qu'elle la déteste, & que pour s'en punir elle a déja coupé ses beaux cheveux, dont il sait bien qu'elle est idolâtre; enfin qu'elle est dans la résolution d'aller dans une retraite, consacrer le reste de ses jours à la pénitence.

Le vieux Soupirant n'a pu tenir contre les prétendus remords de sa Maîtresse, il s'est levé aussi-tôt pour se rendre chez elle. Il l'a trouvée dans les pleurs, & cette bonne Comédienne a si bien joué son rôle, qu'il vient de lui pardonner le passé. Il fera plus. Pour la consoler du sacrifice de sa chevelure, il lui promet en ce moment de la faire Dame de Paroisse, en lui achetant une belle maison de campagne, qui est actuellement à vendre auprès de l'Escurial.

Tou-

Toutes les boutiques ſont ouvertes, dit l'Ecolier, & j'apperçois déjà un Cavalier qui entre chez un Traiteur. Ce Cavalier, reprit Aſmodée, eſt un garçon de famille, qui a la rage d'écrire, & de vouloir abſolument paſſer pour Auteur. Il ne manque pas d'eſprit, il en a même aſſez pour critiquer tous les Ouvrages qui paroîſſent ſur la ſcène, mais il n'en a point aſſez pour en compoſer un raiſonnable. Il entre chez le Traiteur pour ordonner un grand repas; il donne à dîner aujourd'hui à quatre Comédiens, qu'il veut engager à protéger une mauvaiſe Pièce de ſa façon, qu'il eſt ſur le point de préſenter à leur Compagnie.

A-propos d'Auteurs, continua-t-il, en voilà deux qui ſe rencontrent dans la rue. Remarquez qu'ils ſe ſaluent avec un ris moqueur. Ils ſe mépriſent mutuellement, & ils ont raiſon. L'un écrit auſſi facilement que le Poëte Criſpinus, qu'Horace compare aux Soufflets des forges; & l'autre emploie bien du tems à faire des Ouvrages froids & inſipides.

Qui eſt ce Petit Homme qui deſcend de caroſſe à la porte de cette Egliſe, dit Zambullo? C'eſt, répondit

le

le Boiteux, un personnage digne d'être remarqué. Il n'y a pas dix ans qu'il abandonna l'Etude d'un Notaire où il étoit Maître-Clerc, pour s'aller jetter dans la Chartreuse de Saragosse. Au bout de six mois de Noviciat, il sortit de son Couvent, reparut à Madrid; mais ceux qui le connoissoient, furent étonnés de le voir devenir tout-à-coup un des principaux Membres du Conseil des Indes. On parle encore aujourd'hui d'une fortune si subite. Quelques-uns disent qu'il s'est donné au Diable; d'autres veulent qu'il ait été aimé d'une riche Douairière; & d'autres enfin qu'il ait trouvé un trésor. Vous savez ce qui en est, interrompit Don Cléofas. Oh! pour cela oui, repartit le Démon, & je vai vous révéler le mistère.

Pendant que notre Moine étoit Novice, il arriva qu'un jour en faisant dans son jardin une profonde fosse pour y planter un arbre, il apperçut une Cassette de cuivre qu'il ouvrit. Il y avoit dedans une Boëte d'or, qui contenoit une trentaine de diamans d'une grande beauté. Quoique le Religieux ne se connût pas autrement en Pierreries, il ne laissa pas de juger qu'il ve-

venoit de faire un bon coup de filet. Et prenant auſſi-tôt le parti que prend dans une Comédie de Plaute ce Gripus qui renonce à la pêche après avoir trouvé un tréſor, il quita le froc, & revint à Madrid; où par l'entremiſe d'un Jouaillier de ſes amis, il changea ſes Pierres précieuſes en Pièces d'or, & ces Pièces d'or en une Charge qui lui donne un beau rang dans la Societé Civile.

CHAPITRE VII.

Ce que le Diable fit encore remarquer à Don Cléofas.

IL faut, pourſuivit Aſmodée, que je vous faſſe rire en vous aprenant un trait de cet Homme qui entre chez un Marchand de Liqueurs. C'eſt un Médecin Biſcayen, il va prendre une taſſe de chocolat, après quoi il paſſera toute la journée à jouer aux échecs.

Pendant ce tems-là, ne craignez pas pour ſes Malades, il n'en a point; & quand il en auroit, les momens qu'il emploie à jouer ne ſeroient pas les plus mau-

mauvais pour eux. Il ne manque pas d'aller tous les ſoirs chez une belle & riche Veuve qu'il voudroit épouſer, & dont il fait ſemblant d'être fort amoureux. Quand il eſt avec elle, un fripon de valet qu'il a pour tout domeſtique, & avec lequel il s'entend, lui apporte une fauſſe liſte, qui contient les noms de pluſieurs Perſonnes de qualité, de la part deſquelles on eſt venu chercher ce Docteur. La Veuve prend tout cela au pied de la lettre, & notre Joueur d'échecs eſt ſur le point de gagner la partie.

Arrêtons-nous devant cet Hôtel, auprès duquel nous ſommes. Je ne veux point paſſer outre, ſans vous faire remarquer les perſonnes qui l'habitent. Parcourez des yeux les appartemens. Qu'y découvrez-vous? J'y démêle des Dames dont la beauté m'éblouït, répondit l'Ecolier. J'en vois quelques-unes qui ſe lèvent, & d'autres qui ſont déjà levées. Que de charmes elles offrent à mes regards! Je m'imagine voir les Nymphes de Diane, telles que les Poëtes nous les repréſentent.

Si ces Femmes que vous admirez, reprit le Boiteux, ont les attraits des Nymphes de Diane, elles n'en ont aſſuré-

ſurément pas la chaſteté. Ce ſont quatre ou cinq Avanturières, qui vivent enſemble à frais communs. Auſſi dangereuſes que ces belles Demoiſelles de Chevalerie qui arrêtoient par leurs appas les Chevaliers qui paſſoient devant leurs châteaux, elles attirent les jeunes gens chez elles. Malheur à ceux qui s'en laiſſent charmer! Pour avertir du péril que courent les paſſans, il faudroit faire mettre devant cette maiſon des baliſes, comme on en met dans les rivières, pour marquer les endroits dont il ne faut pas s'aprocher.

Je ne vous demande pas, dit Léandro Pérez, où vont ces Seigneurs que je vois dans leurs caroſſes. Ils vont ſans-doute au lever du Roi. Vous l'avez dit, reprit le Diable; & ſi vous voulez y aller auſſi, je vous y conduirai; nous ferons-là quelques remarques réjouïſſantes. Vous ne pouvez rien me propoſer qui me ſoit plus agréable, repliqua Zambullo., je m'en fais par avance un grand plaiſir.

Alors le Démon, promt à ſatisfaire Don Cléofas, l'emporta vers le Palais du Roi: mais avant que d'y arriver, l'Ecolier appercevant des Manœuvres qui travailloient à une porte fort haute,

té, demanda si c'étoit un portail d'Eglise qu'ils faisoient. Non, lui répondit Asmodée, c'est la porte d'un nouveau Marché. Elle est magnifique, comme vous voyez ; cependant quand ils l'élèveroient jusqu'aux nues, jamais elle ne sera digne des deux vers Latins qu'on doit mettre dessus.

Que me dites-vous, s'écria Léandro ? Quelle idée vous me donnez de ces deux Vers, je meurs d'envie de les savoir. Les voici, reprit le Démon, préparez-vous à les admirer.

Quàm benè Mercurius nunc merces vendit opimas,
Momus ubi fatuos vendidit ante sales!

Il y a dans ces deux Vers un jeu de mots le plus joli du monde. Je n'en sens point encore toute la beauté, dit l'Ecolier. Je ne sai pas bien ce que signifient ces *fatuos sales*. Vous ignorez donc, repartit le Diable, que la place où l'on bâtit ce Marché pour y vendre des Denrées, fut autrefois un Collège de Moines qui enseignoient à la Jeunesse les Humanités. Les Régens de ce Collège y faisoient représenter par leurs Ecoliers des Drammes, des

des Pièces de Théatre fades & entremêlées de Ballets si extravagans, qu'on y voyoit danser jusques aux *Prétérits* & aux *Supins*. Oh! ne m'en dites pas davantage, interrompit Zambullo! Je sai bien quelle drogue c'est que les Pièces de Collège, l'inscription me paroît admirable.

A-peine Asmodée & Don Cléofas furent-ils sur l'escalier du Palais du Roi, qu'ils virent plusieurs Courtisans qui montoient les degrés. A-mesure que ces Seigneurs passoient auprès d'eux, le Diable faisoit le Nomenclateur. Voilà, disoit-il à Léandro Pérez, en les lui montrant du doigt, l'un après l'autre, voilà le Comte de Villalonso, de la Maison de la Puébla d'Elléréna: voici le Marquis de Castro Fueste: celui-là c'est Don Lopez de los Rios, Président du Conseil des Finances: celui-ci, le Comte de Villa Hombrosa. Il ne se contentoit pas de les nommer, il faisoit leur éloge, mais ce malin esprit y ajoutoit toujours quelque trait satyrique, il leur donnoit à chacun son lardon.

Ce Seigneur, disoit-il de l'un, est affable & obligeant. Il vous écoute

avec

avec un air de bonté. Implorez-vous sa protection? il vous l'accorde généreusement, & vous offre son crédit. C'est dommage qu'un homme qui aime tant à faire plaisir, ait la mémoire si courte, qu'un quart-d'heure après que vous lui avez parlé, il oublie ce que vous lui avez dit.

Ce Duc, disoit-il, en parlant d'un autre, est un des Seigneurs de la Cour du meilleur caractère. Il n'est pas comme la plupart de ses pareils, différent de lui-même d'un moment à un autre. Il n'y a point de caprice, point d'inégalité dans son humeur. Ajoutez à cela, qu'il ne paye pas d'ingratitude l'attachement qu'on a pour sa personne, ni les services qu'on lui rend; mais par malheur, il est trop lent à les reconnoître; il laisse désirer si long-tems ce qu'on attend de lui, qu'on croit l'avoir bien acheté lorsqu'on l'a obtenu.

Après que le Démon eut fait connoître à l'Ecolier les bonnes & les mauvaises qualités d'un grand nombre de Seigneurs, il l'emmena dans une salle où il y avoit des hommes de toute sorte de conditions, & particulièrement tant de Chevaliers, que Don Cleofas s'écria: Que de Chevaliers!

parbleu, il faut qu'il y en ait bien en Eſpagne! Je vous en répons, dit le Boiteux. Et cela n'eſt pas ſurprenant; puiſque pour être Chevalier de Saint Jaques ou de Calatrave, il n'eſt pas néceſſaire, comme autrefois pour devenir Chevalier Romain, d'avoir vingt-cinq-mille écus de patrimoine. Auſſi s'apperçoit-on que c'eſt une marchandiſe bien mêlée.

Envisagez, continua-t-il, la mine platte qui eſt derrière vous. Parlez plus bas, interrompit Zambullo, cet Homme vous entend. Non, non, répondit le Diable; le même charme qui nous rend inviſibles, ne permet pas qu'on nous entende. Regardez cette figure-là. C'eſt un Catalan qui revient des Iles Philippines, où il étoit Flibuſtier. Diriez-vous à le voir, que c'eſt un Foudre de guerre? Il a pourtant fait des actions prodigieuſes de valeur. Il va ce matin préſenter au Roi un placet, par lequel il demande certain poſte pour récompenſe de ſes ſervices; mais je doute fort qu'il l'obtienne, puiſqu'il ne s'adreſſe pas auparavant au Prémier Miniſtre.

Je vois à la main droite de ce Flibuſtier, dit Léandro Pérez, un gros

& grand Homme, qui paroît faire l'important. A juger de sa condition par l'orgueil qu'il y a dans son maintien, il faut que ce soit quelque riche Seigneur. Ce n'est rien moins que cela, repartit Asmodée. C'est un *Hidalgo* des plus pauvres, qui pour subsister donne à jouer sous la protection d'un Grand.

Mais je remarque un Licentié qui mérite bien que je vous le fasse observer. C'est celui que vous voyez qui s'entretient auprès de la prémière fenêtre, avec un Cavalier vétu de velours gris-blanc. Ils parlent tous deux d'une affaire qui fut hièr jugée par le Roi. Je vai vous en faire le détail.

Il y a deux mois que ce Licentié, qui est Académicien de l'Académie de Tolède, donna au public un Livre de Morale qui révolta tous les vieux Auteurs Castillans. Ils le trouvèrent plein d'expressions trop hardies, & de mots trop nouveaux. Les voilà qui se liguent contre cette production singulière. Ils s'assemblent, & dressent un placet qu'ils présentent au Roi, pour le suplier de condamner ce Livre, comme contraire à la pureté & à la netteté de la Langue Espagnole.

Le placet parut digne d'attention à Sa Majeſté, qui nomma trois Commiſſaires pour examiner l'Ouvrage. Ils eſtimèrent que le ſtile en étoit effectivement reprehenſible, & d'autant plus dangereux qu'il étoit plus brillant. Sur leur rapport, voici de quelle manière le Roi a décidé. Il a ordonné, ſous peine de deſobéiſſance, que ceux des Académiciens de Tolède qui écrivent dans le goût de ce Licentié, ne composeront plus de Livres à l'avenir ; & que même, pour mieux conſerver la pureté de la Langue Caſtillane, ces Académiciens ne pourront être remplacés après leur mort, que par des perſonnes de la prémière qualité.

Cette déciſion eſt merveilleuſe, s'écria Zambullo en riant. Les partiſans du Langage Ordinaire n'ont plus rien à craindre. Pardonnez-moi, repartit le Démon. Les Auteurs, ennemis de cette noble ſimplicité qui fait le charme des Lecteurs ſenſés, ne ſont pas tous de l'Académie de Tolède.

Don Cléofas fut curieux d'aprendre qui étoit le Cavalier habillé de voleurs gris blanc qu'il voyoit en converſation avec le Licentié. C'eſt, lui dit le Boiteux, un Cadet Catalan, Officier

de la Garde Espagnole. Je vous assure que c'est un garçon très-spirituel. Je veux, pour vous faire juger de son esprit, vous citer une repartie qu'il fit hièr à une Dame en fort bonne compagnie. Mais pour l'intelligence de ce bon mot, il faut savoir qu'il a un frere, nommé Don André de Prada, qui étoit il y a quelques années Officier comme lui dans le même Corps.

Il arriva qu'un jour un gros Fermier des Domaines du Roi aborda ce Don André, & lui dit: Seigneur de Prada, je porte même nom que vous, mais nos familles sont différentes. Je sai que vous êtes d'une des meilleures maisons de Catalogne, & en même tems que vous n'êtes pas riche. Moi, je suis riche & d'une naissance peu illustre. N'y auroit-il pas moyen de nous faire part mutuellement de ce que nous avons de bon l'un & l'autre? Avez-vous vos Titres de Noblesse? Don André répondit qu'oui. Cela étant, repliqua le Fermier, si vous voulez me les communiquer, je les mettrai entre les mains d'un habile Généalogiste, qui travaillera là-dessus, & nous rendra parens en dépit de nos ayeux. De mon côté, par reconnoissance, je vous ferai

rai préfent de trente-mille piftoles. Sommes-nous d'accord ? Don André fut ébloui de la fomme. Il accepta la propofition, confia fes pancartes au Fermier, & de l'argent qu'il en reçut acheta une Terre confidérable en Catalogne, où il vit depuis ce tems-là.

Or fon cadet, qui n'a rien gagné à ce marché, étoit hièr à une table où l'on parla par hazard du Seigneur de Prada, Fermier des Domaines du Roi; & là-deffus une Dame de la compagnie, adreffant la parole à ce jeune Officier, lui demanda s'il n'étoit pas parent de ce Fermier? Non, Madame, lui répondit-il, je n'ai pas cet honneur-là, c'eft mon frère.

L'Ecolier fit un éclat de rire à cette repartie, qui lui parut des plus plaifantes. Puis appercevant tout-à-coup un petit Homme qui fuivoit un Courtifan, il s'écria: Hé, bon Dieu! que ce petit homme qui fuit ce Seigneur lui fait de révérences, il a fans-doute quelque grace à lui demander. Ce que vous remarquez-là, reprit le Diable, vaut bien la peine que je vous dife la caufe de ces civilités. Ce petit homme eft un honnête Bourgeois, qui a une affez belle maifon de campagne aux

environs de Madrid, dans un endroit où il y a des eaux minérales qui sont en réputation. Il a prêté sans intérêt cette maison pour trois mois à ce Seigneur, qui y a été prendre les eaux. Le Bourgeois en ce moment prie très-affectueusement ledit Seigneur de le servir dans une occasion qui s'en présente, & le Seigneur refuse fort poliment de lui rendre service.

Il ne faut pas que je laisse échapper ce Cavalier de race Plébéyenne, lequel fend la presse en tranchant de l'homme de Condition. Il est devenu excessivement riche en peu de tems par la Science des Nombres. Il y a dans sa maison autant de domestiques que dans l'hôtel d'un Grand, & sa table l'emporte sur celle d'un Ministre pour la délicatesse & l'abondance. Il a un équipage pour lui, un autre pour sa femme, & un autre pour ses enfans. On voit dans ses écuries les plus belles mules & les plus beaux chevaux du monde. Il acheta même ces jours passés, & paya argent comptant, un superbe attelage, que le Prince d'Espagne avoit marchandé & trouvé trop cher. Quelle insolence, dit Léandro! Un Turc qui verroit ce Drolle-là dans un

état si florissant, ne manqueroit pas de le croire à la veille d'essuyer quelque fâcheux revers de fortune. J'ignore l'avenir, dit Asmodée, mais je ne puis m'empêcher de penser comme un Turc.

Ah! qu'est-ce que je vois, continua le Démon avec surprise? peu s'en faut que je ne doute du rapport de mes yeux. Je démêle dans cette salle un Poëte qui n'y devroit pas être. Comment ôse-t-il se montrer ici, après avoir fait des vers qui offensent de Grands Seigneurs Espagnols? il faut qu'il compte bien sur le mépris qu'ils ont pour lui.

Considérez attentivement ce respectable Personnage qui entre appuyé sur un Ecuyer. Remarquez comme, par considération, tout le monde se range pour lui faire place. C'est le Seigneur Don Joseph de Reynaste & Ayala, Grand Juge de Police. Il vient rendre compte au Roi de ce qui est arrivé cette nuit dans Madrid. Regardez ce bon Vieillard avec admiration.

Véritablement, dit Zambullo, il a l'air d'être une homme de bien. Il seroit à souhaiter, reprit le Boiteux, que tous les Corrégidors le prîssent

pour modèle. Ce n'est pas un de ces esprits violens qui n'agissent que par humeur & par impétuosité; il ne fera point arrêter un homme sur le simple rapport d'un Alguasil, d'un Sécretaire ou d'un Commis. Il sait trop bien que ces sortes de gens, pour la plupart, ont l'ame vénale, & sont capables de faire un honteux trafic de son autorité. C'est pourquoi, lorsqu'il est question d'enfermer une Accusé, il aprofondit l'accusation, jusqu'à ce qu'il ait démêlé la vérité. Aussi n'envoie-t-il jamais des Innocens dans les prisons; il n'y fait mettre que des Coupables, encore n'abandonne-t-il pas ceux-ci à la barbarie qui règne dans les cachots. Il va voir lui-même ces Misérables, & a soin d'empêcher qu'on n'ajoute l'inhumanité aux justes rigueurs des loix.

Le beau caractère, s'écria Léandro! l'aimable mortel! je serois curieux de l'entendre parler au Roi. Je suis bien mortifié, répondit le Diable, d'être obligé de vous dire, que je ne puis contenter ce nouveau désir, sans m'exposer à recevoir une insulte. Il ne m'est pas permis de m'introduire auprès des Souverains. Ce seroit empié-

er sur les droits de Léviatan, de Belfegor & d'Astarot. Je vous l'ai déjà dit, ces trois Esprits sont en possession d'obséder les Princes. Il est défendu aux autres Démons de paroître dans les Cours ; & je ne sai à quoi je pensois, lorsque je me suis avisé de vous amener ici. C'est avoir fait, je l'avoue, une démarche bien téméraire. Si ces trois Diables m'appercevoient, ils viendroient avec fureur fondre sur moi, & entre nous je ne serois pas le plus fort.

Puisque cela est, repliqua l'Ecolier, éloignons-nous promtement de ce Palais. J'aurois une mortelle douleur de vous voir houspiller par vos confrères, sans pouvoir vous secourir; car si je me mettois de la partie, je crois que vous n'en seriez guères mieux. Non, sans-doute, repartit Asmodée, ils ne sentiroient point vos coups, & vous péririez sous les leurs.

Mais, ajouta-t-il, pour vous consoler de ce que je ne vous fais pas entrer dans le cabinet de votre grand Monarque, je vai vous procurer un plaisir qui vaudra bien celui que vous perdez. En achevant ces paroles, il prit par la main Don Cléofas, & fen-

dit avec lui les airs du côté de la Merci.

CHAPITRE VIII.

Des Captifs.

ILs s'arrêtèrent tous deux ſur une maiſon voiſine de ce Monaſtère, à la porte duquel il y avoit un grand concours de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe. Que de monde, dit Léandro Pérez! quelle cérémonie aſſemble ici tout ce peuple ? C'eſt, répondit le Démon, une cérémonie que vous n'avez jamais vue, quoiqu'elle ſe faſſe à Madrid de tems en tems. Trois cens Eſclaves, tous ſujets du Roi d'Eſpagne, vont arriver dans un moment. Ils reviennent d'Algèr, où les Pères de la Redemption les ont été racheter. Toutes les rues par où ils doivent paſſer, vont ſe remplir de ſpectateurs.

Il eſt vrai, repliqua Zambullo, que je n'ai pas été juſqu'ici fort curieux de voir un ſemblable ſpectacle ; & ſi c'eſt-là celui que votre Seigneurie me reſerves, je vous dirai franchement que

vous

vous ne deviez pas tant m'en faire fête. Je vous connois trop bien, repartit le Diable, pour ignorer que ce n'eſt pas pour vous un agréable paſſe-tems, que d'obſerver des Miſérables. Mais quand vous ſaurez qu'en vous les faiſant connoître, j'ai deſſein de vous révéler les particularités remarquables qu'il y a dans la captivité des uns, & les embarras où vont ſe trouver quelques autres à leur retour chez eux, je ſuis perſuadé que vous ne ſerez pas fâché que je vous donne ce divertiſſement. Oh! pour cela non, reprit l'Ecolier. Ce que vous dites-là change la thèſe, & vous me ferez un vrai plaiſir de tenir votre promeſſe.

Pendant qu'ils s'entretenoient de cette ſorte, ils entendirent tout-à-coup de grands cris, que pouſſa la populace à la vue des Captifs, qui marchoient en cet ordre. Ils alloient à pied deux à deux ſous leurs habits d'eſclaves, & chacun ayant ſa chaîne ſur ſes épaules. Un aſſez grand nombre de Religieux de la Merci, qui avoient été au-devant d'eux, les précédoient, montés ſur des mules caparaçonnées d'étamine noire, comme s'ils eûſſent mené un deuil; & un de ces bons Pères portoit l'étendart

de la Redemption. Les plus jeunes Captifs étoient à la tête ; les vieux les suivoient ; & derrière ceux-ci paroissoit sur un petit cheval un Religieux du même Ordre que les prémiers, lequel avoit tout l'air d'un Prophète ; aussi étoit-ce le Chef de la Mission. Il s'attiroit les yeux des assistans par sa gravité, ainsi que par une longue barbe grise qui le rendoit vénérable. Et on lisoit sur le visage de ce Moïse Espagnol, la joie inexprimable qu'il ressentoit de ramener tant de Chrétiens dans leur patrie.

Ces Captifs, dit le Boiteux, ne sont pas tous également ravis d'avoir recouvré la liberté. S'il y en a qui se réjouïssent d'être sur le point de revoir leurs parens, il en est d'autres qui craignent d'aprendre que, pendant leur absence, il ne soit arrivé dans leurs familles des évènemens plus cruels pour eux que l'esclavage.

Par exemple, les deux qui marchent les prémiers, sont dans le dernier cas. L'un, natif de la petite ville de Vélilla, en Arragon, après avoir été dix ans dans la servitude des Turcs, sans recevoir aucunes nouvelles de sa femme, va la retrouver mariée en secondes nôces,

ſtes, & mère de cinq enfans qui ne ſont pas de ſon bail. L'autre, fils d'un Marchand de Laine de Ségovie, fut enlevé par un Corſaire, il y a près de quatre luſtres. Il apréhende que depuis tant d'années ſa famille n'ait changé de face: & ſa crainte n'eſt pas ſans fondement: ſon père & ſa mère ſont morts, & ſes frères qui ont partagé tout le bien, l'ont diſſipé par leur mauvaiſe conduite.

J'enviſage avec attention un Eſclave, dit l'Écolier, & je juge à ſon air qu'il eſt charmé de n'être plus expoſé à la baſtonnade. Le Captif que vous regardez, répondit le Diable, a grand ſujet d'être joyeux de ſa délivrance. Il ſait qu'une tante, dont il eſt unique héritier, vient de mourir, & qu'il va jouïr d'une fortune brillante. Cela l'occupe bien agréablement, & lui donne cet air de ſatisfaction que vous lui remarquez.

Il n'en eſt pas de-même du malheureux Cavalier qui marche à ſon côté. Une cruelle inquiétude l'agite ſans relâche, & en voici la cauſe. Lorſqu'il fut pris par un Pirate d'Algèr, en voulant paſſer d'Eſpagne en Italie, il aimoit une Dame & en étoit aimé. Il

a peur que pendant qu'il étoit dans les fers, la fidélité de la Belle n'ait pas été inébranlable. Et a-t-il été long-tems Esclave, dit Zambullo? Dix-huit mois, répondit Asmodée. Oh! parbleu, repliqua Léandro Pérez, je crois que ce Galant se livre à une vaine terreur. Il n'a pas mis là constance de sa Dame à une assez forte épreuve, pour devoir tant s'allarmer. C'est ce qui vous trompe, repartit le Boiteux: sa Princesse n'a pas si-tôt sçu qu'il étoit captif en Barbarie, qu'elle s'est pourvue d'un autre Amant.

Diriez-vous, continua le Démon, que ce Personnage qui suit immédiatement les deux que nous venons d'observer, & qu'une épaisse barbe rousse rend effroyable à voir, fût un fort joli homme? Rien pourtant n'est plus véritable; & vous voyez dans cette figure hideuse, le héros d'une histoire assez singulière, que je vai vous conter.

Ce grand Garçon se nomme Fabricio. Il avoit à peine quinze ans, lorsque son père, riche Laboureur de Cinquello, gros bourg du Royaume de Léon, mourut; & il perdit aussi sa mère, peu de tems après. De sorte

qu'étant fils unique, il demeura maître d'un bien considérable, dont l'administration fut confiée à un de ses oncles, qui avoit de la probité. Fabricio acheva ses études, déja commencées à Salamanque. Il y aprit ensuite à monter à cheval, à faire des armes ; en un mot, il ne négligea rien de tout ce qui pouvoit concourir à le rendre digne d'être regardé favorablement de Donna Hypolita, sœur d'un petit Gentilhomme qui avoit sa chaumière à deux portées d'escopette de Cinquello.

Cette Dame étoit parfaitement belle, & à peu près de l'âge de Fabrice, qui l'ayant vue dès son enfance, avoit succé, pour ainsi dire, avec le lait, l'amour dont il brûloit pour elle. Hypolite de son côté s'étoit bien apperçue qu'il n'étoit pas mal fait; mais le connoissant pour le fils d'un Laboureur, elle ne daignoit pas le considérer avec beaucoup d'attention. Elle étoit d'une fierté insupportable, aussi-bien que son frère Don Thomas de Xaral, qui n'avoit peut-être pas son pareil en Espagne, pour être gueux & entêté de sa noblesse.

Cet orgueilleux Gentilhomme de campagne habitoit une maison, qu'il ap-

appelloit son château, & qui n'étoit, à parler proprement, qu'une masure, tant elle menaçoit ruïne de toutes parts! Cependant, quoique ses facultés ne lui permîssent pas de la faire réparer, quoiqu'il eût de la peine à vivre, il ne laissoit pas d'avoir un valet pour le servir, & de plus il y avoit une femme Maure auprès de sa sœur.

C'étoit une chose réjouïssante, que de voir paroître Don Thomas dans le bourg les Fêtes & les Dimanches avec un habit de velours cramoisi tout pelé, & un petit chapeau garni d'un vieux plumet jaune, qu'il conservoit chez lui comme des reliques pendant les autres jours de la semaine. Paré de ces guenilles, qui lui sembloient autant de preuves de sa noble origine, il tranchoit du Seigneur, & croyoit assez payer les profondes révérences qu'on lui faisoit, lorsqu'il vouloit bien y répondre par un regard. Sa sœur n'étoit pas moins folle que lui de l'antiquité de sa race, & elle joignoit à ce ridicule, celui d'être si vaine de sa beauté, qu'elle vivoit dans la glorieuse espérance que quelque Grand viendroit la demander en mariage.

Tels étoient les caractères de Don Tho-

Thomas & d'Hypolite. Fabricio le favoit bien; & pour s'infinuer auprès de deux perfonnes fi altières, il prit le parti de flatter leur vanité par de faux refpects: ce qu'il fit avec tant d'adreffe, que le frère & la fœur enfin trouvèrent bon qu'il eût l'honneur de leur aller fouvent rendre fes hommages. Comme il ne connoiffoit pas moins leur mifère que leur orgueil, il avoit envie tous les jours de leur offrir fa bourfe; mais la crainte de révolter contre lui leur fierté, l'en empêchoit. Néanmoins, fon ingénieufe générofité trouva moyen de les aider, fans les expofer à rougir: Seigneur, dit-il un jour en particulier au Gentilhomme, j'ai deux-mille ducats à mettre en dépôt, ayez la bonté de me les garder, que je vous aye cette obligation-là.

Il n'eft pas befoin de demander fi Xaral y confentit. Outre qu'il étoit mal en argent, il avoit la confcience d'un Dépofitaire. Il fe chargea volontiers de cette fomme. Il ne l'eut pas fi-tôt entre les mains, qu'il en employa fans façon une bonne partie à faire réparer fa chaumière, & à fe donner toutes fes petites commodités. Un habit neuf d'un très-beau velours bleu fut

fut levé & fait à Salamanque, & une plume verte qu'on y acheta vint ravir au vieux plumet jaune la gloire dont il étoit en possession immémoriale d'orner le noble chef de Don Thomas. La belle Hypolite eut aussi sa paraguante, & fut parfaitement bien nippée. C'est ainsi que Xaral dissipoit les ducats qui lui avoient été confiés, sans penser qu'ils ne lui appartenoient point, & que jamais il ne pourroit les restituer. Il ne se fit pas le moindre scrupule d'en user ainsi. Il crut même qu'il étoit juste qu'un Roturier payât l'honneur d'être en commerce avec un Gentilhomme.

Fabricio avoit bien prévu cela, mais en même tems il s'étoit flatté qu'en faveur de ses espèces, Don Thomas vivroit avec lui plus familièrement, qu'Hypolite peu-à-peu s'accoutumeroit à souffrir ses soins, & lui pardonneroit enfin l'audace d'avoir élevé sa pensée jusqu'à elle. Véritablement il en eut auprès d'eux un accès plus libre. Ils lui firent plus d'amitiés qu'ils ne lui en avoient fait auparavant. Un homme riche est toujours gracieusé des Grands, quand il se rend leur vache à lait. Xaral & sa sœur, qui jusqu'alors n'a-

n'avoient connu les richeſſes que de nom, n'eurent pas plutôt ſenti leur utilité, qu'ils jugèrent que Fabricio méritoit d'être ménagé. Ils eurent pour lui des égards & des attentions qui le charmèrent. Il crut que ſa perſonne ne leur déplaîſoit pas, & qu'aſſurément ils avoient fait réflexion que tous les jours des Gentilshommes, pour ſoutenir leur nobleſſe, étoient obligés d'avoir recours à des alliances roturières. Dans cette opinion qui flattoit ſon amour, il ſe réſolut à demander Hypolite en mariage.

Dès la prémière occaſion favorable qu'il put trouver de parler à Don Thomas, il lui dit qu'il ſouhaitoit paſſionnément d'être ſon beau-frère, & que pour avoir cet honneur, non ſeulement il lui abandonneroit le dépôt, mais qu'il lui feroit encore préſent d'un millier de piſtoles. Le ſuperbe Xaral rougit à cette propoſition, qui réveilla ſon orgueil; & dans ſon prémier mouvement, peu s'en fallut qu'il ne fît éclater tout le mépris qu'il avoit pour le fils d'un Laboureur. Néanmoins, quelque indigné qu'il fût de la témérité de Fabrice, il ſe contraignit; & ſans témoigner aucun dédain, il lui répon-

pondit, qu'il ne pouvoit ſur le champ ſe déterminer dans une pareille affaire, qu'il étoit à propos de conſulter là-deſſus Hypolite, & de faire même une aſſemblée de parens.

Il renvoya le Galant avec cette réponſe, & convoqua effectivement une diète, composée de quelques *Hidalgos* de ſon voiſinage, leſquels étoient de ſes parens, & qui tous avoient comme lui la rage de la *Hidalguia*. Il tint conſeil avec eux, non pour leur demander s'ils étoient d'avis qu'il accordât ſa ſœur à Fabricio; mais pour délibérer de quelle façon il falloit punir ce jeune inſolent, qui malgré la baſſeſſe de ſa naiſſance, ôſoit aſpirer à la poſſeſſion d'une fille de la qualité d'Hypolite.

Dès qu'il eut expoſé cette audace à l'aſſemblée, au ſeul nom de Fabrice & de fils de Laboureur, vous euſſiez vu les yeux de tous ces nobles s'allumer de fureur. Chacun vomit feu & flammes contre l'audacieux. Les uns, ainſi que les autres, veulent qu'il expire ſous le bâton, pour expier l'outrage qu'il a fait à leur famille, par la propoſition d'un ſi honteux hymenée. Cependant, après qu'on eut con-

considéré la chose plus mûrement, le résultat de la diète fut qu'on laisseroit vivre le coupable; mais que pour lui aprendre à ne se plus méconnoître, on lui feroit un tour dont il auroit sujet de se souvenir long-tems.

On proposa diverses fourberies, & celle-ci prévalut. On décida qu'Hypolite feindroit d'être sensible a l'attachement de Fabricio, & que sous prétexte de vouloir consoler ce malheureux Amant du refus que Don Thomas feroit de le prendre pour beau-frère, elle lui donneroit une nuit rendez-vous au château, où, dans le tems qu'il feroit introduit par la femme Maure, des gens appostés le surprendroient avec cette soubrette, qu'on lui feroit épouser par force.

La sœur de Xaral se prêta d'abord sans répugnance à cette supercherie. Il lui sembla qu'il y alloit de sa gloire, de regarder comme une injure la recherche d'un homme d'une condition si inférieure à la sienne. Mais cette orgueilleuse disposition fit bien-tôt place à des mouvemens de pitié, ou plutôt l'amour se rendit tout-à-coup maître de la fierté d'Hypolite.

Dès ce moment, elle vit les choses d'un

d'un autre œil. Elle trouva l'obſcure origine de Fabricio compenſée par ſes belles qualités qu'il avoit, & n'apperçut plus en lui qu'un Cavalier digne de toute ſon affection. Admirez, Seigneur Ecolier, admirez le prodigieux changement que cette paſſion eſt capable de produire. Cette même Fille, qui s'imaginoit qu'un Prince à peine méritoit de la poſſéder, s'entête en un inſtant d'un Fils de Laboureur, & s'aplaudit de ſes prétentions, après les avoir enviſagées comme une ignominie.

Elle s'abandonna au panchant qui l'entraînoit; & bien loin de ſervir le reſſentiment de ſon frère, elle entretint avec Fabrice une ſecrète intelligence, par l'entremiſe de la femme Maure, qui le faiſoit entrer quelquefois la nuit dans la chaumière. Mais Don Thomas eut quelque ſoupçon de ce qui ſe paſſoit. Sa ſœur lui devint ſuſpecte. Il l'obſerva, & fut convaincu par ſes propres yeux, qu'au lieu de répondre aux intentions de la famille, elles les trahiſſoit. Il en avertit promtement deux de ſes couſins, qui prenant feu à cette nouvelle, commencèrent à crier: *Vengeance, Don Thomas, vengeance!* Xaral, qui n'avoit pas beſoin

ſoin d'être excité à tirer raiſon d'une offenſe de cette nature, leur dit avec une modeſtie Eſpagnole, qu'ils verroient l'uſage qu'il ſavoit faire de ſon épée, quand il s'agiſſoit de l'employer à venger ſon honneur. Enſuite il les pria de ſe rendre chez lui, à l'entrée d'une nuit qu'il leur marqua.

Ils furent très-exacts à s'y trouver. Il les introduiſit & les cacha dans une petite chambre, ſans que perſonne de la maiſon s'en apperçût; puis il les quitta en leur diſant, qu'il reviendroit les joindre auſſi-tôt que le Galant ſeroit entré dans le château, ſuppoſé qu'il s'aviſât d'y venir cette nuit-là: ce qui ne manqua pas d'arriver, la mauvaiſe étoile de nos Amans ayant voulu qu'ils choisîſſent cette même nuit pour s'entretenir.

Déjà Fabricio étoit avec ſa chère Hypolite. Ils commençoient à ſe tenir des diſcours qu'ils s'étoient déjà tenus cent fois, mais qui bien que répétés ſans-ceſſe ont toujours le charme de la nouveauté, lorſqu'ils furent desagréablement interrompus par les Cavaliers qui veilloient pour les ſurprendre. Don Thomas & ſes Couſins vinrent fondre tous trois courageuſement ſur

ſur Fabrice, qui n'eut que le tems de ſe mettre en défenſe, & qui jugeant à leur action qu'ils vouloient l'aſſaſſiner, ſe battit en deſeſpéré. Il les bleſſa tous les trois, & leur préſentant toujours la pointe de ſon épée, il eut le bonheur de gagner la porte & de ſe ſauver.

Alors Xaral, voyant que ſon ennemi lui échappoit après avoir impunément deshonoré ſa maiſon, tourna ſa fureur contre la malheureuſe Hypolite, & lui plongea ſon épée dans le cœur; & ſes deux parens, très-mortifiés du mauvais ſuccès de leur complot, ſe retirèrent chez eux avec leurs bleſſures.

Demeurons-en là, pourſuivit Aſmodée; quand nous aurons vu paſſer tous les Captifs, j'achèverai l'hiſtoire de celui-ci. Je vous raconterai de quelle ſorte, après que la Juſtice ſe fut emparée de tous ſes biens, à l'occaſion de ce funeſte évènement, il eut le malheur d'être fait eſclave en voyageant ſur mer.

Pendant que vous me faiſiez le récit que vous avez fait, dit Don Cléofas, j'ai remarqué parmi ces infortunés, un Jeune Homme qui avoit l'air ſi triſte, ſi languiſſant, qu'il s'en eſt peu fallu

que

que je ne vous aye interrompu pour vous en demander la cause. Vous n'y perdrez rien, répondit le Démon. Je puis vous aprendre ce que vous souhaitez de savoir. Ce Captif, dont l'abattement vous a frappé, est un Enfant de famille de Valladolid. Il étoit en esclavage depuis deux ans, chez un Patron qui a une femme très-jolie. Elle aimoit violemment cet Esclave, qui payoit son amour du plus vif attachement. Le Patron s'en étant douté, s'est hâté de vendre le Chrétien, de peur qu'il ne travaillât chez lui à la propagation des Turcs. Le tendre Castillan, depuis ce tems-là, pleure sans-cesse la perte de sa Patrone. La liberté ne peut l'en consoler.

Un Vieillard de bonne mine attire mes regards dit Léandro Pérez. Qui est cet homme là? Le Diable répondit: C'est un Barbier, natif de Guipuscoa, qui va s'en retourner en Biscaye, après quarante ans de captivité. Lorsqu'il tomba au pouvoir d'un Corsaire, en allant de Valence à l'Ile de Sardaigne, il avoit une femme, deux garçons & une fille. Il ne lui reste plus de tout cela qu'un fils, qui plus heureux que lui, a été au Pérou, d'où

il eſt revenu avec des biens immenſes dans ſon païs, où il a fait l'acquiſition de deux belles Terres. Quelle ſatisfaction, reprit l'Ecolier! quel raviſſement pour ce fils de revoir ſon père, & d'être en état de rendre ſes derniers jours agréables & tranquiles.

Vous parlez, repartit le Boiteux, en enfant plein de tendreſſe & de ſentiment. Le fils du Barbier Biſcayen eſt d'un naturel plus coriace. L'arrivée imprévue de ſon père lui cauſera plus de chagrin que de joie. Au lieu de le retenir dans ſa maiſon à Guipoſcoa, & de ne rien épargner pour lui marquer qu'il eſt ravi de le poſſéder, il pourra bien le faire Concierge d'une de ſes Terres.

Derrière ce Captif qui vous paroît de ſi bonne mine, il y en a un autre qui reſſemble comme deux goutes d'eau à un vieux ſinge. C'eſt un petit Médecin Arragonois. Il n'a pas été quinze jours à Alger. Dès-que les Turcs ont ſçu de quelle profeſſion il étoit, ils n'ont pas voulu le garder parmi eux. Ils ont mieux aimé le remettre ſans rançon aux Pères de la Merci, qui ne l'auroient aſſurément pas racheté,

&c.

& qui ne l'ont ramené qu'à regret en Espagne.

Vous qui êtes si compâtissant aux peines d'autrui, ah! que vous plaindriez cet autre Esclave qui a sur sa tête chauve une calotte de drap brun, si vous saviez tous les maux qu'il a soufferts à Alger pendant douze ans, chez un Renegat Anglois son Patron. Et qui est ce pauvre Captif, dit Zambullo? C'est un Cordelier de Navarre, répondit le Démon. Je vous avoue que je suis bien-aise qu'il ait pâti comme une misérable, puisqu'il a par ses discours de morale empêché plus de cent Esclaves Chrétiens de prendre le Turban.

Je vous dirai avec la même franchise, repliqua Don Cléofas, que je suis fâché que ce bon Père ait été si longtems à la merci d'un Barbare. Vous avez tort de vous en affliger, & moi de m'en réjouïr, repartit Asmodée. Ce Religieux a si bien mis à profit ses douze années de souffrances, qu'il est plus avantageux pour lui d'avoir passé tout ce tems-là dans les tourmens, que dans sa cellulle à combattre des tentations qu'il n'auroit pas toujours vaincues.

Le prémier Captif, après ce Cordelier, dit Léandro Pérez, a l'air bien tranquile pour un homme qui revient de l'esclavage. Il excite ma curiosité à vous demander ce que c'est que ce personnage. Vous me prévenez, répondit le Boiteux, j'allois vous le faire remarquer. Vous voyez en lui un Bourgeois de Salamanque, un père infortuné, un mortel devenu insensible aux malheurs, à force d'en avoir éprouvé. Je suis tenté de vous aprendre sa pitoyable histoire, & de laisser-là le reste des Captifs; aussi-bien après celui-ci, il y en a peu dont les avantures méritent de vous être racontées.

L'Ecolier, qui déjà commençoit à s'ennuyer de voir passer tant de tristes figures, témoigna qu'il ne demandoit pas mieux. Aussi-tôt le Diable lui fit le récit contenu dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE IX.

De la dernière Histoire qu'Asmodée raconta. Comment en la finissant il fut tout-à-coup interrompu; & de quelle manière desagréable pour ce Démon, Don Cléofas & lui furent séparés.

PAblos de Bahabon, fils d'un Alcaide de Village de la Castille Vieille, après avoir partagé avec un frère & une sœur la modique succession que leur père, quoique des plus avares, leur avoit laissée, partit pour Salamanque, dans le dessein d'aller grossir le nombre des Ecoliers de l'Université. Il étoit bien fait, il avoit de l'esprit, & il entroit alors dans sa vingt-troisième année.

Avec un millier de ducats qu'il possédoit, & une disposition prochaine à les manger, il ne tarda guères à faire parler de lui dans la Ville. Tous les jeunes gens recherchèrent à l'envi son amitié, c'étoit à qui seroit des parties de plaisir que Don Pablos faisoit tous les jours. Je dis Don Pablos, parce qu'il avoit pris le Don, pour être en droit

droit de vivre plus familièrement avec ceux des Ecoliers dont la nobleſſe auroit pu l'obliger à ſe contraindre. Il aimoit tant la joie & la bonne chère, & il ménagea ſi peu ſa bourſe, qu'au bout de quinze mois l'argent lui manqua. Il ne laiſſa pas toutefois de rouler encore, tant par le crédit qu'on lui fit, que par quelques piſtoles qu'il emprunta ; mais cela ne put le mener loin, & il demeura bien-tôt ſans reſſource.

Alors ſes amis le voyant hors d'état de faire de la dépenſe, ceſſèrent de le voir, & ſes créanciers commencèrent à le tourmenter. Quoiqu'il aſſurât ceux-ci qu'il alloit inceſſamment recevoir des Lettres de change de ſon païs, quelques-uns s'impatientèrent, & le pourſuivirent même ſi vivement en Juſtice, qu'ils étoient ſur le point de le faire empriſonner, lorſqu'en ſe promenant ſur les bords de la rivière de Tormès, il rencontra une perſonne de ſa connoiſſance, qui lui dit: Seigneur Don Pablos, prenez garde à vous, je vous avertis qu'il y a un Alguazil & des Archers à vos trouſſes. Ils prétendent vous mettre la main ſur le collet, quand vous rentrerez dans la Ville.

Bah-

Bahabon, effrayé d'un avis qui ne s'accordoit que trop avec l'état de ses affaires, prit sur le champ la fuite & le chemin de Corita. Mais il quita la route de ce bourg, pour gagner un bois qu'il apperçut dans la campagne, & dans lequel il s'enfonça, résolu de s'y tenir caché, jusqu'à ce que la nuit vînt lui prêter ses ombres, pour continuer sa marche plus surement. C'étoit dans la saison où les arbres sont parés de toutes leurs feuilles. Il choisit le plus touffu pour y monter, & s'y assit sur des branches qui l'envelop-poient de leur feuillage.

Se croyant en sureté dans cet endroit, il perdit peu-à-peu la crainte de l'Alguazil; & comme les hommes font ordinairement les plus belles réflexions du monde quand les fautes sont commises, il se représenta toute sa mauvaise conduite, & se promit bien à lui-même, si jamais il se revoyoit en fonds, de faire un meilleur usage de son argent. Il jura sur-tout qu'il ne seroit jamais la dupe de ces faux amis qui entraînent un jeune homme dans la débauche, & dont l'amitié se dissipe avec les fumées du vin.

Tandis-qu'il s'occupoit des différentes pensées qui se succédoient les unes

aux autres dans son esprit, la nuit survint. Alors se démêlant d'entre les branches & les feuilles qui le couvroient, il étoit prêt à se couler en bas, lorsqu'à la foible clarté d'une nouvelle lune, il crut discerner une figure d'homme. A cette vue, qui lui rendit sa prémière peur, il s'imagina que c'étoit l'Alguazil, qui l'ayant suivi à la piste le cherchoit dans ce bois; & sa frayeur redoubla, quand il vit qu'au pied du même arbre sur lequel il étoit, cet homme s'assit, après en avoir fait le tour deux ou trois fois.

Le Diable Boiteux s'interrompit lui-même en cet endroit de son récit: Seigneur Zambullo, dit-il à Don Cléofas, permettez-moi de jouïr un peu de l'embarras où je mets votre esprit en ce moment. Vous êtes fort en peine de savoir qui pouvoit être ce mortel qui se trouvoit-là si mal-à-propos, & ce qui l'y amenoit. C'est ce que vous aprendrez bien-tôt, je n'abuserai point de votre patience.

Cet homme après s'être assis au pied de l'arbre, dont l'épais feuillage déroboit à ses yeux Don Pablos, s'y reposa quelques instans. Puis il se mit à creuser la terre avec un poignard, & ...nt

fit une profonde fosse, où il enterra un sac de buffle. Ensuite il combla la fosse, la recouvrit proprement de gazon, & se retira. Bahabon, qui avoit observé tout avec une extrême attention, & dont les allarmes s'étoient changées en transports de joie, attendit que l'homme se fût éloigné, pour descendre de son arbre, & aller déterrer le sac, où il ne doutoit pas qu'il n'y eût de l'or ou de l'argent. Il se servit pour cela de son couteau ; mais quand il n'en auroit pas eu, il se sentoit tant d'ardeur pour ce travail, qu'avec ses seules mains il auroit pénétré jusqu'aux entrailles de la terre.

D'abord qu'il eut le sac en sa puissance, il se mit à le tâter, & persuadé qu'il y avoit dedans des espèces, il se hâta de sortir du bois avec sa proie, craignant alors beaucoup moins la rencontre de l'Alguazil, que celle de l'homme à qui le sac appartenoit. Dans le ravissement où cet Ecolier étoit d'avoir fait un si bon coup, il marcha légèrement toute la nuit, sans tenir de route assurée, & sans se sentir fatigué, ni incommodé du fardeau qu'il portoit. Mais à la pointe du jour il s'arrêta sous des arbres assez près du bourg de Molori-

 do.

do, moins à-la-vérité pour se reposer, que pour satisfaire enfin la curiosité qu'il avoit de savoir ce que son sac renfermoit. Il le délia donc avec ce frémissement agréable qui vous saisit, au moment que vous allez prendre un grand plaisir. Il y trouva de bonnes doubles pistoles; & pour comble de joie, il en compta jusqu'à deux cens cinquante.

Après les avoir contemplées avec volupté, il rêva fort sérieusement à ce qu'il devoit faire; & lorsqu'il eut formé sa résolution, il serra ses doublons dans ses poches, jetta le sac de buffle, & se rendit à Molorido. Il s'y fit enseigner une hôtellerie, où tandis qu'on lui préparoit à déjeuner, il loua une mule, sur laquelle il retourna dès ce jour-là même à Salamanque.

Il s'apperçût bien, à la surprise qu'on y fit paroître en le revoyant, que l'on n'ignoroit pas pourquoi il s'étoit éclipsé; mais il avoit sa fable toute prête. Il dit qu'ayant besoin d'argent, & que n'en recevant point de son païs, quoiqu'il eût écrit vingt fois pour qu'on lui en envoyât, il s'étoit déterminé à y faire un tour; & que le soir précédent, comme il arrivoit à Molorido, il avoit rencontré son Fermier qui lui apportoit

toit de l'eſpèce ; de manière qu'il ſe trouvoit dans une ſituation à détromper tous ceux qui le croyoient un homme ſans bien. Il ajouta qu'il prétendoit faire connoître à ſes Créanciers, qu'ils avoient eu tort de pouſſer à bout un honnête homme, qui les auroit depuis long-tems contentés, s'il eût eu des Fermiers plus exacts à lui faire toucher ſes revenus.

Il ne manqua pas effectivement d'aſſembler chez lui dès le lendemain tous ſes Créanciers, & de les payer juſqu'au dernier ſou. Les mêmes amis qui l'avoient abandonné dans ſa miſère, ne furent pas plutôt qu'il avoit de l'argent frais, qu'ils revinrent à la charge. Ils recommencèrent à le flater, dans l'eſpérance de ſe divertir encore à ſes dépens, mais il ſe moqua d'eux à ſon tour. Fidèle au ſerment qu'il avoit fait dans le bois, il leur rompit en viſière. Au lieu de reprendre ſon prémier train, il ne ſongea plus qu'à faire des progrès dans la ſcience des Loix, & l'étude devint ſon unique occupation.

Cependant, me direz-vous, il dépenſoit toujours à bon compte des double piſtoles qui n'étoient point à lui. J'en demeure d'accord. Il fait ce que les

trois quarts & demi des humains feroient aujourd'hui en pareil cas. Il avoit pourtant dessein de le restituer quelque jour, si par hazard il découvroit à qui elles appartenoient. Mais se reposant sur sa bonne intention, il les dissipoit sans scrupule, en attendant patiemment cette découverte, qu'il fit néanmoins une année après.

Le bruit courut dans Salamanque qu'un Bourgeois de cette ville, nommé Ambrosio Piquillo, ayant été dans un bois pour y chercher un sac rempli de pièces d'or qu'il y avoit enterré, n'avoit trouvé que la fosse où il s'étoit avisé de le cacher, & que ce malheur réduisoit enfin ce pauvre homme à la mendicité.

Je dirai à la louange de Bahabon, que les reproches sécrets que sa conscience lui fit à cette nouvelle, ne furent pas inutiles. Il s'informa où demeuroit Ambrosio, & l'alla voir dans une petite salle basse, où il y avoit pour tous meubles une chaise & un grabat. Mon ami, lui dit-il, d'un air hipocrite, j'ai apris par la voix publique le fâcheux accident qui vous est arrivé, & la charité nous obligeant à nous aider les uns les autres, à proportion de notre pouvoir,

je viens vous apporter un petit ſecours; mais je voudrois ſavoir de vous-même votre triſte avanture.

Seigneur Cavalier, répondit Piquillo, je vai vous la conter en deux mots. J'avois un fils qui me voloit. Je m'en apperçus, & craignant qu'il ne mît la main ſur un ſac de buffle dans lequel il y avoit deux-cens-cinquante doublons bien comptés, je crus ne pouvoir mieux faire que de les aller enterrer dans le bois où j'ai eu l'imprudence de les porter. Depuis ce jour malheureux, mon fils m'a pris tout ce que j'avois, & a diſparu avec une femme qu'il a enlevée. Me voyant dans un déplorable état, par le libertinage de ce mauvais enfant, ou plutôt par ma ſotte bonté pour lui, j'ai voulu recourir à mon ſac de buffle. Mais, hélas! cette ſeule reſſource qui me reſtoit pour ſubſiſter, m'a cruellement été ravie.

Cet homme ne put achever ces paroles, ſans ſentir renouveller ſon affliction, & il répandit des pleurs en abondance. Don Pablos en fut attendri, & lui dit: Mon cher Ambroſio, il faut ſe conſoler de toutes les traverſes qui arrivent dans la vie. Vos larmes ſont inutiles, elles ne

ne vous feront point retrouver vos double pistoles, qui véritablement sont perdues pour vous, si quelque fripon les possède. Mais que sait-on? elles peuvent être tombées entre les mains d'un homme de bien, qui ne manquera pas de vous les rapporter, dès-qu'il aprendra qu'elles sont à vous. Elles vous seront donc peut-être rendues. Vivez dans cette espérance; & en attendant une restitution si juste, ajouta-t-il, en lui donnant dix doublons, de ceux-mêmes qui avoient été dans le sac de buffle, prenez ceci & me venez voir dans huit jours. Après lui avoir parlé de cette sorte, il lui dit son nom & sa demeure, & sortit tout confus des remercimens que lui faisoit Ambroise, & des bénédictions qu'il en recevoit. Telles sont, pour la plupart, les actions génereuses: on se garderoit bien de les admirer, si l'on en pénétroit les motifs.

Au bout de huit jours, Piquillo, qui n'avoit pas oublié ce que Don Pablos lui avoit dit, alla chez lui. Bahabon lui fit un très-bon accueil, & lui dit affectueusement: Mon ami, sur les bons témoignages qui m'ont été rendus de vous, j'ai résolu de contribuer, autant qu'il

qu'il me feroit possible, à vous remettre sur pied, j'y veux employer mon crédit & ma bourse.

Pour commencer à rétablir vos affaires, continua-t-il, savez-vous ce que j'ai déja fait? Je connois quelques personnes de distinction, qui sont très-charitables. J'ai été les trouver, & j'ai si bien sçu leur inspirer de la compassion pour vous, que j'en ai tiré deux-cens écus que je vai vous donner. En même tems il entra dans son cabinet, d'où il sortit un moment après avec un sac de toile, où il avoit mis cette somme en argent, & non en doublons, de peur que le Bourgeois, en recevant de lui tant de double pistoles, ne s'avisât de soupçonner la vérité. Au lieu que par cette adresse il parvenoit plus surement à son but, qui étoit de faire la restitution d'une manière qui conciliât sa réputation avec sa conscience.

Aussi Ambroise étoit-il bien éloigné de penser que ces écus fûssent de l'argent restitué. Il les prit de bonne foi pour le produit d'une quête faite en sa faveur, & après avoir remercié de-nouveau Don Pablos, il regagna sa petite salle basse, en bénissant le Ciel d'avoir trouvé

trouvé un Cavalier qui s'intéressoit pour lui si vivement.

Il rencontra le lendemain dans la rue un de ses amis, qui n'étoit guères mieux que lui dans ses affaires, & qui lui dit: Je pars dans deux jours pour aller m'embarquer à Cadix, où bien-tôt un vaisseau doit mettre à la voile pour la Nouvelle Espagne. Je ne suis pas content de ma condition dans ce païs-ci, & le cœur me dit que je serai plus heureux au Mexique. Je vous conseillerois de m'accompagner, si vous aviez devant vous cent écus seulement.

Je ne serois pas en peine d'en avoir deux-cens, répondit Piquillo; & j'entreprendrois volontiers ce voyage, si j'étoit sûr de gagner ma vie aux Indes. Là-dessus, son ami lui vanta la fertilité de la Nouvelle Espagne, & lui fit envisager tant de moyens de s'y enrichir, qu'Ambrosio se laissant persuader, ne pensa plus qu'à se préparer à partir avec lui pour Cadix. Mais avant que de quiter Salamanque, il eut soin de faire tenir une Lettre à Bahabon, par laquelle il lui mandoit que trouvant une belle occasion de passer aux Indes, il vouloit en profiter, pour voir si la fortune lui seroit plus favorable ail-

leurs

leurs que dans ſon païs : Qu'il prenoit la liberté de lui donner cet avis, en l'aſſurant qu'il conſerveroit éternellement le ſouvenir de ſes bontés.

Le départ d'Ambroſio cauſa quelque chagrin à Don Pablos, qui voyoit par-là déconcerter le deſſein qu'il avoit de s'acquiter peu à peu : mais conſidérant que dans quelques années ce Bourgeois pourroit revenir à Salamanque, il ſe conſola inſenſiblement, & s'attacha plus que jamais à l'étude du Droit Civil & du Droit Canon. Il y fit de ſi grands progrès, tant par ſon aplication que par la vivacité de ſon eſprit, qu'il devint le plus brillant ſujet de l'Univerſité, qui le choiſit enfin pour ſon Recteur. Il ne ſe contenta pas de ſoutenir cette dignité par une profonde ſcience, il travailla ſi fort ſur lui qu'il acquit toutes les vertus d'un homme de bien.

Pendant ſon Rectorat, il aprit qu'il y avoit dans les priſons de Salamanque un jeune garçon accuſé de rapt, & prêt de perdre la vie. Alors ſe reſſouvenant que le fils de Piquillo avoit enlevé une femme, il s'informa qui étoit le priſonnier, & ayant découvert que c'étoit le fils d'Ambroſio, lui-même il entreprit ſa défenſe. Ce qu'il y a d'admirable dans

la Science des Loix, c'eſt qu'elle fournit des armes pour & contre; & comme notre Recteur la poſſédoit à fond, il s'en ſervit fort utilement pour l'accuſé. Il eſt bien vrai qu'il joignit à cela le crédit de ſes amis & les plus fortes ſollicitations, ce qui opéra plus que tout le reſte.

Le Coupable ſortit donc de cette affaire plus blanc que neige. Il alla remercier ſon Libérateur, qui lui dit: C'eſt à la conſidération de votre père que je vous ai rendu ſervice. Je l'aime; & pour vous en donner une nouvelle marque, ſi vous voulez demeurer dans cette Ville, & y mener une vie d'honnête homme, j'aurai ſoin de votre fortune. Si, à l'exemple d'Ambroſio, vous ſouhaitez de faire le voyage des Indes, vous pouvez compter ſur cinquante piſtoles, je vous en fais bon. Le jeune Piquillo lui répondit: Puiſque j'ai le bonheur d'être protégé de votre Seigneurie, j'aurois tort de m'éloigner d'un ſéjour où je jouïs d'un ſi grand avantage. Je ne ſortirai point de Salamanque, & je vous proteſte d'y tenir une conduite dont vous ſerez ſatisfait. Sur cette aſſurance, le Recteur lui mit dans la main une vingtaine de piſtoles, en lui diſant:

Tenez,

rez, mon ami, attachez-vous à quelque honnête profession, employez bien votre tems, & soyez sûr que je ne vous abandonnerai point.

Deux mois après cette avanture, il arriva que le jeune Piquillo, qui de tems en tems venoit faire sa cour à Don Pablos, parut un jour tout en pleurs devant lui. Qu'avez-vous, lui dit Bahabon? Seigneur, répondit le fils d'Ambrosio, je viens d'aprendre une nouvelle qui me déchire le cœur. Mon père a été pris par un Corsaire Algérien, & il est actuellement dans les fers. Un Vieillard de Salamanque qui revient d'Alger, où il a été dix ans captif, & que les Pères de la Merci ont racheté depuis peu, m'a dit tout à l'heure l'avoir laissé dans l'esclavage. Hélas! ajouta-t-il, en se frappant la poitrine & s'arrachant les cheveux, misérable que je suis! C'est moi dont le libertinage a réduit mon père à cacher son argent, & à se bannir de sa patrie: c'est moi qui l'ai livré au Barbare qui l'accable de chaînes. Ah! Seigneur Don Pablos, pourquoi m'avez-vous tiré des mains de la Justice? Puisque vous aimez mon père, il falloit être son vengeur, & me laisser

laiſſer expier par ma mort le crime d'avoir cauſé tous ſes malheurs.

A ce diſcours, qui marquoit un fripon de fils converti, le Recteur fut touché de la douleur que le jeune Piquillo faiſoit paroître: Mon enfant, lui dit-il, je vois avec plaiſir que vous-vous repentez de vos fautes paſſées. Mais eſſuyez vos larmes, il ſuffit que je ſache ce qu'Ambroſio eſt devenu, pour vous aſſurer que vous le reverrez. Sa délivrance ne dépend que d'une rançon dont je me charge. Quelques maux qu'il puiſſe avoir ſoufferts, je ſuis perſuadé qu'à ſon retour, trouvant en vous un fils ſage & plein de tendreſſe pour lui, il ne ſe plaindra plus de ſon mauvais ſort.

Don Pablos par cette promeſſe renvoya le fils d'Ambroiſe tout conſolé, & trois ou quatre jours après il partit pour Madrid, où étant arrivé il remit aux Religieux de la Merci une bourſe où il y avoit cent piſtoles, avec un petit papier ſur lequel ces paroles étoient écrites: *Cette ſomme eſt donnée aux Pères de la Redemption, pour le rachat d'un pauvre Bourgeois de Salamanque, appellé Ambroſio Piquillo, Captif à Alger.* Ces bons Religieux dans ce voyage qu'ils

viennent de faire à Alger, n'ont pas manqué de ſuivre l'intention du Recteur. Ils ont racheté Ambroſio, qui eſt cet eſclave dont vous avez admiré l'air tranquile.

Mais il me ſemble, dit Don Cléofas, que Bahabon n'en doit plus guères de reſte à ce Bourgeois. Don Pablos penſe autrement que vous, répondit Aſmodée. Il reſtituéra le principal & les intérêts. La délicateſſe de ſa conſcience va juſqu'à ſe faire un ſcrupule de poſſéder le bien qu'il a gagné depuis qu'il eſt Recteur. Et quand il reverra Piquillo, il a deſſein de lui dire: Ambroſio, mon ami, ne me regardez plus comme votre bienfaicteur; vous ne voyez en moi que le fripon qui a déterré l'argent que vous aviez caché dans un bois. Ce n'eſt point aſſez que je vous rende vos deux-cens-cinquante doublons; puiſque je m'en ſuis ſervi pour parvenir au rang que je tiens dans le monde, tous mes effets vous appartiennent. Je n'en veux retenir que ce qu'il vous plaîra, que... Le Diable Boiteux s'arrêta tout court en cet endroit, il lui prit un friſſon, & il changea de viſage.

Qu'avez-vous, lui dit l'Ecolier? Quel mouvement extraordinaire vous agite, &

& vous coupe ſubitement la parole? Ah! Seigneur Léandro, s'écria le Démon d'une voix tremblante. Quel malheur pour moi! le Magicien qui me tenoit priſonnier dans une bouteille, vient de s'appercevoir que je ne ſuis plus dans ſon Laboratoire. Il va me rappeller par des conjurations ſi fortes, que je n'y pourrai réſiſter: Que j'en ſuis mortifié, dit Don Cléoſas tout attendri! Quelle perte je vai faire! Hélas! nous ſéparer pour jamais. Je ne le crois pas, répondit Aſmodée. Le Magicien peut avoir beſoin de mon miniſtère, & ſi j'ai le bonheur de lui rendre quelque ſervice, peut-être par reconnoiſſance me remettra-t-il en liberté. Si cela arrive, comme je l'eſpère, comptez que je vous rejoindrai auſſi-tôt, à condition que vous ne révèlerez à perſonne ce qui s'eſt paſſé cette nuit entre nous: car ſi vous aviez l'indiſcrétion d'en faire confidence à quelqu'un, je vous avertis que vous ne me reverriez plus.

Ce qui me conſole un peu d'être obligé de vous quiter, pourſuivit-il, c'eſt que du-moins j'ai fait votre fortune. Vous épouſerez la belle Séraphine, que j'ai rendu folle de vous. Le Seigneur Don Pédro de Eſcolano, ſon père, eſt dans

dans la résolution de vous la donner en mariage. Ne laissez point échapper un si bel établissement. Mais, miséricorde, ajouta-t-il, j'entens déjà le Magicien qui me conjure! Tout l'enfer est effrayé des paroles terribles que prononce ce redoutable Cabaliste. Je ne puis demeurer plus long-tems avec votre Seigneurie. Jusqu'au revoir, cher Zambullo. En achevant ces mots, il embrassa Don Cléofas, & disparut après l'avoir transporté dans son appartement.

CHAPITRE X. ET DERNIER.

De ce que fit Don Cléofas après que le Diable Boiteux se fut éloigné de lui; & de quelle façon l'Auteur de cet Ouvrage a jugé à propos de le finir.

Un moment après la retraite d'Asmodée, l'Ecolier se sentant fatigué d'avoir été toute la nuit sur ses jambes, & de s'être donné beaucoup de mouvement, se deshabilla, & se mit au lit pour

pour prendre quelque repos. Dans l'agitation où étoient ses esprits, il eut bien de la peine à s'endormir: mais enfin, payant avec usure à Morphée le tribut que lui doivent tous les mortels, il tomba dans un assoupissement létargique, où il passa la journée & la nuit suivante.

Il y avoit déjà vingt-quatre heures qu'il étoit dans cet état, quand Don Luis de Lujan, jeune Cavalier de ses amis, entra dans sa chambre en criant de toute sa force: Holà, ho, Seigneur Don Cléofas, debout! A ce bruit, Zambullo se réveilla. Savez-vous, lui dit Don Luis, que vous êtes couché depuis hièr matin? Cela n'est pas possible, répondit Léandro. Rien n'est plus vrai, repliqua son ami, vous avez fait deux fois le tour du cadran, toutes les personnes de cette maison me l'ont assuré.

L'Ecolier, étonné d'un si long sommeil, craignit d'abord que son avanture avec le Diable Boiteux ne fût qu'une illusion. Mais il ne pouvoit le croire; & lorsqu'il se rappelloit certaines circonstances, il ne doutoit plus de la réalité de ce qu'il avoit vu. Cependant, pour en être plus certain, il se leva, s'ha-

s'habilla promtement, & sortit avec Don Luis, qu'il mena vers la porte du Soleil, sans lui dire pourquoi. Quand ils furent arrivés-là, & que Don Cléofas apperçut l'hôtel de Don Pèdre presque tout réduit en cendres, il feignit d'en être surpris. Que vois-je! dit-il. Quel ravage le feu a fait ici! A qui appartenoit cette malheureuse maison? Y a-t-il long-tems qu'elle est brûlée?

Don Luis de Lujan répondit à ses deux questions, & lui dit ensuite: Cet incendie fait moins de bruit dans la Ville par le dommage considérable qu'il a causé, que par une particularité que je vai vous aprendre. Le Seigneur Don Pédro de Escalona a une fille unique, qui est belle comme le jour. On dit qu'elle étoit dans une chambre remplie de flammes & de fumée, où elle devoit périr nécessairement, & que néanmoins elle a été sauvée par un jeune Cavalier dont je ne sai point encore le nom. Cela fait le sujet de tous les entretiens de Madrid. On élève jusqu'aux nues la valeur de ce Cavalier; & l'on croit que pour prix d'une action si hardie, quoiqu'il ne soit qu'un simple Gentilhomme, il pourra bien obtenir la fille du Seigneur Don Pèdre.

 Léan-

Léandro Pérez écouta Don Luis sans faire semblant de prendre le moindre intérêt à ce qu'il disoit. Puis se débarrassant bien-tôt de lui, sous un prétexte spécieux, il gagna le Prado, où s'étant assis sous des arbres, il se plongea dans une profonde rêverie. Le Diable Boiteux vint d'abord occuper sa pensée. Je ne puis, disoit-il, trop regreter mon cher Asmodée. Il m'auroit fait faire le tour du Monde en peu de tems, & j'aurois voyagé sans éprouver les incommodités des voyages. Je fais sans-doute une grande perte; mais, ajoutoit-il un moment après, elle n'est peut-être pas irréparable. Pourquoi desespérer de revoir ce Démon ? Il peut arriver, comme il me l'a dit lui-même, que le Magicien lui rende incessamment la liberté. Pensant ensuite à Don Pèdre & à sa fille, il prit la résolution d'aller chez eux, poussé par la seule curiosité de voir la belle Séraphine.

Dès-qu'il parut devant Don Pédro, ce Seigneur courut à lui les bras ouverts, en disant : Soyez le bien venu, généreux Cavalier. Je commençois à me plaindre de vous. Hé quoi! disois-je; Don Cléofas, après les instances que je lui ai faites de me venir voir, il est encore

core à s'offrir à mes yeux. Qu'il répond mal à l'impatience que j'ai de lui témoigner l'eſtime & l'amitié que je me ſens pour lui.

Zambullo baiſſa reſpectueuſement la tête à ce reproche obligeant, & dit au Vieillard pour s'excuſer, qu'il avoit craint de l'incommoder dans l'embarras où il avoit jugé qu'il devoit être le jour précédent. Je ne ſuis pas ſatisfait de cette excuſe, repliqua Don Pédro. Vous ne ſauriez être incommode dans une maiſon où l'on ſeroit, ſans votre ſecours, dans une plus grande triſteſſe. Mais, ajouta-t-il, ſuivez-moi, s'il vous plaît. Vous avez d'autres remercimens que les miens à recevoir. En parlant de cette ſorte, il le prit par la main, & le conduiſit à l'appartement de Séraphine.

Cette Dame venoit de faire la *Sieſte*. Ma fille, lui dit ſon père, je viens vous préſenter le Gentilhomme qui vous a ſi courageuſement ſauvé la vie. Marquez-lui juſqu'à quel point vous êtes pénétrée de ce qu'il a fait pour vous, puiſque l'état où vous étiez avant-hièr ne vous le permit pas. Alors la Sennora Séraphina, ouvrant une bouche de roſe, adreſſa la parole à Léandro Pérez, & lui fit un compliment qui charmeroit tous

mes Lecteurs, si je pouvois le rapporter mot pour mot : mais comme il ne m'a point été rendu fidèlement, j'aime mieux le passer sous silence, que de le défigurer.

Je dirai seulement que Don Cléofas crut voir & entendre une Divinité, qu'il fut pris en même tems par les yeux & par les oreilles. Il conçut aussi-tôt pour elle un amour violent : mais bien loin de la regarder comme une personne qu'il ne pouvoit manquer d'épouser, il douta, malgré tout ce que le Démon lui avoit dit, que l'on voulût payer d'un si beau prix le service qu'on s'imaginoit qu'il avoit rendu. Plus il la trouvoit charmante, moins il ôsoit se flater de l'obtenir.

Ce qui acheva de le rendre tout-à-fait incertain d'un si grand avantage, c'est que Don Pèdre, dans la longue conversation qu'ils eurent ensemble, ne toucha point cette corde-là, & ne fit que l'accabler d'honnêtetés, sans lui laisser entrevoir qu'il eût la moindre envie d'être son beau-père. De son côté Séraphine, aussi polie que le papa, tint des discours pleins de reconnoissance, sans se servir d'aucune expression qui pût donner sujet à Zambullo de penser qu'elle fût amoureuse de lui. De sorte qu'il

sortit

sortit de chez le Seigneur de Escalona, avec beaucoup d'amour & fort peu d'espérance.

Asmodée, mon ami, disoit-il, en s'en retournant au logis, comme s'il eût encore été avec ce Diable, quand vous m'avez assuré que Don Pèdre étoit dans la disposition de me faire son gendre, & que Séraphine brûloit d'une vive ardeur que vous lui avez inspirée pour moi, il faut que vous ayez voulu vous égayer à mes dépens; ou bien vous m'avouérez que vous ne savez pas mieux le présent que l'avenir.

Notre Ecolier fut fâché d'avoir été chez cette Dame; & regardant la passion qu'il sentoit pour elle, comme un amour malheureux qu'il faloit vaincre, il résolut de ne rien épargner pour cela. Il fit plus. Il se reprocha le désir qu'il avoit eu de pousser sa pointe, supposé qu'il eût trouvé le père disposé à lui accorder sa fille, & il se représenta qu'il étoit honteux de devoir son bonheur à un artifice.

Il étoit encore plein de ces réflexions, lorsque Don Pédro l'ayant envoyé chercher le jour suivant, lui dit: Seigneur Léandro Pérez, il est tems que je vous prouve, par des actions, qu'en

qu'en m'obligeant vous n'avez pas fait plaisir à un de ces Courtisans qui se contenteroient, à ma place, de vous donner de l'eau-benite de Cour. Je veux que Séraphine soit elle-même la récompense du péril que vous avez couru pour elle. Je l'ai consultée là-dessus, & je la vois prête à m'obéïr sans répugnance. Je vous dirai même que j'ai reconnu mon sang, quand je lui ai proposé pour époux son Libérateur. Elle en a marqué sa joie, par un transport qui m'a fait connoître que sa générosité répondoit à la mienne. C'est donc une chose résolue, vous épouserez ma fille.

Après avoir ainsi parlé, le bon Seigneur de Escolano, qui s'attendoit avec raison que Don Cléofas lui rendroit de très-humbles graces d'une si grande faveur, fut assez surpris de le trouver interdit & embarrassé. Parlez, Zambullo, lui dit-il. Que faut-il que je pense du desordre où vous met la proposition que je vous fais? Qui peut vous révolter contre elle? Un simple Gentilhomme doit-il se refuser à une alliance dont un Grand se tiendroit honoré? La noblesse de ma maison a-t-elle quelque tache que j'ignore?

Sei-

Seigneur, répondit Léandro, je ne ſai que trop la diſtance que le Ciel a miſe entre nous. Pourquoi donc, reprit Don Pèdre, paroîſſez-vous ſi peu content d'un mariage qui vous fait tant d'honneur? Avouez-le moi, Don Cléofas, vous aimez quelque Dame qui a reçu votre foi, & ſon intérêt s'oppoſe en ce moment à votre fortune. Si j'avois une Maîtreſſe à qui je fûſſe lié par des ſermens, répondit l'Ecolier, rien ſans-doute ne ſeroit capable de me les faire trahir. Mais ce n'eſt point cette raiſon qui m'empêche de profiter de vos bontés. Un ſentiment de délicateſſe veut que je renonce au glorieux établiſſement que vous me propoſez. Et loin de vouloir abuſer de votre erreur, je vai vous détromper, je ne ſuis point le Libérateur de Séraphine.

Qu'entens-je, s'écria le Vieillard fort étonné! Ce n'eſt pas vous qui l'avez délivrée des flammes qui l'alloient conſumer? Ce n'eſt point vous qui avez fait une action ſi hardie? Non, Seigneur, répondit Zambullo, tout mortel l'auroit vainement entrepris, & je veux bien vous aprendre que c'eſt un Diable qui a ſauvé votre fille.

Ces paroles augmentèrent la ſurpriſe

de Don Pédro, qui ne croyant pas les devoir prendre au pied de la lettre pria l'Ecolier de parler plus clairement. Alors Léandro, sans se soucier de perdre l'amitié d'Asmodée, raconta tout ce qui s'étoit passé entre ce Démon & lui. Après quoi le Vieillard reprit la parole, & dit à Don Cléofas. La confidence que vous venez de me faire, me confirme dans le dessein de vous donner ma fille. Vous êtes son prémier Libérateur. Si vous n'eûssiez pas prié le Diable Boiteux de l'arracher à la mort qui la menaçoit, il n'auroit pas manqué de la laisser périr. C'est donc vous qui avez conservé les jours de Séraphine. En un mot vous la méritez, & je vous l'offre avec la moitié de mon bien.

Léandro Pérez, à ces mots qui levoient tous ses scrupules, se jetta aux pieds de Don Pèdre pour le remercier de ses bontés. Peu de tems après ce mariage se fit avec une magnificence convenable à l'héritier du Seigneur de Escolano, & à la grande satisfaction des parens de notre Ecolier, lequel demeura par-là bien payé de quelques heures de liberté qu'il avoit procurées au Diable Boiteux.

Fin du Diable Boiteux.

ENTRETIENS

SERIEUX ET COMIQUES

DES CHEMINE'ES

DE MADRID.

ENTRETIEN I.

LA CHEMINE'E A. ET LA CHEMINE'E B.

LA CHEMINE'E A.

C'EN est fait, ma chère voisine, tout est perdu. Les Dieux Lares se glacent à mon foyer, & je sens le même froid me saisir depuis les pieds jusqu'à la tête.

LA CHEMINE'E B.

Vous m'allarmez. D'où vient cette affreu-

affreuse maladie ? Comment pouvez-vous passer subitement du chaud au froid ? Je vous ai toujours vue toute en feu.

LA CHEMINE'E A.

Hélas ! il faut bien que je suive la bonne & la mauvaise fortune de mon Savant, & le pauvre Homme...

LA CHEMINE'E B.

Que lui est-il donc arrivé ?

LA CHEMINE'E A.

Le plus grand des malheurs. Ses revenus, c'est-à-dire ceux de sa plume (car il n'en a pas d'autre) sont arrêtés.

LA CHEMINE'E B.

Je ne vous entens point encore.

LA CHEMINE'E A.

Hé bien, écoutez-moi donc, je vous parle d'un Auteur. Son revenu étoit établi sur le produit certain des Brochures amusantes qu'il composoit, & l'on a proscrit ce genre.

LA CHEMINE'E B.

Comment ses Brochures le faisoient vivre ?

LA CHEMINE'E A.

Et même fort à son aise : il ne per-

doit pas son tems à limer un Volume, il en donnoit sept ou huit au-moins pas an.

LA CHEMINE'E B.

C'est grand dommage de lier les mains à un si bon Ouvrier: & comment peut-on défendre l'amusement, qui est la meilleure chose du monde? Le Public aime à être amusé, & il doit avoir la liberté d'acheter ce qui l'amuse.

LA CHEMINE'E A.

Vous avez raison, & ce goût du Public fait les intérêts des Auteurs, & le profit des Libraires: mais voilà ce qui excite l'envie. On crie qu'on ne s'occupe aujourd'hui qu'à écrire des folies, des riens, & qu'on appellera notre siècle, *le Siècles des Romans & de la Futilité.* On dit que le bon goût se corrompt, que les Brochures à parties sont une vraie exaction; qu'on allonge un Roman à l'infini; enfin, qu'actuellement un homme projette d'en composer un à trois-cens soixante-cinq Parties pour tous les jours de l'année.

LA CHEMINE'E B.

Après les Mille & Une Nuit, les Mille & Un Jour, les Mille & Un

Quart-d'heure,& tant de Mille & Une autres choſes, un Roman à trois-cens ſoixante-cinq Parties ne devroit pas révolter les eſprits.

LA CHEMINE'E A.

Jugez donc ſi on devroit chicaner mon Auteur, qui n'eſt jamais allé dans ſes Ouvrages, au-delà de la huitième Partie.

LA CHEMINE'E B.

Je vous plains, ma chère amie, & toutes les Cheminées des Auteurs & des Libraires qui vont ſe glacer comme vous.

LA CHEMINE'E A.

C'eſt une foible conſolation pour les malheureux, que d'avoir des compagnons de leur miſère.

LA CHEMINE'E B.

Vous êtes à plaindre, je vous plains, que puis-je faire autre choſe? D'ailleurs je vous parle franchement, j'ai ouï dire, il y a long-tems, qu'on devroit réformer le goût du ſiècle pour la Bagatelle, & arrêter le progrès du Genre Romancier.

LA CHEMINE'E A.

Que me dites-vous?

LA CHEMINE'E B.

Oui : & des Gens d'esprit & sans partialité disent à-présent, que cette réforme est un grand bien pour la Littérature. Qu'on écrive utilement, ou qu'on n'écrive point. Voilà la décision, tout le monde l'aprouve.

LA CHEMINE'E A.

Mais ce qui plaît n'est-il pas utile?

LA CHEMINE'E B.

Oui, ce qui plaît est nécessairement utile. Mais outre cette utilité de plaisir, on veut quelque solidité, de l'instruction, des mœurs, du vrai. Par exemple, le Diable Boiteux est un Roman, mais il vaut mieux qu'un Traité de Morale. Voilà un Roman agréable & utile; c'est-à-dire, utile par l'agréable & le solide. Que votre Savant en fasse autant, & on lui donnera la permission de le faire imprimer, pourvu cependant qu'il ne le donne pas en huit Parties; car vous sentez bien que ce seroit voler le Public pour enrichir l'Imprimeur.

LA CHEMINE'E A.

Finissons notre conversation, on voit bien que vous êtes la Cheminée

d'un Homme de Finances, vous êtes ignorante & ignorantissime sur les choses de Littérature, & votre petit génie ne passe pas le calcul. Je suis au desespoir de vous avoir confié mes douleurs.

LA CHEMINE'E B.

Vous m'insultez, tandis-que je compâtis sincèrement à votre malheur?

LA CHEMINE'E A.

Est-ce y compâtir, que de louer ceux qui en sont cause? Allez, encore une fois vous êtes aussi insolente que celui à qui vous appartenez.

LA CHEMINE'E B.

Pour être glacée, la fumée vous monte bien vivement à la tête. Laissez-là, je vous prie, mon Financier; un Billet de sa main vaut mieux que tous les Volumes du Parnasse; tout ce qu'il écrit est solide, admirable, & d'un goût universel. Tant que ses Livres seront en règle, je ne crains point le froid, mon feu sera mieux entretenu que celui des Vestales, & votre pauvre Auteur sera fort heureux de s'y venir chauffer. Pour vous, malgré vos injures, je vous sou-

souhaite, pour vous rechauffer, un Financier comme le mien.

ENTRETIEN II.

LA CHEMINE'E C. ET LA CHEMINE'E D.

LA CHEMINE'E C.

QUEL prodige! qnel miracle! Savez-vous ma bonne amie ce qui vient de m'arriver?

LA CHEMINE'E D.

Y a-t-il long-tems?

LA CHEMINE'E C.

Environ une heure.

LA CHEMINE'E D.

Non, ma chère voisine, j'assistois à un mariage qui se faisoit sous mon manteau.

LA CHEMINE'E C.

Un mariage!

LA CHEMINE'E D.

Oui, & le mieux assorti qu'il soit possible.

possible. Lisandre & Célimène m'ont pris pour témoin de leurs sermens, & mes Dieux Pénates seuls sont garants de la foi qu'ils se sont donnée : aucun mortel n'a été admis à cette cérémonie, que Lizette, Suivante fidèle de Célimène. Ils goûtent à-présent les douceurs de cette union mistérieuse.

LA CHEMINE'E C.

Voilà un mariage bien solide.

LA CHEMINE'E D.

Je sai qu'il y manque certaines petites formalités, mais l'amour y supléera : ils s'aiment, & je suis sure que malgré leurs parens ils s'aimeront toujours. Trouve-t-on cela dans les mariages les plus réguliers?

LA CHEMINE'E C.

Non sans-doute. Le mariage est communément un contrat politique, qui lie éternellement deux personnes qui ne s'aiment point, & qui se haïront toute leur vie.

LA CHEMINE'E D.

Hé bien, je vous répons que les nœuds qui viennent d'unir Lisandre à Célimène,

mène, sont plus respectables, ce sont les chaînes mêmes de l'amour.

LA CHEMINE'E C.

Je vous félicite, ma chère voisine, je vous sai bon gré de vous intéresser au bonheur des Amans ; nous leur devous cela comme leurs confidentes. Pour moi, je ferois tout au monde pour eux, écoutez donc ce qui m'est arrivé. Mon avanture ressemble assez à la vôtre. Vous savez que la chambre à laquelle j'appartiens, est une vraie cellule.

LA CHEMINE'E D.

Et que c'est la cellule d'une petite personne charmante, de Julie.

LA CHEMINE'E C.

Julie étoit aimée d'un jeune Officier fort aimable, nommé Trason, & Trason n'aimoit point une ingrate.

LA CHEMINE'E D.

Voilà ce que je ne savois pas.

LA CHEMINE'E C.

Il ne manquoit à leur bonheur que l'occasion d'être heureux : mais la mère de Julie avoit plus d'yeux qu'Argus, & la chambre de cette fille malheureuse

se étoit plus inaccessible que la, Tour de Danaé.

LA CHEMINE'E D.

Que vous êtes savante! Vous possédez à merveille la Fable. Je crois qu'avant Julie vous aviez eu un Poëte à votre foyer. Mais la Tour de Danaé, puisque vous me la citez, ne fut pas impénétrable à une Pluie d'or.

LA CHEMINE'E C.

Cela est vrai, vous savez aussi que Danaé avoit pour Amant un Dieu, & un Dieu qui pouvoit convertir la pluie & les pierres en or : au lieu que Trason, après trois campagnes, ne doit pas être bien en espèces : ainsi il n'étoit pas question de recourir à la Pluie d'or.

LA CHEMINE'E D.

De quel autre expédient s'est-il donc servi?

LA CHEMINE'E C.

Du plus simple qu'il fut possible. Trason demeure fort près d'ici. Sans autre magie que celle de l'amour, il a monté par la cheminée, il est venu sur les toits jusqu'à mon chapiteau, qu'il a enlevé sans peine, car je n'avois pas la moin-

moindre envie de lui résister ; ensuite il est descendu par mon tuyau dans la chambre de Julie, en se soutenant avec le dos & les genoux.

LA CHEMINE'E D.

L'attendoit-elle ?

LA CHEMINE'E C.

Non, elle le souhaitoit seulement : & bien loin de recevoir entre ses bras son Amant, elle en a eu une frayeur étonnante, en le voyant descendre.

LA CHEMINE'E D.

Je gage qu'elle s'est évanouïe.

LA CHEMINE'E C.

On s'évanouïroit à moins. Point de plaisanterie, s'il vous plaît, le beau Ramonneur s'est jetté aux pieds de Julie, & s'est bien-tôt fait reconnoître pour Trason. Jamais on n'a vu de situation si tendre. Voilà l'avantage que nous avons nous autres Cheminées, nous sommes témoins de mille jolies choses que les hommes voudroient voir à quelque prix que ce fût. La peur de Julie est dissipée à-présent, & son cœur est animé de sentimens bien différens.

LA

LA CHEMINE'E D.

Voilà, ma chère voiſine, dans la même nuit deux mariages aſſez reſſemblans.

LA CHEMINE'E C.

A peu près: cependant mes amoureux n'ont pas ſeulement prononcé le vœu vénérable; mais les évènemens obligeront peut-être la mère de Julie à recevoir Traſon pour gendre. Je me réjouïs d'avance de la déconſolation de cette pauvre femme.

LA CHEMINE'E D.

Et moi des plaiſirs que goûte à-préſent ſa chère fille.

ENTRETIEN III.

LA CHEMINE'E E. ET LA CHEMINE'E F.

LA CHEMINE'E E.

DITES-MOI, s'il vous plaît, comment faites-vous pour ne pas vous ennuyer avec vos vieilles filles? Du matin juſqu'au ſoir il n'y a qu'elles à votre foyer,

foyer, toujours mêmes visages, mêmes discours. Je gage que vous en êtes bien lasse.

LA CHEMINE'E F.

Je vous avoue que je souhaite souvent de les voir déloger ; cependant je risquerois peut-être de ne pas respirer, lorsqu'elle n'y seroient plus, une si bonne fumée. Elles sont dévotes, par conséquent n'ont pas moins de soin de leur corps que de leur ame : sur-tout quand certain grand chapeau vient les visiter, elles n'épargnent rien ; leur cuisine vaut celle d'une Fermier-Général, & la fumée que j'exhale alors est un vrai parfum.

LA CHEMINE'E E.

Vous aimez la fumée, à ce que je vois : chacun a son goût, & le mien est uniquement pour la variété. Les visages nouveaux & les avantures me plaîsent, c'est ma folie. Je suis, comme vous savez, Cheminée de chambre garnie.

LA CHEMINE'E F.

Et comme telle il faut bien vous faire à la nouveauté.

LA

LA CHEMINE'E E.

J'y suis si bien faite, que je se-rois fâchée de voir six mois de suite les mêmes personnes. Aussi cela ne m'est-il guères arrivé depuis que j'existe.

LA CHEMINE'E F.

C'est que vous n'êtes pas des anciennes du quartier.

LA CHEMINE'E E.

Il s'en faut de beaucoup, mais je suis peut-être des plus instruites.

LA CHEMINE'E F.

Racontez-moi donc quelques-unes de vos avantures, je vous en prie par notre voisinage.

LA CHEMINE'E E.

Très-volontiers, si cela ne vous ennuye pas. Commençons dès mon existence, dont la date est encore nouvelle. Le prémier humain qui s'est chauffé à mon feu, étoit un Cadet d'une Province où les Cadets n'ont d'autre patrimoine que leur épée & l'heureuse effronterie de vanter sans-cesse leur noblesse. A ce talent qu'il possédoit au prémier degré, mon Chevalier de Mou-

Moudonis en joignoit un autre beaucoup plus lucratif. Il jouoit le plus heureusement du monde, & son bonheur étoit la force d'une étude très-assidue. Tout le jour à mon foyer il s'occupoit à chercher des combinaisons avantageuses dans les Cartes, & il passoit les nuits à les mettre en pratique.

LA CHEMINE'E F.

Ainsi il ne manquoit pas d'argent.

LA CHEMINE'E E.

Vous-vous trompez, il dissipoit à proportion de son gain, de sorte qu'il étoit toujours au même point. Il brilloit, c'étoit sa manie, ou plutôt celle de sa nation, mais son fracas ne dura pas long-tems. Sa bonne fortune révolta contre lui toutes les Académies de Jeu, on lui fit de mauvaises affaires, & je le perdis au bout de quatre mois. Il étoit joli homme, je le regrette encore.

LA CHEMINE'E F.

Par qui fut-il remplacé?

LA CHEMINE'E E.

Par le plus singulier personnage qu'on puisse voir. C'étoit un Mari fidèle au-

au-delà du tombeau, inconſolable de la perte de ſa chère Moitié, inſenſible à tous autres plaiſirs qu'à celui des larmes, enfin un Mari unique. Il fit d'abord tendre en noir toute la chambre, & fermer ſes fenêtres à la lumière du Soleil ; il ne conſerva que la ſombre lueur d'une lampe. Dans cette affreuſe obſcurité, il ne faiſoit que ſanglotter & verſer des larmes. Souvent il parloit tout haut, comme un fou, à une Boëte qu'il ſembloit adorer, ſur un tapis noir; il s'entretenoit avec cette précieuſe relique, & lui parloit comme ſi elle eût répondu à ſes diſcours paſſionnés.

LA CHEMINE'E F.

Il y avoit peut-être un Eſprit enfermé dans cette Boëte.

LA CHEMINE'E E.

Un Eſprit enfermé ! quelle ſimplicité ! Non, elle contenoit le cœur de ſon Epouſe. C'étoit-là l'objet de ſes hommages & de ſon idolâtrie.

LA CHEMINE'E F.

Quel excès de tendreſſe ! ce que vous me dites, me paroît incroyable.

LA CHEMINE'E E.

Je ne le croirois pas moi-même si je ne l'avois vu. J'ai entendu lire, il y a quelque tems, un Livre qui rapporte un trait de fidélité ou de folie pareil dans un Philosophe Anglois, & je n'ôse y ajouter foi, malgré ce que je viens de vous dire. Un exemple de cette nature doit être unique.

LA CHEMINE'E F.

Mais combien de tems ce bon mari demeura-t-il dans sa folie?

LA CHEMINE'E E.

Trois grands mois. Il est vrai que ses yeux commençoient à lui refuser ses larmes délicieuses, & il ne pouvoit plus retrouver ses prémières douleurs. il ne continuoit presque plus sa pénitence que par honneur. Heureusement pour lui, ses amis le découvrirent, & le tirèrent d'affaire. Je crois qu'il leur sçut bon gré de lui faire violence. Ils l'emmenèrent, & je perdis ainsi ce lugubre personnage.

LA CHEMINE'E F.

Vous n'en fûtes pas, je crois, bien fâchée.

LA CHEMINE'E E.

Nullement. La chambre, après lui, fut donnée à une femme; j'en fus charmée, parce que je n'avois encore connu que des hommes. Une parure simple, & quarante ans écrits sur son front, lui donnoient un air de gravité qui me frappa d'abord; & sur le portrait qu'on m'avoit fait des Dévotes, je crûs que c'en étoit une.

LA CHEMINE'E F.

Vous-vous trompiez peut-être.

LA CHEMINE'E E.

Je fus bien-tôt détrompée. C'étoit une femme prudente qui aimoit son plaisir, & chérissoit sa réputation; & pour les concilier ensemble, elle venoit du fond de sa province, chercher à Paris un asile contre la médisance. Elle fut bien-tôt suivie de celui en faveur de qui elle faisoit le voyage. Que je fut étonnée à la prémière visite que lui rendit son Amant! Elle vola entre ses bras, sa gravité se changea en une folle vivacité, & le feu de son visage en effaça sur le champ la trace des années.

LA CHEMINE'E F.

La plaisante Dévote!

LA CHEMINE'E E.

Elle aimoit avec tout l'emportement imaginable, aussi ne négligeoit-elle rien pour conserver sa conquête: elle savoit parfaitement qu'à son âge il est permis d'orner la nature, & d'employer quelques artifices.

LA CHEMINE'E F.

De quels artifices pouvoit-elle se servir?

LA CHEMINE'E E.

Je veux dire, qu'avec du blanc & du rouge elle se donnoit la couleur qu'elle souhaitoit; que les parfums, les bains, l'ajustement, tout étoit employé. Sa toilette duroit ordinairement jusqu'à ce que son Amant fût venu, & recommençoit dès-qu'il étoit sorti. Elle étudioit sans-cesse devant son miroir les différens airs de langueur ou de vivacité qu'elle devoit prendre avec son Amant. Pour les caresses & les complaisances, elle en possédoit l'art à merveille.

LA CHEMINE'E F.

Avec tout cela, il n'étoit pas possi-

ble qu'elle ne se fît point aimer.

LA CHEMINE'E E.

Elle avoit encore d'autres charmes, infiniment plus puissans sur le cœur d'un jeune homme : elle étoit riche, & donnoit largement. Or il faudroit avoir l'ame bien dure, pour ne pas aimer une femme généreuse ; mais les jours des hommes sont comptés. Lorsque ces deux Amans étoient au comble de leurs plaisirs, le Cavalier tomba malade, & mourut en peu de tems, malgré tous les secours que les plus expérimentés Médecins purent apporter.

LA CHEMINE'E F.

Son Amante en fut extrêmement touchée, sans-doute ?

LA CHEMINE'E E.

Oui, elle pleura, reprit son air composé, & retourna édifier sa province par ses exemples. Ma chambre ne fut pas vuide long-tems ; elle fut aussi-tôt habitée par une autre femme, dont la profession étoit de faire des mariages.

LA CHEMINE'E F.

Voilà un plaisant métier.

LA CHEMINE'E E.

C'eſt un métier très commun. Ces ſortes de négociations demandent de l'adreſſe, & la bonne Dame n'en manquoit pas : elle faiſoit les propoſitions, facilitoit les entrevuës, & ſouvent menoit à fin l'avanture. Combien de contrats ſe ſont fabriqués ſous mon manteau ! Elle avoit le talent de faire paſſer pour très-riche le plus mince Gaſcon, & donnoit du luſtre à la Vertu la plus équivoque.

LA CHEMINE'E F.

L'admirable femme !

LA CHEMINE'E E.

Tout cela n'étoit pour elle qu'un jeu, elle auroit trompé toutes les Expertes, auſſi fit-elle fortune dans cette adroite profeſſion : mais elle s'aviſa d'avoir des ſcrupules, & les pouſſa ſi loin, qu'elle crut devoir aller cacher dans un Cloître la honte de ſa vie paſſée : c'eſt ainſi que la dévotion me fit perdre cette habile Négociatrice.

LA CHEMINE'E F.

Heureuſement, votre indifférence naturelle vous empêcha de la regretter.

LA CHEMINE'E E.

Cela eſt vrai : cependant après elle,

J'eus long-tems des personnages très-communs ; comme des Plaideurs, des Plaideuses, gens fort ennuyeux, ou des Provinciaux que la curiosité seule amenoit à Paris, & qui s'en retournoient chez eux sans avoir rien vu qu'en perspective. Mais il est tard, ma voisine ; je vous souhaite le bon soir, je vous achèverai une autre fois les portraits des Originaux que j'ai vu à mon foyer.

LA CHEMINE'E F.

Adieu, ma chère voisine, je vous ferai souvenir de la parole que vous me donnez.

LES BEQUILLES
DU DIABLE BOITEUX.

MONSIEUR,

Je vous annonce une nouvelle Edition du DIABLE BOITEUX. Malgré l'ancienne rancune que nous conservons depuis le Péché Originel contre la Gent Diabolique, tout le monde aime Asmodée; on le lit, on le caresse; jamais Diable n'a été si fêté.

Il auroit pu paroître aux yeux de Don Cléofas sous une forme plus gracieuse, & tel que les Poëtes l'ont représenté sous le beau nom de *Cupidon*: mais ennemi du déguisement, il se montre à son libérateur dans toute sa laideur naturelle, pour lui témoigner qu'il ne veut rien lui cacher. Voilà un

exemple de franchise peu commune. Combien d'Amans n'ont jamais eu le bonheur de voir le visage de leurs Maîtresses sans agrémens étrangers. Après tout, tel qu'il est, il ressemble mieux au Démon de la Volupté, qu'avec les graces & la beauté que l'Antiquité lui donne en le nommant le Dieu d'Amour ; & son manteau avec les figures ingénieuses qui y sont peintes, lui sied mieux que les aîles dorées, le carquois & le bandeau.

Au-reste, sa difformité est bien compensée par son bon caractère & son esprit. Il s'acquite scrupuleusement de sa parole ; il rend à Don Cléofas les plus grands services ; & ne tient en rien de la méchanceté des habitans des Enfers. Du côté de l'esprit, il soutient glorieusement la réputation de ses confrères ; il en a comme tous les Diables ensemble. Je n'en veux pas d'autre preuve, que ce qu'il dit au sujet de sa dispute avec le Démon Pillardoc. Après cela, dit-il, on nous réconcilia, nous-nous embrassâmes ; depuis ce tems-là nous sommes ennemis mortels. Ce trait laisse à penser tout ce qu'on peut dire ; & vous en trouverez deux cens pareils, dans les peintures qu'il fait de nos défauts. Peut-

Peut-on exprimer les ridicules des hommes avec plus de force & plus de délicateſſe ? Ses portraits ſont achevés. Quand je me repréſente ce *Boiteux* avec ſes *Bequilles*, je m'imagine que tous les traits piquans mais ſenſés qu'il lance, ſont autant de coups de *Bequilles* qu'il donne aux différens Originaux qui les méritent. Quoiqu'il ſemble badiner, il ne frappe jamais à faux, tous ſes coups de *Bequilles* portent.

L'Écolier profita ſurement plus dans une nuit avec Aſmodée, qu'il n'avoit fait dans toute ſa jeuneſſe avec tous les Docteurs d'*Alcala*. Ceux-ci l'avoient rebuté par leur morale éternelle, au-lieu que dans le *Boiteux* il trouva un maître habile, qui dans un tableau réjouïſſant lui faiſoit ſentir parfaitement les défauts des hommes, & le corrigeoit adroitement ſans l'accabler de leçons ennuyeuſes.

Ainſi, je ne ſuis point ſurpris que ce *Boiteux* ait fait une ſi brillante fortune. Peut-on refuſer en France ſon ſuffrage à un Ouvrage qui renferme un heureux mêlange de légèreté, de vivacité, de politeſſe & de ſolidité, ſous un air de bagatelle? Nous ſommes prévenus contre les préceptes, nous voulons être

 amuſés;

amusés ; mais dans cet amusement qui nous plaît si fort, nous demandons de la justesse & de la raison ; enfin nous sommes des enfans raisonnables, & le Seigneur Asmodée s'est parfaitement conformé au goût de notre Nation ; il faut, sans-doute, que les François ayent mérité de lui quelque prédilection. J'admire encore son desintéressement, d'avoir travaillé à nous rendre sages contre ses propres intérêts & ceux de ses confrères, qui n'ont pas dû lui en savoir bon gré.

Y a-t-il quelqu'un, Monsieur, qui ne soit jaloux du plaisir que goûtoit Zambullo, sur les Observatoires où le plaçoit Asmodée ? Je vole avec eux sur la Tour de San-Salvador, je me rens les objets présens par mon imagination, & je suis enchanté. Je vois d'abord une Coquette surannée, qui se couche après avoir laissé sur sa toilette ses cheveux, ses sourcils & ses dents ; un Galant sexagénaire qui ôte son œil & sa moustache postiches, en attendant que son valet vienne le débarasser de son bras & de sa jambe de bois pour le coucher avec le reste ; & la Sœur aînée de ce bel Adonis, qui avec une gorge & des hanches artificielles, se donne un

air de mineure. Je ris autant que l'Ecolier, de la singularité de ces trois personnages rassemblés sous le même toît.

Dans une autre maison, j'admire le bon naturel du vieux Don Torribio, que les cris de sa femme en couche percent jusqu'au cœur, tandis qu'un domestique, qui est la cause prémière des douleurs de sa maîtresse, dort d'un profond sommeil. Je sai bon gré à ce Médecin que je vois s'habiller à la hâte, de courir si promtement au secours de ce Prélat qui a toussé deux ou trois fois depuis une heure qu'il est au lit.

Je contemple dans un grenier ce prudent Auteur, qui rassemble dans une Epître Dédicatoire, toutes les vertus morales & politiques, & toutes les louanges qu'on peut donner à un Homme illustre par lui-même & par ses ancêtres, sans savoir à qui il dédiéra son Ouvrage, mais bien disposé à ne rien diminuer de ses éloges. Il y a des Auteurs qui vivent de flatteries; mais je suis surpris du trait que le *Boiteux* ajoute qu'une Femme de la Cour, peu satisfaite d'une Epître Dédicatoire qui lui étoit adressée, se donna la peine d'en

faire une autre, qu'elle envoya à l'Auteur pour la faire imprimer.

Je regarde dans la rue avec mes compagnons, & je plains ce pauvre Castillan, filant l'amour parfait sous les fenêtres de sa Maîtresse, qui pleure, au son de la guitarre de ce froid Amant, l'absence de son rival. Dans un bâtiment neuf, je suis édifié des saintes frayeurs d'un Contador, qui songe à bâtir un Monastère, des richesses qu'il a amassées par des voies équivoques: le bon homme est dans la meilleure foi du monde: une Eglise & un Refectoir fondés, il va se croire le plus juste de tous les hommes. Je ne suis pas moins charmé des tendres scrupules d'une Femme de soixante ans, qui épouse un homme de dix-sept ans, pour goûter sans remords des plaisirs qu'elle aime. Des motifs aussi louables ne méritent pas le charivari qu'on lui donne.

Après avoir montré à Don Cléofas plusieurs autres Originaux aussi divertissans, Asmodée, pour ne pas accabler par trop d'objets son imagination, lui explique le sujet de la joie qu'il remarque dans un grand Hôtel, & lui raconte d'un bout à l'autre les amours du Comte de Belflor & de Léonor de Ces-

Cespèdes. Il faut convenir, Monsieur, que le *Boiteux* conte bien agréablement; son Histoire est charmante, l'intrigue est parfaitement developpée, tout y est instructif. La vertu & la foiblesse de Léonor, l'amour & l'ambition du Comte de Belflor, l'adresse de la Dame Marcelle, la fureur de Don Louïs de Cespèdes; enfin tous les caractères y sont peints d'après nature. Asmodée connoissoit bien le cœur humain.

Je reviens avec un nouveau plaisir après cette Histoire, aux observations que le Diable continue avec le même esprit. De nouveaux Originaux remplissent la scène. Dans cet Hôtel, c'est un Marquis ignorant, qui, pour se donner un air de Protecteur des Gens de Lettres, logé chez lui un Compilateur. Quelques portes au-dessous de celle du Marquis, c'est une habile Négociatrice, qui pour la commodité d'un nombre de riches Veuves, tient une liste de tous les Etrangers bien faits qui arrivent chaque jour dans la ville; elle s'informe de leur naîssance, de leur païs, de leur âge, de leur taille, de leur air; puis elle en fait le rapport à ces Veuves, qui font leurs réflexions là-dessus; & si

 le

le cœur leur en dit, elle les abouche avec ces Etrangers.

Dans une autre maiſon, ce ſont des Dévotes alarmées, qui s'empreſſent pour un Inquiſiteur malade. Jamais on n'a vu de ſcène ſi comique ; l'une lui fait ſes bouillons; & l'autre, au chevet de ſon lit, a ſoin de lui tenir la tête chaude, & de lui couvrir la poitrine: ce ſont, ſans-doute, les deux Favorites de ſa Révérence. L'antichambre eſt remplie d'autres Pénitentes, qui accourent toutes avec des remèdes différens : chacune vante le ſien au valet de l'Inquiſiteur, & lui dit à l'oreille, en lui mettant un ducat à la main: Laurent, mon cher Laurent, fais en ſorte, je te prie, que ma bouteille ait la préférence. Et pour faire ſentir à Zambullo tout le bonheur du Malade, Aſmodée ajoute, que s'il n'étoit Diable, il voudroit être Inquiſiteur.

Suivons, Monſieur, Don Cléofas ſur les Priſons où il ſe fait tranſporter. Que vous ſemble de ce Priſonnier, qui, ſurpris à l'eſcalade d'un balcon, aime mieux courir les riſques de périr d'une manière infame comme Voleur, que

que de commettre l'honneur de ſa Dame, en avouant ſon commerce amoureux? Il ſera, peut-être, le prémier martir de la diſcrétion, & perſonne ne l'imitera en France. Je plains ſincèrement un autre innocent, ce pauvre Ecuyer accuſé injuſtement d'avoir volé un diamant; je voudrois, comme Don Cléofas, qu'Aſmodée pût le délivrer: mais d'un autre côté je goûte fort les raiſons qu'apporte l'Eſprit, pour prouver que s'il étoit lui-même en priſon, il ne pourroit s'en tirer qu'en *finançant*. A propos d'un vol dont l'Auteur eſt en priſon, il donne encore à la Juſtice *un coup de Bequille*, au-moins auſſi rude. Zambullo lui demande ſi l'on a rendu les écus retrouvés: Oh que non, répond Aſmodée, ce ſont des pièces qui prouvent le vol, la Juſtice ne s'en déſaiſira pas. Il eſt vrai qu'il n'épargne pas plus le Saint Office, excepté qu'il en parle à voix baſſe.

Au triſte ſpectacle des Priſons, je vois ſuccéder des Objets plus plaiſans. J'admire la religion d'un Uſurier, du Seigneur Sanguiſuéla; qui prend en conſcience ſix-cens ſoixante ducats, pour

pour l'intérêt de trois-cens-quarante qu'il prête, & qui par ſcrupule ne veut point les compter, avant que d'avoir entendu fort dévotement la Meſſe & le Sermon. Je partage la confuſion de cette Dormeuſe, qui prenant ſon Amant pour ſon valet, le prie de ne pas recommencer; & je ſuis charmé du ſens froid avec lequel cet Amant dit, en ſe retirant, à l'heureux valet: Ambroiſe, n'entrez pas, votre maîtreſſe vous prie de la laiſſer en repos.

Je change de place avec le *Boiteux*, je le ſuis ſur la maiſon où ſont enfermés les Foux. Combien de genres différens de folie, & que les cauſes en ſont ſingulières! La tête a tourné à ce Nouvelliſte Caſtillan, pour avoir vu dans les Gazettes, que vingt-cinq Eſpagnols avoient été battus par cinquante Portugais. Ce Maître d'Ecole eſt devenu fou, en cherchant le *Paulo-poſt-futurum* d'un Verbe Grec; & Don Blaz, pour avoir été obligé de rendre la dot de ſa femme. Il y a auſſi des Femmes dans cet Hôtel de la Folie: entr'autres, l'Epouſe ſuperbe d'un Corrégidor, à qui la rage d'avoir été appellée

pellée Bourgeoiſe par une Femme de qualité, a fait perdre la raiſon. Et la Femme d'un Tréſorier du Conſeil des Indes, devenue folle de dépit d'avoir été obligée, dans une rue étroite, de faire reculer ſon caroſſe pour laiſſer paſſer celui d'une Ducheſſe.

Aſmodée montre auſſi à ſon compagnon, dans un quartier voiſin, un grand nombre de Foux, qui mériteroient bien d'être enfermés. La Femme, par exemple, d'un Architecte qui fait des legs à des gens de qualité à cauſe de leurs grands noms, & qui n'ôſe rien laiſſer à un homme qui lui a rendu de grands ſervices, de peur de deshonorer ſon teſtament par le nom d'un roturier. J'aime ſur-tout ce Cavalier de ſoixante ans, qui, en racontant à une jeune Dame les bonnes fortunes de ſa jeuneſſe, prétend qu'elle lui doit tenir compte d'avoir été aimable autrefois: Et ce bon Chanoine, qui achète ſans-ceſſe des meubles, des tableaux, des bijoux, dans l'eſprit de faire admirer ſon inventaire après ſa mort. Jugez, Monſieur, des autres Foux par ceux-là.

Aſmodée étend ſes obſervations juſques

ques sur les Morts. Il porte son compagnon sur une Eglise remplie de Mausolées, & lui dévoile ce qu'ils contiennent. Quelquefois il lui fait en deux mots le portrait d'un Mort, & lui aprend comment il est sorti de ce monde. Ce Tombeau-ci, lui dit-il, recèle les restes d'un Officier-Général, qui, comme un autre Agamemnon, trouva au retour de la guerre un Egiste dans sa maison. Dans celui-là repose un Courtisan, qui ne s'est jamais fatigué qu'à faire sa cour. Un peu plus loin, ce Mausolée plus modeste renferme le bizarre assemblage d'un vieux Doyen du Conseil des Indes, & de sa jeune femme. Il étoit prêt à signer la ruïne de deux enfans qu'il avoit d'un prémier lit, lorsqu'une apoplexie l'emporta; & sa femme mourut vingt-quatre heures après lui, de regret qu'il ne fût pas mort trois jours plus tard.

Le *Boiteux*, par sa puissance, fait même voir des Ombres à Zambullo, entr'autres celle de trois fameuses Comédiennes, dont la fin est assez plaisante. L'une avoit trouvé la mort dans la bonne chère. L'autre avoit crevé subi-

bitement de dépit, au début d'une nouvelle Actrice aplaudie par le Parterre. Et la troisième étoit morte d'une fausse-couche derrière le théatre, en venant de jouer sur la scène le rôle d'une Vestale. Je doute fort que les Médecins aprouvâssent les peintures qu'Asmodée fait ensuite remarquer à l'Ecolier, sur les aîles de la Mort, qu'il lui rend visible. Il faut avoir une imagination diabolique pour y voir de jeunes Médecins, qui se font recevoir Docteurs en présence de la Mort, qui leur donne le bonnet. Je ne conseillerois pas à des hommes malades, de parler de la Médecine avec tant d'irrévérence.

Admirez, Monsieur, l'adresse d'Asmodée pour effacer de l'esprit de l'Ecolier les tristes images des Tombeaux & de la Mort. Il fait venir une Histoire, dont la force de l'Amitié fait le sujet: elle est aussi-bien écrite que les Amours du Comte de Belflor: cependant, à cause du tragique qu'elle contient, je suis bien-aise de la voir suivie du Chapitre des Songes. Le *Boiteux* les explique d'une manière qui aproche souvent de la vérité. Par exemple,

ple, ceux d'un Procureur & de ſa Femme, n'en ſont pas bien éloignés. Le mari rêve qu'il va à l'Hôpital, viſiter & aſſiſter de ſes propres deniers un de ſes Cliens qu'il a ruïné. Et la Procureuſe ſonge que ſon mari chaſſe un grand Clerc, dont il eſt devenu jaloux. Et cette femme titrée, en rêvant que Jupiter eſt devenu amoureux d'elle, & qu'il ſe met à ſon ſervice ſous la forme d'un grand Page des mieux bâtis, ne fait peut-être pas un rêve ſi extravaguant.

Je finis, Monſieur, je ne vous dirai rien des obſervations que continue Aſmodée ſur les Mouvemens de Madrid & ſur les Captifs rachetés. C'eſt toujours Aſmodée qui parle, & qui peint avec le même eſprit & la même ſolidité. Le Tableau eſt achevé comme il avoit été commencé, & les Lecteurs judicieux y trouveront juſqu'à la fin *des coups de Bequilles*, dont ils feront bien de profiter.

J'ai l'honneur d'être, &c.

F I N.

T A-

TABLE DES MATIERES

contenues dans cet Ouvrage.

I. marque le Prémier Tome, & II. le Second Tome.

A.

AGuilard (Don Jérôme d') fameux Prédicateur, son avanture avec une Duchesse sa Pénitente. II. 4. &c.
Alguasil. Ce que c'est. I. 22
Aly (Aby) Officier du Dey Mézomorto. Ce qu'il dit à Donna Théodora qu'il venoit de faire son esclave. II. 97. &c.
Amateurs des Beaux Esprits. Cause de la folie d'un. I. 190. &c.
Amans. Excès de la discrétion d'un Amant. I 121. Ce qui leur manque ordinairement. II. 42. Ce qui adoucit leurs peines. 45. Qu'ils ne sont pas libres dans leurs actions. 46. Rêve d'un Amant timide

mide & respectueux. 141. &c.
Amitié. Histoire qui prouve sa force. II. 20. 65.
Amour. Changement prodigieux qu'il est capable de produire. II. 189. &c.
Asmodée. Voyez *Diable Boiteux*.
Astarot. Voyez *Léviatan*.
Avanturières. Ce qu'il faudroit mettre à la porte de leurs maisons. II. 165. &c.
Avare. Portrait d'un Avare. I. 20
Auditeur. Sa folie. I. 224
Auguste (l'Empereur) avantage qu'il tira du récit d'un rêve qu'on lui fit. II. 135. &c.
Aurore, Femme du Capitaine Zanubio. Son entretien avec le Cavalier Don Garcie Pachéco. I. 181.
Auteur Dramatique. Ce qu'il avoit fait peindre sur son tombeau. II. 9
Auteurs. Pas plus scrupuleux que les Libraires. II. 140. &c. Fatuïté d'un qui veut passer pour tel. 161. Se meprisent les uns les autres. *Ibid*.

B.

B*Achelier* (vieux) Folie de ce Bachelier. I. 223 &c.
Bagne. Quel est ce lieu. II. 108
Béatrix (Donna) Ce qui l'a rendue folle. I. 192. &c.
Bel-Esprit. Son trait de folie. I. 227
Belfégor. Voyez *Léviatan*.
Belflor (le Comte de) Ses amours avec Léonor

nor de Cespèdes, I. 38. &c. Son panchant pour l'amour: Ce qu'il fait pour mettre dans ses intérêts la Gouvernante de sa Maîtresse. 48. &c. Dans la chambre de laquelle il est introduit, & comment. 59. Son entretien avec elle. 60. Ne peut triompher de sa vertu. 68. Est découvert. 70. Reception qu'il fait à Don Luis de Cespèdes. 77. &c. Effet que fait sur lui la lecture du Billet qu'il reçoit de sa Maîtresse. 84. &c. Parti qu'il prend. 86. Secours qu'il donne à Don Pèdre. 90. Va au rendez-vous qu'il avoit reçû de sa Maîtresse, & se fait accompagner de Don Pèdre. 91. Son entretien avec Don Luis. 97. Se réconcilie avec lui, & ce qu'il dit à Don Pèdre. *Ibid.* Fin de ses amours avec Léonor de Cespèdes. 107. &c.

Belzébut. Quel est ce Démon. I. 5

Bourgeois. Trait de folie d'un vieux Bourgeois Fleuriste. I. 227. Rève d'un Bourgeois peu fortuné. II. 145. &c. Trait de l'histoire d'un. 173. &c.

C.

CAlidas (Monsieur) voyez *Giblet* (Monsieur.)

Captifs. Particularités de la captivité de quelques-uns, & embarras des autres à leur retour. II. 178. &c. Pourquoi un d'eux ne peut se consoler de sa liberté 193. &c.

Cavaliers. Folie d'un de soixante ans. I. 224. Cause de la ruïne d'un jeune. II. 159.

Ces-

Cefpèdes (Léonor de) fes amours avec le Comte de Belflor. I. 38. &c. Comment elle réfifte aux pourfuites de ce Comte. 44. &c. Ses fentimens pour ce Comte. 52. &c. Son entretien avec lui. 60. &c. Victoire qu'elle remporte en cette occafion. 67. &c. S'abandonne. 69. Ce qu'elle dit & fait à la nouvelle de la perfidie du Comte. 79. &c. Billet qu'elle lui envoie. 83. Elle l'époufe enfin. 107.

Cefpèdes (Don Luis de) père de la précédente. Comment il découvre fon intrigue avec le Comte de Belflor. I. 70. Ce qu'il lui dit & à fa Gouvernante. 71. Comment appaifé. 72. Va chez le Comte de Belflor, leur entretien. 77. &c. De retour, ce qu'il dit à fa Fille & à fa Gouvernante. 79. Vengeance qu'il veut tirer du Comte; ce qu'il fait pour l'effectuer. 86. Surprend le Comte chez fa fille, reconnoit fon fils Don Pèdre, ce qu'il lui dit. 93. Se réconcilie cependant avec lui. 97. Ce qu'il dit alors à fa fille. 98.

Chanoine riche. Sa folie fingulière. I. 220. Rêve d'un Chanoine. II. 139.

Charivari à l'occafion d'une Veuve de foixante ans. I. 35.

Chevalier de Calatrave. Sa folie. I. 228

Chevaliers de la Toifon d'Or. Rêve d'un. II. 144.

Chicona (la) Comment elle trompe la Dame Marcelle. I. 40. &c. Affociée avec la Pérada; leur commerce. 110

Caf-

Chirurgiens. Moyen dont un Chirurgien se servoit pour se faire des pratiques. I. 131.

Cifuentes (Don André de) Eloge que sa veuve Donna Théodora en fait après sa mort. II. 27. &c.

Cléofas Léandro Pérez Zambullo. Qui il étoit; comment il se débarrasse de trois ou quatre Spadassins qui le poursuivoient. I. 2. Par quel hazard il fait connoissance avec le Diable Boiteux. 3. Qu'il délivre de prison. 10. Son entretien avec le Diable Boiteux. 13. &c. Où transporté par ce Diable. 18. &c. Choses différentes qu'il apperçoit de-dessus la Tour de *San-Salvador* où il avoit été transporté. 21. &c. 38. &c. 75. &c. 108. &c. 112. &c. Est transporté sur la maison de Donna Thomasa, de l'infidélité de laquelle il vouloit tirer vengeance; ce qu'il y apperçoit. 115. &c. Pourquoi il se fait transporter sur les Prisons. 118. Ce qu'il y apperçoit. 119. &c. 148. &c. Est transporté sur un grand Hôtel, ce qu'il y aprend. 151 —— 174. Est transporté sur la Casa de Los-Locos. 175. Ce qu'il y voit & y aprend. 176, &c. 213. &c. Choses différentes dont le Diable Boiteux l'instruit. 214 —— 228. Sérénade dont il est témoin. 229. &c. Est transporté à la Porte du Soleil; incendie dont il y est témoin. 234. &c. Est transporté sur une haute Eglise. 240. Ce qu'il aprend sur les tombeaux de cette Eglise.

recteur. II. 8. &c.
Diable Boiteux. Quel il étoit. I. 4. Rang qu'il tient parmi ses confrères. *Ibid*. Ses occupations. 5. Ce qu'il a introduit dans le monde, son nom. 6. Nom que les Poëtes lui ont donné; comment ils le peignent. 7. Promesses qu'il fait à Don Cléofas Léandro Pérez Zambullo, pour en obtenir sa délivrance de sa prison. 8. Description de son apparition à Don Cléofas. 10. Figures que représentoit son manteau. 11. Sujet de son différend avec Pillardoc. 14. Sujet de sa détention dans une phiole. 17. Où il transporte Don Cléofas. 18. Comment il lui donne une connoissance parfaite de la vie humaine, lui découvre les motifs des actions des hommes, & lui révèle jusqu'à leurs plus secrètes pensées. 19. &c. Sujet d'un autre différend qu'il eut avec Pillardoc, son plaisir. 35. &c. Histoires qu'il raconte à Don Cléofas. 38. &c. Son savoir. 218. &c. Comment il délivre Séraphine de l'incendie. 236. &c. Ce qu'il dit au Père de cette Demoiselle. 238. Il rend compte à Don Cléofas pourquoi il avoit paru sous sa figure. 239. Pourquoi il quite Don Cléofas; ce qu'il lui dit ayant de disparoître. II. 214. &c.
Diables. Sujets à manquer à leur parole. I. 9.
Domingo, Page du Comte d'Onate, ses espiègleries. I. 133. &c. Vengeance qu'il tire de Don Côme son Gouverneur, qu'il avoit

avoit fait fustiger pour certain tour d'habileté. 134. Pourquoi il prend la fuite. 147. Est attrapé & mis en prison. 148

Donoso (le Bachelier) Pourquoi recherché des Personnes de la Cour & de la Ville. I. 30.

Duchesses dévotes. Trait d'une, assez gaillard. II. 4.

E.

*E*Colier (l') V. *Cléofas.*

Emerenciana (Donna) Histoire de son infortune, & cause de sa folie. I. 195. &c.

Escolano (Don Pèdre de) son embarras pour sauver sa fille de l'incendie qui étoit dans son Hôtel. I. 235. Sa joie de voir sa fille sauvée de l'incendie. 238. Ce qu'il dit à son libérateur. *Ibid.* Reception qu'il fait à Don Cléofas. II. 218. &c. Pourquoi il lui donne sa fille en mariage. 222.

Eugénie, Sœur du Comte de Belflor. Son entretien avec son Amant, dont elle ne savoit pas le nom. I. 102. &c.

Excès de la bonne chère. Ce qui le suit. II. 13.

F.

*F*Abio. Serviteur fidèle. Avis qu'il donne à son Maître Don Juan de Zarate. II. 38. &c.

Fabula (Donna) son Histoire. I. 23. &c.

Fabricio. Son origine. II. 182. &c. Son histoire. *Ibid.* &c. Comment il évite l'effet de

de la fureur de Don André Xaral. 192. &c..

Fanfaronico (Don Balthazar) ce qu'il est, son rêve, II. 142. &c.

Femmes. Cause de la folie de quelques-unes. I. 192. &c. 194. &c. Leur plus cher intérêt. 193. Qu'elles ne se rendent point justice sur leur âge. 215. &c. Les deux choses qui leur sont naturelles. II. 32. Incapables d'amitié les unes pour les autres. 134. &c. A quoi ressemblent les couches des Femmes de Théatre. 153.

Fille prévenue, à moitié séduite. I. 55

Filles de condition. Rêve d'une. II. 183. Autre d'une autre. 151.

Flagel. Fonctions de ce Diable. I. 5. 29. &c.

Floretta. Suivante de Donna Luziana. Son intrigue avec le Page Domingo. I. 134. &c. Est mise aux Repenties. 148.

Francillo. Banquier, son histoire. I. 170. &c.

Francisque, Jardinier du Dey Mézomorto, son païs ; entreprend de délivrer de l'esclavage Donna Théodora. II. 140. &c. Avis qu'il donne à Don Juan de Zarate. 116. &c. Parti qu'il prend avec le Renegat Catalan sur l'avanture, dont ils sont témoins, de Don Fadrique de Mendoce, & de Don Juan de Zarate. 118. &c. Ce qui lui donna occasion de se retirer en sa Province. 13[illegible]

François & Espagnols. Différence qu'il y en

entr'eux sur l'amour. I. 187.

G

Galand, Portrait d'un vieux. I. 21.
Garcie Pachéco (Don) Ses amours avec Aurore, femme du Capitaine Zanubio. I. 178. &c.
Garçon (vieux) Trait de folie d'un. I. 226.
Gentilhomme Biscayen. Son avanture extraordinaire. II. 135.
Gentilhomme de Province. Rêve d'un. II. 137.
Giblet (Monsieur) Poëte Tragique François, vanité & présomtion de son esprit ; son démêlé avec Monsieur *Calidas*, Poëte Comique. II. 66 —— 80.
Gouvernantes. Pourquoi il y en a de fidèles. I. 48.
Gouverneur de Place. Songe d'un. II. 143.
Grands Seigneurs. Qu'ils se font un jeu de séduire de jeunes personnes. I. 50.
Griffaël. Quel est ce Démon. I. 29.
Guevara (Luis Vélez de) Auteur du Diable Boiteux Espagnol. I. 19.
Gueux. Leur portrait. II. 151. &c. Ce que deviennent ordinairement ceux que la fortune enrichit brusquement. 154. &c.
Guichetiers. Leur portrait. I. 119.
Guide Spirituel. Qu'il ne se quite point comme un Amant. II. 5.
Guillaume, Garçon Cabaretier. Son avanture. I. 123. Pourquoi mis à l'Inquisition. 128.

II. 2. &c. Sur les Ombres; son effroi à leur aspect. 10. &c. Sa frayeur à l'aspect de la Mort, que le Diable Boiteux lui rend sensible. 13. &c. Accompagné de son Conducteur, il suit la Mort pour l'observer. 25. Ce dont il est spectateur. *Ibid.* &c. Est transporté sur une des plus hautes maisons de la rue d'Alcala. 20. Ce qu'il y aprend sur la force de l'Amitié. 20. 90. Est instruit d'un démêlé qu'il appercevoit entre deux personnes. 66. &c. Ce qu'il aprend sur les Songes. 135. &c. Est transporté vers le Palais du Roi; ce qu'il y voit. 165. Est transporté sur une maison voisine du Monastère de la Merci; ce dont il y est témoin. 178. &c. Abandonné du Diable Boiteux, repos qu'il prend. 215. &c. Son entretien avec Don Luis de Lujan. 116. Rêverie profonde dans laquelle il se plonge. 218. Résolution qu'il prend. *Ibid.* Comment reçu de Don Pédro. *Ibid.* &c. Présenté à la Dame Séraphine, comment il se comporta. 219. Ses réflexions après être sorti de chez cette Dame. 221. Retourne chez Don Pèdre; son entretien avec ce Seigneur. 222. Aveu qu'il lui fait. 223. Son mariage. 224.

Côme (Don) Gouverneur des Pages du Comte d'Onate, comment dupé par Domingo, son élève. I. 134. &c.

Comédie. V. *Tragédie.*

Comédiennes Espagnoles. Quelle fut la fin de

de trois fameuses. II. 13. Rêve de deux. 146. &c.

Comte François. Folie de ce Comte. I. 225. &c.

Comtes. Trait de folie d'un. I. 227. &c. Rêve d'un Comte libéral & galant. II. 136

Comtesse. Rêve d'une Comtesse joueuse. II. 136.

Concerts. Portrait d'un concert ridicule. I. 22. &c.

Contadors. Avanture d'un riche Contador. II. 159. &c.

Coquettes. Portrait d'une vieille. I. 21. Leur caractère. 37.

Courtisans. Leur unique occupation; qu'il est aisé de les remplacer. II. 18.

Cupidon (le Dieu) le même que le Diable Boiteux. I. 68. &c. V. *Diable Boiteux*.

D.

D*Ames*. Rêve d'une Dame titrée. II. 147. &c.

Démêlé de deux Poëtes, l'un Tragique & l'autre Comique. II. 66. &c.

Démons. Qu'ils ignorent l'avenir. I. 16.

Desdichado (Don Blaz) Cause de sa folie. I. 186. &c.

Devins, *Devineresses*. Pourquoi ils disent tant de sottises, & sont cause de celles que font ceux qui les vont consulter. I. 16. &c.

Dévotes. Sujet de leur peine à quiter leur Directeur.

de la fureur de Don André Xaral. 192. &c..

Fanfaronico (Don Balthazar) ce qu'il eſt, ſon rêve, II. 142. &c.

Femmes. Cauſe de la folie de quelques-unes. I. 192. &c. 194. &c. Leur plus cher intérêt. 193. Qu'elles ne ſe rendent point justice ſur leur âge. 215. &c. Les deux choſes qui leur ſont naturelles. II. 32. Incapables d'amitié les unes pour les autres. 134. &c. A quoi reſſemblent les couches des Femmes de Théatre. 153.

Fille prévenue, à moitié ſéduite. I. 55

Filles de condition. Rêve d'une. II. 183. Autre d'une autre. 151.

Flagel. Fonctions de ce Diable. I. 5. 29. &c.

Floretta. Suivante de Donna Luziana. Son intrigue avec le Page Domingo. I. 134. &c. Eſt miſe aux Repenties. 148.

Francillo. Banquier, ſon hiſtoire. I. 170. &c.

Franciſque, Jardinier du Dey Mézomorto, ſon païs; entreprend de délivrer de l'eſclavage Donna Théodora. II. 140. &c. Avis qu'il donne à Don Juan de Zarate. 116. &c. Parti qu'il prend avec le Renegat Catalan ſur l'avanture, dont ils ſont témoins, de Don Fadrique de Mendoce, & de Don Juan de Zarate. 118. &c. Ce qui lui donna occaſion de ſe retirer en ſa Province. 13[illegible]

François & *Eſpagnols*. Différence qu'il y en

entr'eux sur l'amour. I. 187.

G

Galand, Portrait d'un vieux. I. 21.
Garcie Pachéco (Don) Ses amours avec Aurore, femme du Capitaine Zanubio. I. 178. &c.
Garçon (vieux) Trait de folie d'un. I. 226.
Gentilhomme Biscayen. Son avanture extraordinaire. II. 135.
Gentilhomme de Province. Rêve d'un. II. 137.
Giblet (Monsieur) Poëte Tragique François, vanité & présomtion de son esprit ; son démêlé avec Monsieur *Calidas*, Poëte Comique. II. *66* —— 80.
Gouvernantes. Pourquoi il y en a de fidèles. I. 48.
Gouverneur de Place. Songe d'un. II. 143.
Grands Seigneurs. Qu'ils se font un jeu de séduire de jeunes personnes. I. 50.
Griffaël. Quel est ce Démon. I. 29.
Guevara (Luis Vélez de) Auteur du Diable Boiteux Espagnol. I. 19.
Gueux. Leur portrait. II. 151. &c. Ce que deviennent ordinairement ceux que la fortune enrichit brusquement. 154. &c.
Guichetiers. Leur portrait. I. 119.
Guide Spirituel. Qu'il ne se quite point comme un Amant. II. 5.
Guillaume, Garçon Cabaretier. Son avanture. I. 123. Pourquoi mis à l'Inquisition. 128.

Juanilla. Son mariage avec Guillaume, Garçon Cabaretier. I. 124. &c.

Julio, Domeſtique fidèle de Don Guillem Stéphani. Son avanture avec ſon Maître. I. 202. &c.

L.

Léandro Pérez. V. *Cléofas.*

Léviatan, *Belfégor*, *Aſtarot.* Quels ſont ces Diables. I. 5. Leurs droits. II. 177. &c.

Libraires. Songe d'un. II. 140. Leur peu de ſcrupule de tromper les Auteurs. 141. &c.

Licentié (un) Ce qui l'a rendu fou. I. 176. Trait de folie d'un. 219. &c. Folie d'un autre. 224. Autre, qui manifeſte la ſienne. 227. Rêve d'un Licentié habile. II. 142. Occaſion du différend d'un Licentié avec de vieux Auteurs Caſtillans, comment décidé. 170. &c.

Lizana (Don Kimen de) Hiſtoire de ſon avanture avec Donna Emérenciana. I. 195. &c.

Loix. Ce qu'il y a d'admirable dans la ſcience des Loix. II. 210.

Lucifer. Quel eſt ce Diable. I. 4.

Lujan (Don Luis de) ami de Don Cléofas Léandro Pérez de Zambullo, ſon entretien avec lui. II. 216. &c.

Luiſita. Comment elle dupe le Bourgeois Patrice. I. 160. &c.

H.

Haram. Signification de ce mot. II. 87.
Hipolita Donna) Son caractère. II. 183. Son histoire. 184. Supercherie à laquelle elle se prête. 189. Amour qu'elle conçoit pour Fabricio. 190. &c. Surprise s'entretenant avec lui, & tuée par son frère. 191. &c.
Histrion. Folie d'un. I. 227. Rêve d'un vieux Histrion. II. 148. &c.
Hommes. Qu'ils renaîssent sous de nouveaux traits. I. 228. Ceux qui sont de trop dans le monde. II. 3. Songe d'un homme de qualité. 138. Quand ceux qui sont riches sont gracieusés des Grands. 186.

I.

Jaques (Maître) Savetier. Sa joie à l'arrivée de son fils. I. 173. &c.
Jeu. Tristes effets du Jeu. I. 33. &c.
Incendie considérable. I. 234. &c.
Inès, une des femmes de Donna Théodora, crue par sa Maîtresse d'intelligence avec son ravisseur. II. 94. Ce qu'elle représente à sa Maîtresse après leur enlèvement. 95.
Inquisiteur. Soin de ses Pénitentes pendant sa maladie. I. 114. &c.
Inquisition. Son attention. I. 128
Intendans des Maisons. Leur soin ordinaire. I.

M.

M*agiciens*. Pouvoir de leur Science. I. 15. &c.

Maître d'Ecole. Ce qui a occasionné sa folie. I. 177.

Mânes (les) Leur uniforme. II. 1[illegible].

Marcelle (la Dame) Gouvernante de Léonor de Cespèdes. I. 39. Son mari. 40. Comment trompée. *Ibid.* Vengeance qu'elle en tire. 48. Se laisse gagner. 49. Comment elle séduit son Elève. *Ibid.* & 55, 58. Introduit le Comte de Belflor dans sa chambre. 60. Ses nouvelles tentatives. 68. Comment elle appaise Don Luis de Cespèdes, qui avoit découvert leur intrigue. 72. Est enfermée dans un Monastère. 107.

Marchand (un) Pourquoi il devient fou. I. 177. Songe d'un Marchand d'Etoffes de Soie. II. 139.

Mari débonnaire. Portrait d'un. I. 76.

Mari libertin. Portrait d'un. I. 157.

Marquis. Ce qu'ils font dans le commerce de l'amour. I. 28. Rêve d'un Marquis libéral & galand. II. 136.

Médecins. Songe de deux Médecins. II. 137. Trait d'un Médecin Biscayen. 163.

Mencia, (Donna) Sa jalou[illegible]tre Donna Béatrix. I. 192.

Mendoce (Don Fadrique de) Son différend avec Don Alvaro Ponce pour Donna Théodora leur Maîtresse. II. 21. &c. Comm[illegible] d[illegible]

décidé ; est préféré. 25. &c. Son entretien avec Donna Théodora. *Ibid. &c.* 43. Avec un Cavalier Tolédan. 29. 41. &c. Amitié qui se forme entr'eux deux. 41. S'entretient avec cet ami sur le départ subit pour la campagne de sa maîtresse Donna Théodora. 54. Avis qu'il reçoit ; avec Don *Juan* il est témoin de l'enlèvement de sa maîtresse ; peine qu'ils en ressentent. 64. &c. Résolution qu'ils prennent ensemble sur l'avis du lieu de la retraite de Donna Théodora. 81. Se mettent en mer. *Ibid.* Avanture qu'ils y ont. 82. Sont faits prisonniers. 84. Obligés de se séparer, leurs tristes adieux. *Ibid. &c.* Est emmené par un Pirate de Tunis. 86. Tue pour un autre, son ami Don Juan de Zarate ; son desespoir alors. 117. Se passe son épée autravers du corps. 118. Revenu à lui, ce qu'il dit à Donna Théodora. 121. Ses dernières paroles avant d'expirer. 123. Expire. 129. Ses funerailles. 132.

Mendoce (Don Francisco de) Son chagrin à la nouvelle de la mort de son neveu Don Fadrique de Mendoce. II. 130.

Mézomorto (Dey) Maître de Don Juan de Zarate, son entretien avec son-dit Esclave. II. 87. &c. Pourquoi il l'introduit dans son Ser[illegible] 90. Sur ce que lui dit Don Juan, il [illegible] dans son Serrail trouver D[illegible] Th[illegible]odora. 103. Envoie chercher Don Juan ; ce qu'il lui dit. 113. Ordres qu'il [illegible]i donne. 115. V. *Zarate* (Don Juan.)

Moines. Avanture d'un jeune Novice. II. 162.

Monsalve (Don Antoine de) Trait de son histoire. II. 156.

Mort (la) Son portrait. II. 13. Qu'elle cause autant de joie que de douleur. 15. Ses différentes opérations. *Ibid*. &c.

Murcie (l'Evêque de) Son rêve. II. 14.

N.

N*Ature* (la) Combien dangereuse. I. 39. Ce qu'elle fait pendant le sommeil. II. 135.

Naxéra (le Duc de) Ses amours avec la femme de Don Juan de Zarate. II. 31. &c. Surpris par Don Juan qui le tue. 39.

Neveux. Quel est leur bonheur. II. 16.

Nouvelliste Castillan. Cause de sa folie. I. 176

O.

O*Mbres*. Explication de leurs différentes représentations. II. 10. &c.

P.

P*Ablos de Bababon*, son origine. II. 197. Son histoire. 198. [illegible] sa délicatesse de conscience. 204. &c. 212. &c. Ses progrès dans l'étude du Droit Civil & Canonique. 209. Prend la défense du fils d'Ambroise Piquillo. *Ibid*. Qu'il dé-

de l'esclavage. 211.
Palfreniers. Rêve d'un. II. 144.
Patrice. Avanture de ce Bourgeois. I. 158. &c.
Pébrada (la) Son commerce. I. 111. &c.
Pèdre (Don) fils de Don Luis de Cespèdes, ses qualités, & ses amours. I. 87. Comment débarrassé d'un pas dangereux. 89. Va chez son père sans le savoir ; avanture qu'il y eut. 91. &c. Ce qu'il dit à son père après l'avoir reconnu. 95. Proposition qui le trouble. 99. Récit qu'il fait à son père de ses amours. 100. Va à son rendez-vous ; ce qui s'y passe. 102. Epouse son Inconnue. 107.
Pères. Oraison funèbre que doivent attendre de leurs enfans, ceux qui meurent riches après avoir vécu long-tems. II. 17.
Périnelle (Mademoiselle) sujet de sa dispute avec un Commissaire. I. 215. &c.
Philosophes Cyniques. Portrait d'un. II. 157.
Pierre Philosophale. Ce que c'est. I. 25. &c.
Pillardoc. Quel est ce Diable, sujet de son différend avec le Diable Boiteux. I. 148.
Piquillo (Ambrosio) Bourgeois de Salamanque, son avanture. II. 204. &c. Ce qu'il écrit à Pablos de Bahabon. 208. Est pris par un Corsaire Algérien. 211. Comment délivré. 212.
Placide (le Frere) Sa réputation que lui acquiert son éloquence. II. 4. &c.
Plagiaires. Leur vanité. I. 110.
Poëtes. Portrait d'un. I. 26.

Poëtes Tragiques de France. Ce qu'ils pensent d'eux-mêmes. II. 79. &c.

Ponce (Don Alvaro) Son différend avec Don Fadrique de Mendoce pour Donna Théodora leur maîtresse. II. 21. &c. Comment décidé ; se retire. 55. Son naturel. *Ibid.* Fait enlever Donna Théodora. 63. &c. Se présente devant elle ; ce qu'il lui dit alors. 94. &c. Périt dans un combat sur mer. 96.

Portier (un) Nouvelle qui l'a rendu fou. I. 186.

Prada (Don André) Son avanture. II. 172. &c.

Prisons. A quoi sert ce séjour. I. 119.

Procureurs. Songe d'un. II. 139.

Procureuses. Rêve d'une. II. *Ibid.*

Pupile (un) Ce qui l'a fait devenir fou. I. 177. &c.

Q.

Q*uébrantador* (Annibal Antonio) Sergent. Son avanture. I. 122. &c. Comment il seconde les amours de Guillaume, Garçon Cabaretier. 126. Pourquoi mis en prison ; aveu qu'il y fait. 128.

R.

R*enegat* Catalan. Son histoire. II. 105. Comment il délivre de l'esclavage Donna Théodora. 120. Emploi qu'il fait de ses remèdes. *Ibid.* Sa conversation av[ec] Do[...]

Don Fadrique de Mendoce. 126. S'en retourne à Barcelone, & rentre dans le Christianisme. 131.

Reynaste & *Ayala* (Don Joseph de) Eloge de ce grand Juge de Police. I. 201.

Richard (Madame) cache son âge. I. 215. &c.

Roman. Nature du Roman. II. 61.

Romarate (Don Jacinte de) Ce qu'il écrit à Donna Béatrix. I. 193. Dont il tue le frère, & est tué aussi. *Ibid.* &c.

S.

S*Aillies* différentes. I. 155, 156, 157. 167. 169, 170. 214. 219.

Sanguisuéla (Seigneur) fameux Usurier. Comment il se conduisoit dans son commerce. I. 151. &c.

Sécretaires d'Homme de Cour. Cause de la folie d'un. I. 190.

Séraphine, Fille de Don Pèdre de Escolano. Comment délivrée d'un incendie. I. 236. Reception qu'elle fait à Don Cléofas. II. 219. Qui devient son mari. 304.

Solitude. Son effet par rapport à l'amour. II. 52.

Somnambule. Ce que c'est. II. 143.

Songes. Explication de quelques-uns. II. 134. &c. Les plus vrais, suivant Ovide. 137. Ce qu'ils sont. *Ibid.*

Sorciers. Seul secret d'une Sorcière. I. 121. &c.

Son-

Soufleurs. Leur folie. I. 25.
Stephani (Don Guillem) Histoire de sa mort. I. 195. &c.

T.

T*Emérité.* Quand elle ne trouve point de censeurs. I. 23.
Théodora (Donna) Abrégé de son Histoire. II. 20. &c. Ses Amans. *Ibid.* Comment elle termine leur différend ; préfére Don Fadrique de Mendoce à Don Alvar de Ponce. 25. Ce qu'elle dit à Mendoce. 26. Eloge qu'elle fait de son défunt mari Don André de Cifuentes. 27. Son entretien avec Fadrique de Mendoce. *Ibid.* &c. 43. 62. Ses sentimens pour Don Juan de Zarate. 43. Qu'elle mande chez elle ; son entretien alors avec lui. 45. Part pour la campagne. 5?. Est enlevée par ordre de Don Alvar Ponce. 63. Enfermée dans le Serrail du Dey Mézomorte, elle reconnoit Don Juan de Zarate, qui en étoit devenu l'esclave. 9? &c. Lui raconte la suite de son enlèvement. 93. &c. Récit de sa prise. 96. &c. Ce qu'elle dit à Don Juan sur les mesures qu'il avoit prises pour leur délivrance. 111. &c. V. *Zarate.* (Don Juan). Se sauve; cause de son évanouïssement. 116. &c. Est embarquée. 1?0. Comment elle revient à elle. *Ibid.* Donne avis à Valence de son retour, & de celui de Don Zarate. 130. Comment reçue de ses parens. 131. Récompense ceux qui l... voie.

voient délivrée de son esclavage. *Ibid.*

Thomasa (Donna) Dame perfide. Ce qu'elle exigeoit de Don Cléofas. I. 9. &c. Pourquoi conduite en prison. 117.

Tombeaux. Précis de ce qui regarde ceux qui y sont renfermés. II. 2. &c.

Torribio (Don) sa tendresse pour sa femme. I. 23.

Tragédie & *Comédie*. S'il est plus difficile de faire une Tragédie qu'une Comédie. II. 79.

V.

VAlet de chambre. Sacrifié à la réputation de sa maîtresse. I. 129. &c.

Vers. Beau jeu de mots de deux. II. 166.

Veuves. Trait de folie d'une vieille veuve. I. 225. Rêve d'une veuve. II. 146.

Vices. Ce qu'ils paroissent à ceux qui y sont sujets. I. 34.

Voiture de Diable. Fausseté de cette façon de parler. I. 18.

Uriel. Ceux dont ce Diable est patron. I. 4.

X.

XAral (Don Thomas) son caractère. II. 183. &c. Son histoire. 185. &c. 187. &c. Pourquoi il tue sa sœur. 191. &c.

Z.

ZAmlullo. V. Cléofas.

Zanubio, vieux Capitaine. Son histoire. I. 177. &c.
Zarate (Juan de) Cavalier Tolédan. Proposition d'accommodement qu'il fait à D. Fadrique de Mendoce & à D. Alvar prêts à se battre pour leur maîtresse. II. 22. &c. Son histoire. 30. &c. V. *Mendoce* (Don Fadrique de). Tue sa femme & son Amant. 39. Devient amoureux de Donna Théodora. 43. Son entretien avec cette Dame. 46. &c. Et avec Mendoce. 54. &c. Effet que fait sur lui l'amitié qu'il avoit conçue pour ce dernier. 49. &c. V. *Mendoce* (Don Fabrique de). Est fait prisonnier par un Corsaire d'Alger. 34. Est vendu; son occupation chez son nouveau Maître. 87. Pourquoi il prend le nom d'Alvaro; son entretien avec son Maître Mézomorto. 88. Est introduit par lui dans son Serrail, où il trouve Donna Théodora; sa conversation avec elle. 92. &c. Va trouver son Maître, auquel il raconte tout le contraire de sa conversation avec cette Dame. 102. &c. Qu'il pense à délivrer de l'esclavage; ce qu'il fait pour en venir à bout. 104. Son entretien avec Francisque, Jardinier de son Maître. *Ibid.* &c. 108. Cherche Mézomorto, qu'il rencontre; leur entretien. 109. &c. Va voir Donna Théodora; ce qu'il lui dit sur Mendoce leur ami commun. 111. &c. Sujet de ses alarmes; va trouver Mézomorto sur ses ordres; leur en-

entretien. 113. &c. Va inſtruire Donna Théodora de ce qui venoit de ſe paſſer entre Mézomorto & lui. 115. &c. Aide cette Dame à ſe ſauver. 116. &c. Eſt bleſſé par ſon ami Don Fadrique de Mendoce; ce qu'il lui dit. 117. Son deſeſpoir à la mort de Don Fadrique de Mendoce. 129. Raconte à Don Franciſco de Mendoce la cauſe de la mort de ſon neveu Don Fadrique de Mendoce. 131. Sa joie à la nouvelle de ſa grace, obtenue à la prière de Mendoce. 132. Epouſe Donna Théodora. *Ibid.* Cauſe de ſa mort. 133.

Fin de la Table des Matières.